



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

10/6/63

ROBERT
(Marie-Anne de)

MMF 65.41

VOYAGES

DE

MILORD. CÉTON

DANS LES SEPT PLANETTES,

OU

LE NOUVEAU MENTOR ;

TRADUITS

PAR MADAME DE R. R.

SECONDE PARTIE.



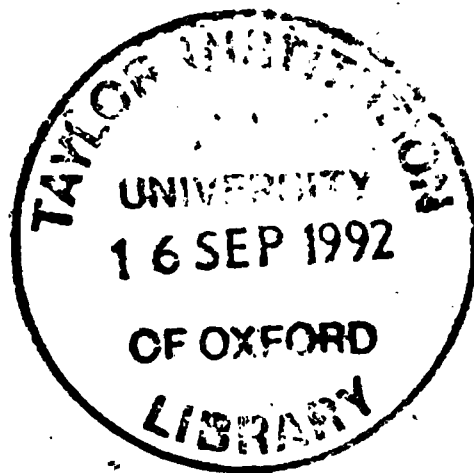
A LA HAYE.

Et se trouve

A PARIS,

Chez tous les Libraires qui débitent les
Nouveautés.

M. DCC.LXV.



VOYAGES

DE

MILORD CÉTON
DANS LES SEPT PLANETTES.

SECOND CIEL.

CHAPITRE PREMIER.

Planette de Mercure.



LE Génie nous transporta dans le second Ciel, qui est, comme l'on sçait, la Planette de Mercure. La rapidité de l'attraction qui nous attiroit, nous

A ij

enleva avec une si grande violence , qu'elle nous ôta presque la respiration ; ce qui nous empêcha , Monime & moi , d'admirer mille beautés nouvelles qui s'offroient à nos regards.

Nous arrivâmes dans ce nouveau Monde extrêmement fatigués. Nos Gnomes , qui avoient pris les devants , nous attendoient sur la frontière avec des équipages convenables à la dignité & à la dépense que doivent faire des Seigneurs Etrangers : mais, malgré l'impatience que nous avions de trouver un gîte qui pût nous procurer quelque repos , nous fûmes encore obligés de traverser de grandes fo-

rêts , & des plaines désertes & arides.

Le Génie , pour dissiper l'ennui d'une route aussi peu amusante , voulut bien nous donner une idée des usages qui s'observent dans ce Monde, & de la façon de penser de ceux qui l'habitent. C'est ici , nous dit-il , le séjour de l'opulence , du luxe , du faste , & de toutes sortes de magnificences ; de somptueux édifices ornent toutes les Villes ; de beaux Châteaux , des parcs admirables embellissent leurs campagnes. Dans toute cette Planete , l'argent est le seul Dieu , le seul ami , le seul mérite qu'on révere : ce métal ennoblit ; il donne de la naissance

& de l'esprit aux personnes les plus stupides : il fait encore parvenir aux plus hautes dignités, quoiqu'on n'ait nulle sorte de talens pour les remplir : c'est ce qui fait qu'on n'est occupé dans ce Monde que des moyens par lesquels on peut acquérir de grands biens. Pour y parvenir, on employe toutes choses : la passion des richesses a toujours fait le caractère dominant de tous ces peuples, qu'on nomme Ciliéniens : mais ils ont changé depuis quelques années leurs manieres d'en user. Autrefois leurs grands principes étoient de conserver ce qu'ils avoient amassé ; ils pensoient qu'il étoit juste de ménager avec

soin ce qu'ils avoient sçu gagner avec bien des peines , & qu'il suffisoit d'avoir ses coffres pleins pour se faire des amis.

Aujourd'hui , cette façon de penser seroit regardée comme avarice. Ils ont entièrement changé leur méthode. Il n'est plus question de trésors , ni de coffres ; ou , s'ils en ont , ils n'ont certainement point de fond : car , malgré la prodigieuse quantité d'or qui y entre , ils sont toujours vuides. Aussi n'y a-t-il point de Monde dans l'Univers où l'on trouve plus de gens qui , tout à la fois , paroissent puissamment riches , & extrêmement pauvres , parce que la plûpart de ceux qui

font une figure des plus brillantes , sont obérés de dettes ; & quoiqu'ils laissent après leur mort les plus beaux héritages , leurs enfans se trouvent néanmoins forcés de répudier l'hérédité. Avoir des dettes , est un titre de noblesse , & même de grandeur.

Cependant , écoutez - les raisonner sur leurs maximes ; ells sont admirables ; jamais ils ne parlent que de probité , d'honneur , de droiture & d'humanité : il leur échappe même quelquefois de vanter la conscience & la religion : mais toutes ces vertus sont regardées par la plus grande partie des Citoyens , comme des préjugés de l'école ; préju-

gés dont ils sçavent bientôt se débarrasser. C'est néanmoins par cette apparence de bonne foi qu'ils commencent leur réputation ; mais malheureusement ils la finissent trop souvent par la corruption. Chez eux , devoir , amitié , gratitude , ne sont plus que de vieilles chimères , ou d'anciennes erreurs , qui sont les liens des fots ou des foibles , parce que l'influence qui les domine les pousse & les détermine au vrai génie d'intérêt, à celui de friponnerie & de brigandage ; ils cultivent ces odieux talens par étude , & les fortifient par expérience. L'avidité des richesses fait en eux le même effet que dans

les autres Mondes, l'ambition, les honneurs & la puissance : ils amassent de cent façons différentes , qui sont autant de fruits de l'industrie. Vous n'en verrez guères qui n'ait sur son compte plus d'une aventure où la probité a fait naufrage. Leur grand secret, pour se faire des créatures, est de promettre beaucoup, & de ne donner presque jamais. Ils ont pour principe, que le plus sûr chemin qu'on peut prendre pour obtenir l'estime des hommes, & le plus gracieux, est celui de la fortune. Il est certain que dans ce Monde , avec de l'argent, on a de la science, de l'esprit, de la naissance, du crédit, du courage ; enfin, on a de tout,

on donne le ton , on fait la loi. Par conséquent , c'est un abus de ne vouloir acquérir la considération des hommes que par des talens & des vertus ; cette voie est trop longue & trop pénible.

Cependant , en avançant dans la Cillénie , nous ne rencontrâmes d'abord que de misérables Villages , dont les maisons couvertes de chaume & à demi - ruinées , n'offroient à nos yeux que d'affreuses tanières , plus propres à servir de retraites aux animaux sauvages , que de logement à des êtres raisonnables : une multitude de personnes , de l'un & de l'autre sexe , portoient le sceau de l'indigence imprimé

sur leur physionomie. Les haillons dont ils étoient couverts , leurs visages pâles & décharnés , leurs démarches tristes & languissantes , le silence farouche qu'ils gardoient, tout annonçoit en eux des êtres flétris par le désespoir , & languissans sous le fardeau des besoins : des hommes sans vigueur suivoient tristement des vieillards épuisés : venoient ensuite des femmes entourées de plusieurs enfans , qu'elles traînoient avec peine ; elles ne paroissoient occupées que des moyens qu'elles pouvoient employer pour appaiser leur faim : ces pauvres malheureux sembloient regretter intérieurement le tems où leur lait

suffisoit à leur subsistance , & où ils trouvoient dans leur sein la nourriture qu'on refusoit à leurs cris ; & ces pauvres petits individus , qui à peine commençoient à vivre , n'avoient déjà que trop vécu.

Monime & moi ne pûmes envisager ces misérables sans nous sentir pénétrés d'une pitié douloureuse : nous leur fîmes distribuer de quoi les soulager.

Plus loin , notre pitié fut encore excitée par le spectacle le plus affreux : c'étoit de pauvres Payfans à qui on enlevoit, à l'un , sa vache , seule ressource qu'il eût pour subvenir à ses besoins ; à l'autre , ses chevaux de labour : d'un autre côté , on voyoit de jeunes gens

forcés de fuivre des Soldats ,
& d'abandonner leurs peres ,
en privant ces bons vieillards
du secours de leurs bras , &
par ce moyen on les met-
toit hors d'état de payer leurs
impositions ; ce qui n'empê-
choit pas un barbare Rece-
veur de faire vendre , au nom
du Souverain , le lit , la mar-
mite , & quelques autres mé-
chans meubles de bois à demi-
pourris. A cela , on joignoit
aussi quelques mesures de grains
destinés à la nourriture d'une
femme que l'âge & les infir-
mités mettoient dans l'impossi-
bilité de pourvoir à la substan-
ce de quatre ou cinq jeunes
filles qui n'étoient encore que
dans cet âge où l'on ne sçait
que souffrir.

Hélas ! s'écria Monime , le cœur rempli d'amertume , à l'aspect de tant de misère , quel plaisir prenez - vous à me tromper ? Pourquoi , mon cher Zachiel , voulez - vous abuser de ma crédulité ? Depuis que nous sommes sous votre conduite , je vous ai toujours regardé comme mon père , mon guide & mon soutien ; vous possédez toute ma confiance , & vous vous faites un jeu d'en abuser par des peintures aussi éloignées de la vérité ? Est-ce donc là ces richesses & cette opulence que je devois voir régner de toutes parts chez ces Peuples ? Dites-moi , mon cher Zachiel , quel jugement j'en dois porter ,

lorsque je vois au contraire que rien n'est si malheureux que les Cilléniens ?

Loin de me fâcher de vos reproches , reprit le Génie , je me félicite que votre impatience me les ait attirés ; ils me font remarquer ce tendre intérêt que vous prenez au sort des malheureux : il seroit à souhaiter pour eux que les personnes qui les gouvernent eussent autant d'humanité que vous en montrez l'un & l'autre. Soyez bien persuadée, ma chère enfant, que je ne cherche point à vous en imposer. Il est vrai que rien n'est comparable à la misère du Payfan ; mais apprenez que dans la Cillénie , ce n'est que par la ruine totale d'un

million d'ames qu'on parvient à faire un riche. Un Favori de Plutus dépense plus en un seul repas , que ne produit l'année du revenu de tout un Village. C'est pour fournir à ces somptuosités, qu'on exerce tous les jours sur eux mille vexations indignes , & ce que vous venez de voir n'est encore qu'un foible tableau de la misere qui regne actuellement dans presque toutes les campagnes. Reprenez , belle Monime , votre humeur enjouée , poursuivit le Génie en souriant , accoutumez-vous à prendre les façons de ce Monde , & sçachez qu'ici tous les cœurs se roidissent contre la charité & l'humanité. On n'y fait point l'aumône. Au

milieu d'un luxe qui annonce la plus grande opulence , on dit tranquillement à un pauvre qu'on n'a rien ; & loin d'être touché de leurs maux , on ne les soulage que par des bénédictions.

Nous découvrîmes enfin une grande Ville , que Zachiel nous dit être une des Capitales de la Cillénie. Arrivé à l'entrée d'un fauxbourg, je fus extrêmement surpris de voir arrêter tous nos équipages, ouvrir & renverser quelques-unes de nos malles. Monimé qui les prit pour des voleurs , parut d'abord saisie de crainte ; mais le Génie, pour la rassurer , lui dit , que ces hommes étoient préposés pour visiter tout ce

qui entroit dans la Ville. Je trouve, dit Monime, cette curiosité fort extraordinaire, qu'il faille que des gens que nous ne connoissons point, fassent l'inventaire de nos effets : quel usage en veulent-ils faire ? Apprenez, dit Zachiel, que ces gens cherchent à s'emparer d'une partie de vos effets, qu'ils regardent comme une capture qui peut les enrichir, & sur le prétexte que ce sont des marchandises prohibées, ils prétendent vous en frustrer en les saisissant. Pourquoi, demandai-je, souffre-t-on de pareilles injustices ? Ne peut-on pas s'en plaindre à leur Supérieur ? Cela seroit inutile, dit le Génie : si quelqu'un chez

les Cillénens veut entreprendre de se faire rendre la justice qui lui est due , il est ruiné avant de pouvoir l'obtenir. Ces gens ici sont soutenus par ceux qui les employent, dont la plupart ont été les valets , & ils n'ignorent pas que celui qui les a mis dans ce poste , l'a lui-même été d'un autre : c'est ce qui fait naître en eux cet esprit de cupidité , & cette idée de fortune , à laquelle ils esperent parvenir.

Cependant, pour satisfaire à l'impatience de Monime, je me donnai beaucoup de soins , afin d'engager ces Messieurs de nous expédier promptement : mais ils me répondirent d'une façon brutale , que leur bu-

reau étoit embarrassé , que la multitude de nos bagages demandoit au moins trois ou quatre heures , & que notre empressement ne les feroit pas avancer davantage. Zachiel qui remarquoit notre inquiétude , eut bientôt trouvé la façon de nous en délivrer , en leur glissant adroitement dans la main quelques pieces d'or. Alors ils radoucirent leurs tons , nous dirent qu'ils ne vouloient pas arrêter plus longtemps des Seigneurs comme nous, donnerent la liberté à nos cochers de passer & nous saluerent très - respectueusement. Nous traversâmes une partie de la Ville , afin de nous rendre dans le plus beau quartier ,

où un Hôtel très-bien meublé nous étoit préparé. J'admirois dans certains endroits la hauteur des maisons, qu'on auroit pu prendre pour autant de Tours de Babel : peut-être les gens qui les habitent parlent-ils aussi diverses Langues. Arrivés dans notre Hôtel, nous passâmes quelques jours à nous reposer, & nos domestiques s'occupèrent à vuider nos malles, qui, quoiqu'elles renfermassent les habits les plus galants, notre Intendant nous assura qu'ils n'étoient pas assez riches pour pouvoir figurer dans ce Monde. C'est pourquoi Zachiel nous proposa d'aller chez les Marchands qui avoient la réputation d'employer les

meilleures manufactures , afin d'y choisir les étoffes les plus riches & les plus nouvelles.

Le brillant de notre équipage , le nombre de nos domestiques , mit d'abord le Marchand , sa Femme & tous les Garçons en mouvement : plusieurs anciennes étoffes , ce qu'on appelle des garde-magasins , furent d'éployées , en protestant sur leur honneur qu'elles étoient nouvelles. Les plus grands Princes furent cités pour en avoir de pareilles , & les Dames de la Cour en faisoient leurs plus belles parures : mais comme elles n'étoient point du goût de Monime , ils furent contraints de nous en montrer de nouvelles , qu'ils

nous assurèrent que personne n'avoit encore vu, les caisses venant d'arriver. Ce fut alors que le Marchand employa toute son éloquence, qui ne consistoit qu'en des termes de probité, de conscience & d'honnête homme ; termes dont les Cilléniens se servent presque à chaque phrase, & qui néanmoins ne signifient autre chose que l'envie qu'ils ont de vous duper.

Monime, peu au fait de ces usages, s'y seroit laissé surprendre, si Zachiel ne l'eût avertie, qu'on lui surfaisoit ces étoffes de moitié. Après s'être bien débattu, on convint du prix, & le calcul fait du montant, Monime un peu embarrassée,
fit

fit signe à Zachiel, que sa bourse n'étoit pas assez garnie pour y satisfaire : il fourit de son inquiétude , & sans lui répondre , il dit au Marchand d'en charger son livre de compte , & d'envoyer son mémoire à l'Hôtel ; ce qui ne fit aucune difficulté. Remontés dans notre voiture avec les marchandises ; quelle est donc votre simplicité , dit Zachiel , de vouloir payer comptant ? Apprenez que les gens d'un certain ton doivent toujours prendre à crédit ; & que si on ne doit de toutes parts , on est regardé comme des personnes à qui il ne faut rien confier ; & , qui pis est , comme des gens remplis d'ordre : ce qui est ici

du dernier ridicule. Ainsi, ma chere Monime , si vous voulez vous conformer aux belles manieres & suivre les maximes de ce Monde , vous devez toujours disputer avec la plus grande chaleur lorsqu'on vous demande le prix de votre dépense , & ne jamais payer sans dire aux Marchands des choses dures & désagréables.

Lorsque nous fûmes en état de paroître avec assez de magnificence pour être bien reçus dans les bonnes compagnies ; car il est bon d'avertir que chez les Cilléniens , ce n'est que l'habit & les équipages qu'on honore : un homme souvent de la plus basse extraction , qui s'annonce d'un

air bruyant, est le plus estimé : la prospérité cache tous ses défauts & tous ses ridicules : c'est un aimable homme ; il est riche, sa table est bien servie, son équipage bien doré ; nombre de domestiques l'accompagnent ; il fait beaucoup de dépense , il joue gros jeu ; en voilà assez pour mériter toute leur estime ; mais il s'en faut bien que le vrai mérite s'empare ainsi de leur vénération ; les charmes trouvent toujours des envieux & des critiques : tous les admirateurs suivent la fortune, & se consacrent à ses favoris.

Nous fûmes donc aisément introduits dans les maisons les plus opulentes. Monime qui,

comme toutes les personnes d'esprit, aimoit un peu à parler, parce qu'on les écoute toujours avec plaisir, lorsqu'elles ont ce brillant & cette légereté qui fait l'agrément de la conversation, Monime, dis-je, fut très-surprise & même un peu fâchée de voir dans tous les endroits où nous allions qu'il n'étoit presque pas question de conversation. A peine les premières révérences étoient-elles faites & rendues, qu'un Valet de chambre apportoit des tables, & rangeoit autour trois ou quatre sièges: alors on vous faisoit tirer des petits bâtons de nacre ou d'yvoire. Vous alliez vous ranger où le sort vous avoit

placé , & chacun déployoit un paquet qui renfermoit des morceaux de cartons barbouillés de différentes façons , les uns en rouge , d'autres en noir , auxquels on donnoit des noms de César , Alexandre , Hector , Pallas , Judith , & d'autres apparemment convenables à la peinture qu'ils représentoient. On passoit six ou sept heures de suite à mêler à son tour ces cartons , dont on distribuoit à la ronde à chacun un pareil nombre , qu'ils étoient obligés ensuite de jeter l'un après l'autre sur la table , & d'autres fois tous ensemble : un autre les relevoit afin de recommencer la distribution, & cette occupa-

tion puérile duroit, comme j'ai dit, une grande partie de la journée. Ce que je trouvai de singulier, est que tout cela se faisoit avec le plus grand sérieux du monde: il sembloit que l'arrangement fortuit de tous ces cartons dût décider du sort de l'État: à peine se disoit-on un mot, & ce mot comme échappé, ne rouloit que sur la façon de jeter son carton: les uns paroissoient d'une gaieté extrême; les autres tristes & chagrins, avoient bien de la peine à dissimuler au dehors les transports violens dont ils étoient agités au dedans: quelquefois on se fâchoit les uns contre les autres; on disputoit avec feu,

& la séance se terminoit toujours par compter de l'argent. Je regardois cette occupation comme un travail de l'esprit ; mais il a plu aux Cilléniens de lui donner le nom de jeu : quelques uns y passent la plus grande partie de leur vie : on peut dire que le jeu est chez eux une de ces maîtresses passions , qui les conduit souvent à leur perte. On trouve de ces petits cartons dans toutes les maisons, dont on se sert de cent différentes façons. En général il ne faut ni industrie , ni esprit , ni savoir pour tous ces jeux : il n'y a que la cupidité & l'espérance du gain qui puisse les faire goûter. Il est vrai qu'on y hafarde des som-

mes considérables. Plusieurs y ont fait d'immenses fortunes ; mais aussi plusieurs s'y sont entièrement ruinés. Il y a des maisons qui ne se soutiennent qu'en donnant à jouer ; c'est la ressource de quantité de personnes que le luxe, le jeu & la bonne chère ont ruinées. Chez eux se rassemblent plusieurs filoux , qui forment entr'eux une société : il semble dans bien des maisons que le jeu ennoblisse ; les états y sont confondus ; celui de joueur met tout à l'unisson ; il est en société avec les Grands ; c'est un honnête homme ; il joue noblement, & les imbécilles que la passion aveugle , ne s'apperçoivent pas qu'il les du-

pe & brille à leurs dépens.

J'allai un jour dans une de ces Académies, qui me parut un vrai coupe-gorge : on y jouoit à des jeux qu'ils nomment de hazard. J'en vis qui , de désespoir, avaloient des quarrés d'yvoire, parce qu'ils étoient tombés sur un mauvais point : d'autres se mordoient les doigts & mangeoient des cartons qu'ils avoient pliés & repliés de plusieurs cornes, jurant & se maudissant de la meilleure foi du monde. J'en remarquai aussi qui, plus fins que les autres, savoient le secret de se rendre la fortune favorable, par des subtilités & des tours de souplesse. Mais si le gain n'est pas toujours légitime , il

est toujours bien assuré. Les dettes du jeu sont chez les Cilléniens les dettes privilégiées, & par préférence à toutes autres ; on les appelle dettes d'honneur : faire banqueroute, frustrer ses créanciers , ruiner sa famille , violer ses sermens , trahir ses amis ; cela chez eux y est regardé comme gentillesse ou espieglerie : mais ne pas satisfaire aux dettes du jeu , c'est un deshonneur.

CHAPITRE II.

Suite d'Observations.

ZACHIEL nous conseilla de continuer encore quelque

temps à nous répandre dans ce qui s'appelle le grand monde. Nous y vîmes, comme ailleurs, peu de sincérité, beaucoup de mauvaise foi, d'affectation & de grimace : avec cette différence, que le courtisan est plus souple, agit avec plus de finesse, se plie avec plus d'art, & se déguise avec plus d'adresse pour mieux cacher la bassesse de ses sentimens.

Les Cilléniens se lient volontiers les uns avec les autres; l'intérêt les engage à se voir souvent ; mais le plaisir que donne la société n'y entre pour rien : ils se fréquentent par politique , dans la vue d'apprendre à mieux tromper

ceux qui ont besoin d'eux : ils s'efforcent de faire passer le mensonge pour vérité , & la fourberie pour complaisance. L'esprit fatyrique répand son venin. On ne se voit que pour se critiquer ; de-là naissent des haines irréconciliables. Peut-on s'aimer quand on se connoît si bien ? Cependant on continue à se voir : les parties de jeu ou de campagne se nouent régulièrement ; on y porte beaucoup de finesse dans l'esprit , quantité de faillies & de bons mots , une extrême politesse dont la dissimulation est la base. Je fus un jour invité à souper chez une femme qui demouroit dans le voisinage , & qui faisoit une très-grande figure : cette femme

que je rencontrais chez tout ce qu'il y avoit de mieux dans la Ville , avoit rassemblé chez elle une nombreuse compagnie. Tous montroient beaucoup d'enjouement. La Maîtresse de la maison les excitait elle-même à la joie , par mille propos badins où la satire tenoit le premier rôle. Un Officier vint annoncer qu'on avoit servi : on passa dans une salle à manger , où étoit une table très-bien garnie des mets les plus délicats ; nombre de bouteilles de différens vins ornoient le buffet. Après qu'on se fut placé & que chacun eut son assiette garnie , je demandai du pain à mon domestique. Tous les convives

en firent de même , pensant qu'on avoit oublié d'en mettre sur la table. Les domestiques étrangers se mirent en devoir d'en aller prendre au buffet, & ceux de la maison se regardoient en souriant. La Maîtresse impatiente se mit fort en colere, gronda ses gens & sur-tout son Maître d'Hôtel, qui, pour s'excuser, s'approcha de son oreille, & dit qu'on l'avoit averti plusieurs fois qu'aucun boulanger ne vouloit plus en donner à crédit; qu'elle n'ignoroit pas que ceux qui lui en fournissoient depuis long-tems vouloient absolument être payés; qu'ils l'en avoient avertie. Voilà de grands coquins, dit-elle: qui croiroit qu'on feroit assez har-

di pour refuser le crédit à une personne de ma condition ? J'étois à côté d'elle ; le Maître d'Hôtel n'avoit pas parlé assez bas pour n'être point entendu : je crus donc qu'il étoit de la politesse de lui offrir ma bourse , où il y avoit une cinquantaine de louis. Elle l'accepta sans façon , en glissa un à son Maître d'Hôtel , & sans se démonter , fit des excuses à la compagnie de l'étourderie de ses gens. Mais personne n'en fut la dupe : il n'y eut que moi qui perdis mes 50 louis. Cette aventure réjouit beaucoup Monime , lorsque je lui en fis le récit.

Un jeune Marquis vint nous prendre pour aller rendre visite

au Comte de Minucius, qui venoit de gagner un procès considérable , qui duroit depuis plus de cinquante ans. Nous partîmes ensemble , & trouvâmes chez le Comte grand nombre de Seigneurs , qui étoient venus pour le féliciter. On ne parla que de son triomphe , & déjà quelques Poètes qui se présentèrent , avoient exercé leur verve , afin de lui marquer en vers aussi bien qu'en prose , la part qu'ils prenoient à sa joie.

Zachiel qui nous accompagnoit , ne voulut pas laisser échapper cette occasion de nous faire voir jusqu'où alloit l'imbécillité & l'entêtement des Cilléniens. Il demanda

Donc à Minucius quel pou-
voit être le sujet d'une aussi
longue contestation ? C'est ,
dit le Comte , pour un droit
de cens , qu'un de mes voisins
me disputoit. L'objet, à la vérité,
n'étoit pas considérable ; mais
si un Seigneur ne soutient pas
ses droits , il n'est pas estimé
dans la Province , & s'attire le
mépris de tous ses Vassaux. Il
étoit donc essentiel que je sou-
tinsse ce procès avec chaleur.
Je l'ai fait aux dépens même
de toute ma fortune ; car je
ne puis vous dissimuler que ,
malgré le gain de mon procès ,
je me trouve absolument ruiné
par les sommes réitérées qu'il
faut continuellement fournir à
des sang-sues qui ne s'occupent

qu'à faire naître & perpétuer les plus odieuses chicanes , & qui , sans pitié pour de pauvres Citoyens , obligés d'avoir recours à eux pour l'arrangement de leurs affaires , n'employoient leur esprit & leur science qu'à la ruine de la veuve & de l'orphelin , se chargeant du pour & du contre , afin de favoriser celui qui les paye le mieux , supprimant les meilleures pièces du sac du malheureux qu'ils ont dessein d'accabler , extorquent aux uns des signatures ou des pouvoirs , dont ils se servent sous des noms simulés , pour les conduire à leur perte , lorsqu'ils sont assez malheureux de mettre leur

confiance en eux : enfin il n'y a point de ruses ni de malversations qu'ils n'employent pour s'approprier les biens de leur partie. C'est à un de ces hommes à qui j'ai eu affaire pendant long-tems. Son fils , qui lui a succédé dans sa Charge , aussi fripon que le pere , a suivi ses traces ; l'un & l'autre ne m'ont point épargné : où il ne falloit qu'une simple signification , ils en ont fait trente ; ainsi du reste. Jugez , Messieurs , si je dois me trouver à mon aise, malgré la condamnation des dépens. Mais , Monsieur, lui dis - je , puisque vous étiez instruit de toutes ces friponneries , ne valoit-il pas mieux vous

accommoder , que de vous laisser ronger par ces coquins ? C'est , dit le Comte , qu'on espere toujours un jugement prompt & définitif. On a mis de l'argent , on veut le ravoïr. On est animé contre ses parties ; on a des amis pour appuyer son droit : le tems s'écoule , qui , loin de vous adoucir , ne fait qu'irriter la passion qu'on a de triompher.

Vous voyez , nous dit le Génie en sortant de chez le Comte , qu'un Cillénien habile , lorsqu'il entreprend un procès , doit commencer par s'assurer des protections , sans quoi , son affaire , fût-elle incontestable , il ne doit faire aucun fond sur son bon droit : car si sa partie

est plus puissante , il est certain qu'elle l'emportera. Les recommandations ont un poids qui fait toujours pancher la balance. La Justice éblouie , n'a plus d'égard aux Loix. On diroit que cette Déesse , à l'exemple des Coquettes , ne devient sensible qu'à la flatterie ou à l'aspect de l'or.

Quelques jours après nous priâmes le Génie de nous conduire à la Cour ; mais il s'en défendit , & nous assura qu'il ne lui étoit pas permis de paroître dans aucunes Cours de la Cillénie : il nous conseilla de prier Amilcar , qui passoit pour y être très-bien reçu, de nous y présenter. Monime jugeant par le luxe & le faste qui

régnèrent dans la Ville , que rien ne devoit être comparable au brillant de cette Cour , que l'éclat du soleil. Elle fut extrêmement surprise de voir que les plus grands Seigneurs, malgré les efforts qu'ils employoient pour briller, étoient encore bien éloignés d'approcher de la magnificence , & des dépenses superflues des nouveaux favoris de la fortune.

Le Prince nous reçut avec bonté , dit à Monime les choses du monde les plus agréables : comme notre objet étoit d'examiner les usages de cette Cour , nous y restâmes quelque tems. Je remarquai que les Cilléniens s'y rassemblent de toutes parts dans le dessein

d'y faire fortune & d'y avancer leurs familles : quelques-uns se flattent d'y mener une vie délicieuse ; mais ils ne sont pas long-tems à reconnoître leur erreur : cet endroit n'est pas fait pour la liberté ; les établissemens y sont aussi fort incertains ; il semble que ce soit dans ce lieu où la fortune a érigé son trône , afin d'y mieux signaler son inconstance. C'est - là où la plûpart des courtisans passent leur vie à briguer , à solliciter , & à ne rien obtenir. Quelle ennuyeuse occupation , disoit Monime , de présenter sans cesse des placets , qu'on ne lit point , de tâcher de gagner à force d'argent un Valet de chambre pour

Être introduit auprès de son Maître , auquel on ne parvient souvent que pour être refusé ! Il me paroît , dis-je , que ceux qui cherchent ici de l'appui & des Protecteurs pour obtenir de l'emploi , doivent s'armer de patience , puisque tous vous promettent sans aucun dessein d'exécuter leur parole. Je remarque qu'on vous montre un grand empressement de vous servir , lorsque dans le fond du cœur la résolution est formée de vous nuire. Ceux qui fréquentent la Cour, sont sans cesse tourmentés par l'ambition : il faut qu'ils sacrifient leurs plus beaux jours à la fortune , sans espoir de paix ni de tranquillité ; & si le ha-
zard

zard les élève , bientôt l'envie précipite leur chute.

Amilcar nous fit remarquer un vieux Courtisan , qui occupoit dans la Ville un Hôtel des plus vastes. Ce Seigneur ufoit envers sa famille & son domestique d'un despotisme qui les faisoit tous trembler d'un seul de ses regards : tous lui étoient soumis & s'empressoient à prévenir ses moindres desirs : mais loin de jouir de tous ces avantages , tourmenté par l'ambition & l'envie d'acquérir de grandes richesses, il quittoit les respects qu'on lui rendoit & la magnificence dont il jouissoit à la Ville , pour venir se restreindre sous les toits du Palais du Souverain , dans une

Part. II.

C

petite chambre lambrissée ; où à peine se pouvoit-il tenir debout. Attaché sur les pas du Prince , il mettoit tous ses soins à tâcher de s'en attirer quelques regards favorables.

Je ne puis concevoir , dit Monime , quel avantage cet homme peut retirer du soin qu'il apporte à acquérir de grands biens , si la servitude & l'esclavage l'empêchent d'en jouir. Quel contentement peut-il prendre d'avoir de belles terres , de beaux Châteaux , de beaux parcs , de belles forêts , s'il n'a pas la liberté de s'y aller promener ? Il est vrai , dit Amilcar , qu'un Favori se tourmente continuellement pour obtenir ce qui suit devant

lui : il ne peut jamais goûter la douceur d'un vrai repos ; & par un aveuglement inconcevable , son ambition le fait toujours désirer ce qu'on accorde à quelques autres , pour lui ôter le véritable usage de ce qu'il possède. Cependant cet homme qui , lorsqu'il est en présence du Prince , vous paroît si humble & si souple , semble vouloir se dédommager de sa servitude , quand il est chez lui ; & par un abus de sa grandeur , on ne le voit regarder les gens qui ont besoin de sa protection , que comme une espece d'animal fort au-dessous de son être , auquel il se plaît à faire souffrir des injures sensibles , s'en ser-

vant de jouer , comme les enfans qui martyrisent les chiens & les chats à force de les tourmenter.

Pendant notre séjour à la Cour , il s'y donna plusieurs fêtes dans lesquelles le Monarque eut toujours pour Monime des attentions marquées. J'eus part aussi à la faveur de ce Prince , qui me fit la grâce de me nommer dans différentes parties de plaisir.

L'accueil que nous reçûmes du Prince , fit croire à bien des personnes que nous étions fort avant dans la faveur. Cette nouvelle se répandit jusques dans la Ville , & lorsque nous fûmes de retour , on nous assiégea de toutes

parts d'une multitude de placets. Il sembloit que nous étions devenus le canal d'où devoit découler toutes les graces. La veuve d'un Commis prétendoit qu'on ne pouvoit , sans injustice , lui refuser une pension. Un Entrepreneur des Vivres croyoit , après avoir amassé des sommes immenses aux dépens du pauvre Soldat , être encore en droit d'obtenir le payement de plusieurs millions , dont il affuroit avoir fourni la valeur ; & pour parvenir au remboursement de sa prétendue créance, il offroit d'en partager les sommes avec nous. Mille nouveaux projets nous furent présentés , dans lesquels non-seulement on

vouloit nous intéresser pour des sommes considérables , sans fournir de fonds , mais encore nos domestiques , à qui l'on donnoit , à l'un un sol , à l'autre six deniers , afin de les engager de nous parler en faveur de leurs projets. Notre réputation ainsi établie , nous étions tous les jours accablés de mille visites intéressées : car chez les Cilléniens , les grands comme les petits se livrent avec fureur dans les nouveaux projets.

Amilcar obligé , suivant ses faux principes , à faire beaucoup de dépense , voulut nous engager d'en présenter quelques-uns , qui lui avoient été proposés , dans lesquels

on lui faisoit espérer un intérêt considérable. Charmés de trouver une occasion de l'obliger , nous convinmes qu'il viendrait le lendemain avec l'Auteur d'un de ces projets, pour en entendre la lecture , afin d'examiner ensemble les avantages qu'on pourroit en retirer.

Le jeune Courtisan vint le lendemain avec l'homme à projet , qui s'adressant à Zachiel : Monseigneur , dit cet homme, je prends la liberté de présenter à votre Grandeur ce nouveau projet , parce que je vous regarde comme le citoyen le plus éclairé du Royaume. Vous sçavez, Monseigneur , que tous les dons sont départis diversément ;

vous ne devez pas mē soupçonner de vanité , quoique j'ose dire que je suis le premier homme du monde pour la science des projets. Le Seigneur Amilcār qui connoît mes talens , vous a sans doute parlé de mon travail , & de la vaste étendue de mes idées. Vous en allez juger par ce projet qui va vous surprendre. Je commence par vous annoncer qu'il tend au bien général de tous les peuples. Ne croyez pas que je me borne à l'art mécanique d'augmenter les revenus de l'Etat , de retrancher les dépenses superflues , de bien régler les affaires du Prince , & celles de la Nation , ni de mettre un ordre exact en toutes choses. Mon-

dessein est beaucoup plus étendu : vous allez le concevoir aisément lorsque je vous aurai instruit que ce nouveau projet n'a pour but que de profiter des lumieres de nos premiers peres , de qui nous tenons l'art funeste de déchirer d'une main impie les entrailles de notre mere , pour y chercher des trésors , que la sagesse de la Nature y avoit soigneusement cachés. Vous entendez , Monseigneur , que je veux parler de l'or , de l'argent & des pierres précieuses , qui causent à présent le malheur de presque tous les Citoyens , par le luxe que ces métaux ont introduit dans les Villes. Mais comme il seroit trop difficile

de remédier à ce luxe, que l'or & l'argent sont devenus absolument nécessaires à tous les hommes ; car il est démontré que ces métaux bien appliqués peuvent changer les hommes au point de ne les pas reconnoître , puisqu'ils font d'un sot un homme d'esprit ; ils donnent la noblesse , & changent les bourgeois en femmes de qualité ; ils font enfin oublier ce qu'on a été , pour ne se souvenir que de sa fortune présente ; il ne s'agit donc à présent que d'en établir une juste circulation , qui doit être communicable entre tous les Citoyens : car vous remarquerez , Monsieur , que ce n'est que par un mouvement

qui ne puisse jamais être interrompu , jusqu'à ce qu'il ait accompli le cercle qu'il doit suivre pour arriver à l'endroit dont il est parti : ce n'est qu'en suivant cette maxime , que vous enrichirez tout le Royaume : mais pour y parvenir , la plus grande difficulté sera de déboucher tous les canaux qui jusqu'à présent l'ont empêché de circuler.

C'est de vos lumières , Monseigneur , qu'on doit attendre le secret d'en rendre l'exécution facile , & j'ose espérer de votre générosité , qu'elle voudra bien me faire donner quelque argent , qui puisse m'aider à subsister jusqu'à l'entier accomplissement

de mon projet. Nous renvoyâmes ce pauvre cerveau brûlé , en lui faisant donner ce qu'il demandoit.

Amilcar, confus de nous avoir présenté un pareil fou , nous en fit beaucoup d'excuses. C'est ainsi que pensent la plupart des hommes , dit le Génie : l'activité des passions leur fait naître de nouvelles idées , en leur faisant chercher à exécuter de grandes choses , & il pourroit arriver que , secourus par le hazard, ils en découvrent d'utiles échappées aux recherches & aux profondes méditations du genre humain. Vous conviendrez aussi qu'il est des momens , où dans le calme de la nature & des sens , le génie

s'instruit par l'étude des sciences , qui semble fermenter par les réflexions : alors on étend ses idées dans un cercle immense , qui peut embrasser les quatre élémens.

CHAPITRE III.

Description du Temple de la Fortune.

TOUS les Arts fleurissent chez les Cilléniens ; on croiroit qu'ils en sont les inventeurs : il est certain qu'on a poussé dans ce Monde la mécanique dans sa plus haute perfection : des automates merveilleux s'y font admirer ;

ils paroissent imiter d'aussi près qu'il est permis aux hommes d'en approcher , l'art secret du grand ouvrier. Ici on croit voir le marbre vivant ; là , un tableau , dont la figure semble respirer : d'un autre côté , des oiseaux se mouvoir , chanter & digérer : enfin on y fait tous les jours de nouvelles découvertes par les efforts curieux de mille beaux esprits , dont les uns ne s'occupent qu'à mesurer l'Univers. On en voit d'autres qui , pour se promener dans les Cieux , franchissent d'un vol hardi les limites de leur Monde : sans doute qu'ils se croient assez habiles pour dérober à la Nature une partie de ses secrets.

Vous avez dû remarquer, nous dit un jour Zachiel, la différence qui se trouve entre les Lunaires & les Cilléniens. Chez les premiers, le commerce & la culture des terres, qui doivent être les deux principales colonnes d'un Etat, y sont trop souvent négligés ; & semblent n'être regardés que comme un ornement de leur Empire, ou une surabondance de leurs richesses ; au lieu que chez les Cilléniens, le commerce y est considéré comme le nerf, la vie & l'ame de l'Etat : accoutumés à négocier dans toutes les mers, on diroit, qu'à l'exemple du soleil, ils visitent & échauffent toutes les parties de leur Monde, afin de

jouir & d'étendre le plus qu'ils peuvent l'avantage que donne l'industrie , conduite par l'avidité du gain. C'est dans ce Monde que la nécessité , mere de tout art & de tout vice , étend son pouvoir avec le plus d'empire : la cupidité des hommes leur donne de la hardiesse ; c'est ce qui fait que pour acquérir beaucoup de richesses , ils employent toutes sortes de moyens.

La navigation leur paroît la plus prompte ; elle leur donne la facilité de parcourir toutes les parties de l'Univers : c'est par la navigation qu'ils ont trouvé les moyens de se communiquer leurs lumières, & c'est par cette réunion que la

connoissance de la terre & des cieux a été perfectionnée : c'est aussi par elle que tous les trésors que la Nature a dispersés, se rassemblent tous les jours par le commerce.

Ne pourroit-on pas ajouter , dit Monime , que c'est par cette même voie qu'ils se sont communiqué leurs vices , puisqu'il est vrai que le commerce , en multipliant ses trésors, semble aussi avoir multiplié les besoins ? C'est de-là qu'est né le luxe , premiere source de la corruption des hommes. Mais on ne peut nier que dans l'ordre politique , la navigation ne soit nécessaire. C'est par cette raison , reprit le Génie , que toutes les Na-

nions qui ont cultivé la marine se sont enrichies des dépouilles des peuples qu'ils ont conquis. Athènes s'est acquis la supériorité sur tous les Etats qui composoient la Grèce. Carthage a long-tems disputé l'Empire de l'Univers ; & Rome n'a étendu ses conquêtes , que lorsqu'elle a commencé à équiper des flottes. Venise a fait trembler des Peuples par sa puissance ; & elle en a enrichi d'autres par son industrie. L'Espagne , en découvrant un nouveau Monde , s'étoit presque flattée d'obtenir la Monarchie universelle ; & vous n'ignorez pas , mon cher Céton , que l'Angleterre ; malgré les orages de son gouvernement ;

a souvent fait pencher la balance de l'Europe.

Tous ces exemples , quoique peut être ignorés des Cilléniens , semblent néanmoins les autoriser à cultiver un commerce qui , en leur ouvrant tous ses trésors , les engage à équiper nombre de vaisseaux , dans lesquels ils rapportent ce que les Isles ont produit de plus rare & de plus précieux , dont ils font un échange avec ce qu'ils emportent de superflu de leurs provinces. C'est aussi par ce moyen que l'or & l'argent circulent dans leurs Villes , & les Citoyens ont encore l'avantage que ceux qui se trouvent sans biens ou sans emplois , peuvent aisément

trouver l'un & l'autre dans la navigation , qui les met à portée de faire des gains considérables dans le commerce , en commençant même par des sommes très-modiques , & l'on voit que l'heureux succès qui répond à leurs espérances , fait naître tous les jours quantité d'Armateurs attirés par le double profit qu'ils trouvent non-seulement dans les marchandises qu'ils embarquent , mais encore par le produit de celles qu'ils reçoivent en échange.

Les Habitans de ce Monde ne reconnoissent d'autre divinité que la Fortune, qu'ils prétendent être fille de l'Océan , parce que c'est - là où cette

Déesse fait agir sa puissance avec plus d'empire & de force: ils croient que seule elle préside à la distribution des biens & des honneurs; qu'elle renverse, quand il lui plaît, les Villes, les Royaumes & les Etats; qu'elle les relève & leur donne une nouvelle vigueur: enfin ils font agir cette Déesse comme un pilote qui conduiroit un navire au gré de son caprice. Les bonnes & les mauvaises réussites lui sont imputées: on les entend la combler tour à tour de louanges, d'injures ou de malédictions.

Cependant, pour honorer cette Déesse, les Cilléniens lui ont fait bâtir un Temple ma-

gnifique : soixante Grands-Prêtres le desservent , & sont chargés d'adresser chaque jour à la Déesse les vœux , l'encens & les offrandes que chaque Citoyen vient présenter , pour obtenir quelque une de ses faveurs.

Lorsque nous eûmes visité ce qu'il y avoit de plus curieux dans la Ville , Zachiel nous proposa d'aller au Temple de la Fortune. Ce Temple est bâti sur le haut d'une montagne escarpée , & semble porter son dôme jusqu'aux nues : soixante colonnes de marbre transparent en soutiennent la voûte ; aucune porte ne l'enferme ; mille chemins y conduisent ; mais la plupart

de ces chemins sont raboteux, remplis de précipices & d'un très-difficile accès ; d'autres ressemblerent à des labyrinthes, par les différens détours qu'il faut prendre pour pouvoir aborder aux pieds de la montagne : néanmoins chacun court à ce Temple de tous les endroits de ce Monde ; & si l'on voit quelqu'un y monter avec un peu de facilité, il en est mille qui s'y culbutent & s'y cassent le cou.

Nous vîmes sur la route qui conduit au Temple plusieurs vastes bâtimens, que le Génie nous dit être les Ecoles des Gibéniens : une de ces Ecoles est destinée pour y enseigner toutes les usées, & en

même tems tous les détours de la plus envenimée chicane : dans une autre les Marchands se fortifient dans l'art de tromper leurs Correspondans , & celui de s'enrichir à la faveur des banqueroutes : dans celle-ci on apprend à séduire & à tromper les meilleurs amis , à la faveur de fausses promesses , de billets captieux , dont on élude l'exécution : celle-là est pour les joueurs ; enfin on en trouve pour toute espece de vols & de rapines.

En avançant dans la route nous découvrîmes une grande forêt , que nous fûmes encore obligés de traverser : cette forêt est très-dangereuse par la rencontre qu'on y fait de quantité

tité de brigands , qui , sous prétexte de vous conduire à la Fortune, ne cherchent que l'occasion de vous dépouiller de votre argent & de vos bijoux : souvent même ces misérables ne se font aucun scrupule de vous ôter la vie ; peut-être croient-ils par-là éviter les poursuites de la Justice.

Arrivés au bas de la montagne , le Génie , d'un vol rapide , nous enleva jusqu'au milieu du Temple , où l'on voit un piédestal en forme quarrée, de la hauteur de plus de cent coudées , sur lequel s'élève un Trône magnifiquement orné : dessous est la Fortune : cette Déesse y est représentée comme on dépeint l'Amour , avec

un bandeau sur les yeux : elle me parut aussi ressembler à Mercure , en ce qu'elle a des ailes aux talons. D'une main la Déesse tient une corne d'abondance ; de l'autre, le timon d'un vaisseau : un de ses pieds est appuyé sur une roue, qu'elle semble faire tourner à son gré, se faisant un plaisir malin de renverser ceux qui par leur hardiesse ont franchi toute sorte de dangers pour parvenir au faite de cette roue , afin de faire monter des misérables , qu'elle enlève rapidement en les accrochant par leurs souguenilles : ces gens paroissent si étourdis de leur subite élévation , de leurs titres pompeux & de leurs grandes qua-

liés, que si Ovide les eût connus, il eût trouvé une ample matière pour en composer un nouveau Chapitre dans son livre des Métamorphoses. On pourroit les mettre de la confrérie des ânes d'or. Cependant on les voyoit du faite de cette roue, où ils se croyoient bien affermis, regarder avec un dédaigneux mépris ceux dont ils occupoient la place, jusqu'à ce que la Déesse, par un nouveau caprice, se plaise à donner un revers aux mouvemens de sa roue, qui les culbute à leur tour, & les fait rentrer dans le néant d'où elle les avoit tirés. C'est ainsi que dans ce Monde les fortunes qui paroissent les mieux

établies , l'ont souvent renver-
sées.

Nous examinâmes ensuite plu-
sieurs personnes qui venoient
se prosterner aux pieds de la
Fortune , pour y implorer les
faveurs de cette Déesse. J'en-
tendois les uns la supplier de
les débarrasser d'un pere que
la mort avoit sans doute oublié,
ou bien d'un oncle éternel ,
qui les faisoit languir après
une succession considérable ;
d'autres prioient la Déesse de les
favoriser au jeu ; celui-ci con-
juroit la perte de son voisin ,
afin d'obtenir son poste ; celui-
là , plus dévot & plus intéres-
sé , lui demandoit la grace d'être
admis au nombre des soi-
xante Prêtres chargés de tou-

tes les offrandes des Citoyens. On en voyoit qui faisoient des vœux pour obtenir une Intendance , ou un Gouvernement ; ceux-là , une Recette de Finance ; quelques-uns désiroient l'administration d'un Hôpital ; enfin , je ne puis me rappeler le nombre de tous les vœux indiscrets , que la cupidité de ces peuples , & l'amour qu'ils ont pour les richesses , les forcent de demander.

Quelle est donc la folie de ces Peuples , demandai-je au Génie ? Comment peuvent-ils justifier une conduite si bizarre ? Vous voyez , mon cher Céton , que toute leur gloire se borne à vivre dans l'opulence ; ce n'est que pour rem-

plir cette vanité qu'ils offrent continuellement des vœux à la Fortune; c'est à cette Déesse qu'ils sacrifient leur honneur & leur repos; c'est dans ce Monde où l'on voit la fidélité d'un ami mourir dans les bras de l'intérêt; c'est ici où l'on voit le luxe & l'envie de briller, étouffer la sagesse d'une jeune fille, qui veut participer aux faveurs de la Fortune; c'est ici où le commerce s'étend sur tout : vous y verrez les gens en place faire un trafic de leur autorité; les Grands en font un de leur protection; les femmes, de leurs charmes; en un mot, tout s'y vend, jusqu'à l'esprit, dont on fait des pacotilles pour toutes les diffé-

rentes Nations qui habitent ce Globe. Un homme qui sçait profiter de son industrie , peut aisément , avec cinquante louis , se faire un revenu de trois ou quatre cent louis , en les distribuant , par des sommes très-modiques , à de pauvres misérables , qui chaque semaine viennent lui en rendre compte. Il est certain que les Citoyens de ce Monde ont les nerfs si sensibles , qu'on les voit tressaillir à la moindre apparence de profit.

Comme les grands Seigneurs ne peuvent devenir riches qu'aux dépens des peuples, on tâche de persuader à ces derniers que l'esprit , le courage , les sentimens ; la bonté du

cœur , la pureté du langage & les grandes connoissances , se trouvent innées dans les personnes de condition , & qu'il n'appartient qu'à eux de profiter des peines & du travail des pauvres ; aussi voit-on à chaque pas des gens vous poursuivre en vous demandant du pain.

Mais , combien ces sangsues doivent employer de veilles pour parvenir à leur but ! Quelle ruse , que de finesse , que de supercheries n'employent-ils pas pour se distinguer par des somptuosités ? Il semble qu'ils se disputent entre eux le pernicieux avantage d'avoir mis plus d'adresse , ou de subtilité dans la ma-

œuvre qu'ils mettent en usage pour faire des dupes.

Les Cilléniens se font honneur du dérèglement de leurs imaginations : on ne voit dans leur conduite que des sermens violés , de fausses protestations , où l'honneur est toujours compromis ; l'orgueil & l'intérêt sont les seuls ressorts qui les font mouvoir , parce qu'il n'y a que l'opulence qui puisse obtenir des égards ; tandis que le vrai mérite est méprisé , lorsqu'il ne paroît accompagné que de l'indigence.

Demandez à un Cillénien ce qu'il faut pour le rendre heureux ; il vous répondra qu'on ne peut l'être sans posséder de gros revenus , de

beaux châteaux , de superbes ameublemens, un carrosse bien doré, des chevaux fringans, une table servie en mets délicats & vins fumeux, des amis enjoués, grands soupers avec des filles de théâtre ; mais ils se garderont bien de parler de probité, de mœurs, de modération, de justice & de bonne-foi à remplir ses engagements. Accoutumés à en manquer dans toutes les occasions, ils regardent ces vertus comme des êtres d'imagination.

Nous fûmes curieux, Moni-me & moi, de visiter leurs ports : nous en vîmes de fort avantageux par rapport à l'asyle qu'y trouvent les vaisseaux obligés de relâcher, soit qu'ils fassent

de l'eau , qu'ils manquent de vivres, ou qu'ils aient été dérangés ou incommodés par quelque coup de vent.

Ces ports son précédés de grandes & belles rades , d'une vaste étendue. Nous cottoyâmes long-tems les bords de la mer , qui n'étoient remplis que d'Entrepreneurs & d'ouvriers , employés par des gens que l'appas des richesses conduit aux deux extrémités de leur Monde ; qui franchissent toutes sortes de dangers pour se les procurer. Cependant je ne présume pas qu'ils soient exempts de craintes & de frayeurs.

On diroit que les Cilléniens ont toujours ce précepte de-

vant les yeux , qui est que la Fortune , comme femme , se plaît à être importunée. Il semble en effet qu'il faille user de violences pour ravir les faveurs de cette Déesse. Les plus entreprenans sont presque toujours ceux qui réussissent le mieux. On accorde souvent aux importuns ce qu'on refuse à d'autres qui sont plus modestes : la hardiesse cache les mauvaises qualités des premiers ; toutes leurs démarches tendent au but qu'ils se proposent ; jamais ils ne s'en écartent ; c'est ce qui leur en assure la réussite. . .

A l'approche d'une ville maritime , surpris de voir les Habitans en sortir en foule

pour prendre la fuite ; chacun d'eux étoit chargé de ce qu'il pouvoit emporter de ses effets les plus précieux ; nous fîmes arrêter notre voiture pour en demander la raison à un vieillard que la foiblesse de ses jambes empêchoit de courir aussi fort que les autres. Ce pauvre homme qui nous parut rempli de bon sens , nous apprit, les larmes aux yeux , que ses compatriotes venoient de découvrir tout à coup à la rade de leur port , une flotte considérable de gros vaisseaux armés en guerre , qui portoient pavillon ennemi , dont plusieurs étoient déjà entrés dans le port ; qu'ils se préparoient à forcer

la Ville. Il ajouta qu'aussitôt qu'on s'étoit apperçu de leur arrivée, les habitans en avoient averti le Gouverneur afin qu'il fit rassembler les Troupes destinées à la garde des côtes; mais qu'il ne s'étoit trouvé que quelques vieux soldats estropiés, hors d'état de servir. Dans cette extrémité, tous les Citoyens excités par la nécessité de défendre leurs biens, leur liberté & leur vie, s'étoient offerts de prendre les armes. Qu'ils avoient d'abord couru au magasin, où l'on n'avoit trouvé que quelques mauvais canons sans affûts, de misérables fusils rouillés, dont on ne pouvoit faire aucun usage; du reste, ni poudre, ni

mortiers , ni bombes.

Cette négligence , dis-je au vieillard , vient sans doute de ce que votre Gouverneur étoit persuadé que vous n'aviez nulle sorte d'ennemis à craindre? Pardonnez-moi, Monsieur, reprit ce bon-homme ; depuis long-tems nous sommes menacés de toutes parts ; peut-être est-ce la faute de ceux qui sont chargés du soin de l'artillerie. Les Entrepreneurs des poudres négligent aussi de la renouveler dans les Places ; c'est autant de profit pour eux. Hélas ! mon cher Monsieur , il y auroit bien des abus à réformer : je soupçonne un dessous de cartes qui ne se peut découvrir qu'à la fin du

jeu ; mais ce n'est pas à un
 pauvre misérable comme moi
 qu'il convient de raisonner sur
 des matieres si délicates. Le
 vieillard nous quitta pour sui-
 vre son chemin , après que
 nous lui eûmes donné de quoi
 se consoler de la perte qu'il ve-
 noit de faire ; ce qui nous attira
 de sa part mille bénédictions.
 Cette Ville fut prise sans qu'il
 en coûtât un seul homme aux
 ennemis : personne ne se mit
 en devoir de la secourir ; ce
 qui fit que ces Pirates , après
 y avoir fait un butin considé-
 rable , remonterent tranquille-
 ment dans leurs vaisseaux ,
 sans rencontrer aucun obsta-
 cle. Cependant cette Ville
 étoit une des plus florissantes

de la Cillénie , par l'étendue de son commerce , & la situation avantageuse de son port.

Que dites-vous de la conduite de ces peuples , demandai-je à Zachiel ? Il n'est plus possible de former aucun jugement sur l'avenir , dit le Génie. La politique la plus éclairée s'égare & se perd dans les maximes nouvelles & incompréhensibles qu'on suit aujourd'hui dans toute la Cillénie. Il semble que ces peuples aient eux-mêmes conjuré leur perte , pour agir directement contre leurs véritables intérêts. Ce qu'on voit arriver chaque jour apprend à ne plus douter de rien : leur esprit s'est changé en un feu.

pétulent , qui les empêche de réfléchir : leur conduite , écartée du point fixe de l'ancien gouvernement , ressemble à une machine hors de son pivot , qui n'a plus d'assiette certaine , ni de consistance assurée. Cette supériorité qu'ils portoient jusqu'à la domination sur tous leurs alliés desquels ils se faisoient craindre & respecter , ne les touche plus. Ce tems , où ils donnoient non des conseils charitables , mais des loix & des ordres qui portoient les autres à l'obéissance , est passé pour eux : c'étoit leur âge d'or. Ainsi vous pouvez à présent , mon cher Céton , comparer la conduite des Cilléniens à un

Vaifseau démâré, dont les Pilotes, mal d'accord entr'eux, au lieu de s'occuper aux manœuvres générales qui pourroient le fauver, ne fongent qu'à leurs intérêts, & à leur falut particulier.

CHAPITRE IV.

Portrait d'un Grand-Prêtre de la Fortune.

COMME notre objet étoit de vifiter les principales Villes de la Cillénie, nous prîmes la route d'une autre Province. Sur la fin du jour nous apperçûmes un Château qui, par fa beauté & la vafte

étendue de son parc , donna à Monime envie de le visiter. Elle demanda à Zachiel le nom du Prince à qui il appartenoit , & si nous pouvions , sans manquer à la bienfiance , y demander un asyle jusqu'au lendemain , parce que nous étions encore fort éloignés de la Ville. Monime craignant horriblement la rencontre des voleurs & des brigands , dont les chemins sont remplis dans toute la Cillénie ; le Génie ne trouvant point de difficulté à satisfaire Monime , nous envoyâmes un de nos domestiques en demander la permission au Maître , qui nous fit dire , qu'il se tiendrait honoré de nous recevoir.

... Nous entrâmes dans une longue & belle avenue , dont les arbres formoient de triples allées. Le Génie, afin de nous donner une idée de ce Château , nous dit qu'il avoit autrefois appartenu à un très-grand Seigneur , dont le fils aujourd'hui , par la décadence de sa maison , se trouvoit trop heureux d'être admis à la table de celui qui s'en est rendu possesseur , quoiqu'il n'ignore pas qu'autrefois il verfoit à boire à son pere. Tel est dans ce Monde le caprice de la Fortune , qui se plaît à humilier les uns pour favoriser les autres.

Le personnage que vous allez voir , pour parvenir à ce

haut degré de fortune , a com-
 mencé par les plus vils em-
 plois : d'abord laquais , en-
 suite prête-nom , & quelque
 chose encore qu'on devine
 aisément , & qui est d'une gran-
 de utilité à un Cillénien qui
 veut s'avancer dans ce Monde ;
 enfin de basses & indignes com-
 plaisances, l'ont conduit à avoir
 de petits intérêts , dont il a si
 bien profité , qu'il est parvenu
 à se faire nommer un des soi-
 xante Sacrificateurs du Tem-
 ple de la Fortune. Cet hom-
 me y a acquis des biens im-
 menses ; ce qui lui donne
 beaucoup de crédit parmi les
 Grands , sur-tout envers ceux
 qui ont la liberté de puiser
 dans ses trésors. Sa table est tou-

jours servie délicatement ; il distribue des emplois , & fait obtenir des graces ; c'est ce qui fait que tout le monde s'empresse à rechercher sa connoissance : on oublie ce qu'il a été , pour tâcher d'avoir part à son opulence. Il est vrai qu'il faut ramper devant lui : il s' imagine qu'on a perdu de vue sa basse naissance , & les sentiers obliques qui l'ont conduit au Temple de la Fortune. Cet homme n'a point de caractère à lui ; & la supériorité qu'il s'est acquise par ses richesses , devient une dure tyrannie pour les personnes qui forment sa société ; mais c'est le propre de tous les fots que la Fortune a élevés : bien des

gens les méprisent , & ne leur rendent pas moins des hommages & des respects. On plaint quelquefois un honnête homme qui est dans l'indigence ; mais loin de lui présenter une main secourable pour adoucir ses peines , on le fuit & on tâche toujours d'éviter sa rencontre.

Nous arrivâmes enfin chez le Grand-Prêtre. Tous ses domestiques avoient un air d'insolence ; ils anticiipoient déjà la fatuité de leur Maître ; ils en avoient copié la hauteur & la fierté , & nous reçurent d'une façon brusque & désobligeante , en nous introduisant dans l'appartement de Madame, qui, nonchalamment couchés

couchée sur une chaise longue , voulut bien nous honorer d'une inclination de tête.

Cette femme étoit ce qu'on appelle la Sultane Validée , c'est-à-dire, celle que le Grand-Prêtre avoit autrefois distinguée assez , pour l'honorer de son nom ; car dans toute la Cilénie , ces grands Personnages ont acquis, par leur opulence, le privilège d'entretenir plusieurs filles , qu'ils logent dans des Hôtels magnifiques; & lorsqu'ils viennent à s'en dégoûter, ils les marient à un de leurs protégés. La Validée s'empare aussi du droit de fournir à certains Plumets qui ont l'avantage de lui plaire , tout l'argent qui leur est nécessaire pour briller.

II. Partie.

E

dans le monde : par ce moyen tout est compassé , & personne n'a droit de se plaindre.

Le Grand-Prêtre , qui étoit un gros petit homme pouffif , fit quelque pas pour nous recevoir , & nous dit , en élevant la voix comme s'il parloit à des sourds , qu'il feroit charmé de pouvoir trouver l'occasion de nous obliger ; nous montra de la main des sièges , & , sans attendre que nous soyons placés , se plongea dans un fauteuil en cabriolet , rempli d'oreillers.

Monime , qui n'avoit point encore eu l'avantage de se rencontrer avec ces Favoris de la Fortune , fut extrêmement surprise de cette brusque

politesse : elle lui fit néanmoins un compliment aisé sur la liberté que nous prenions de venir lui demander un asyle ; mais que l'éloignement de la Ville , l'embarras des mauvais chemins , & la crainte de quelque fâcheuse rencontre , nous y avoient forcés. Parbleu , dit le Grand - Prêtre , en approchant son fauteuil de Monime & la regardant d'un air effronté, vous ne pouviez jamais mieux faire : il faut que notre Déesse vous ait inspiré : je veux , pour l'honneur de son culte , vous faire passer ici quelques jours. Dites-moi , ma charnante , quel affaire avez-vous ? Je me sens porté d'inclination à vous rendre service. Est-ce là votre

E i

mari , pōursuivit-il en me regardant par - dessus l'épaule ? Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi pour lui faire avoir de l'emploi : c'est sans doute pour cela que vous vouliez vous rendre à la Ville : reposez-vous sur moi , belle Dame , & n'allez pas plus loin. Ce fat ajouta encore un tissu d'autres propos plus impertinens , en accompagnant chaque phrase de grands éclats de rire. Monime excédée de ses grossièretés , & pour mettre fin à ses discours triviaux , répondit que nous n'avions besoin d'aucunes protections , ni d'aucuns postes. Nous sommes , poursuivit-elle , des Etrangers que la simple curiosité amène : le

désir de nous instruire , nous a seul déterminés à voyager dans différentes Cours. Cela doit vous coûter beaucoup , dit l'impertinente Validée , qui n'avoit point encore daigné parler : avez-vous un train considérable ? Non , reprit froidement Monime , une trentaine de domestiques composent à peu près toute notre suite. Mais , cela me paroît assez honnête , dit la Favorite de Plutus , en jettant pour la première fois un regard froid sur nous.

Elle fut interrompue par une femme , qui vint se présenter d'un air humble & modeste : son mari venoit d'être révoqué , [je n'en sçai pas la raison] ; il

en étoit tombé malade de chagrin : cette femme venoit pour implorer la pitié de son protecteur, qui étoit peut-être l'homme du monde le moins pitoyable. Il commença par lui parler d'une façon dure & barbare, fit sentir toute son autorité avec un regard fier, en la menaçant de faire renfermer son mari, pour le punir de sa négligence. Cette pauvre femme, démontée par ces menaces, n'imagina d'abord d'autre moyen pour le fléchir, que celui de lui peindre, avec les traits les plus touchans, la misère extrême où elle seroit réduite, s'il l'abandonnoit ; mais voyant que ce détail ne le touchoit point,

elle y joignit celui d'une longue généalogie , par où elle lui prouva clairement qu'elle avoit l'honneur de lui appartenir par les liens du sang, puisque leurs grands - peres étoient communs.

Je crois que si le Grand-Prêtre eût alors tenu dans ses mains le foudre de Jupiter , la pauvre femme eût été réduite en poudre ; mais aussi quelle imprudence d'oser déclarer devant des étrangers , qu'un homme qui n'avoit autrefois d'autres emplois que celui de conduire des ânes au moulin, est l'ayeul d'un Comte, sûrement Comte , pour rire. Quoi qu'il en soit, ce nouveau Comte est décoré d'un Suisse ,

des Secrétaires remplissent les premiers cabinets ; des Valets de chambre ornent les antichambres ; qui a Maître d'Hôtel, Cuisiniers , Chef d'office ; sans doute, un Ecuyer ; & que sçais-je encore ? plus de quarante hommes de livrée ; des Gardes de chasse ; une meute ; des Armoiries ; qui achete tous les Marquisats & les Comtés qui sont à vendre , & dont enfin un Duc marchande depuis long-tems la fille. Je crus que le Grand-Prêtre & sa femme en étoufferoient de colere : on chassa la pauvre misérable , en la traitant de folle.

Venir ainsi ternir le gloire d'un homme dans le moment que plusieurs Généalogistes

sont payés pour travailler de concert à le faire descendre d'une des plus anciennes Noblesses du Royaume, d'un homme qui pense que nul des mortels n'est capable de se dire son égal ; d'un homme enfin qui se croit d'une nature très-supérieure aux autres par son orgueil , quoiqu'il ne soit qu'artificieux , fourbe , rusé & trompeur : ne doit-on pas pardonner à un homme vertueux & malheureux tout ensemble , le secret dépit qu'il ressent de voir qu'il n'y ait que les méchans qui prospèrent ?

J'avouerai que je ne fus point fâché que cet homme eût essuyé cette petite mortification : car je crois que

sans le besoin que l'on a de ne pas
présomptueux, on le laisseroit
se contempler, lui, ses
chevaux, son hôtel, leurs
écuries, ses appartemens, les
meubles & les dorures dont
ils sont ornés, leurs harnois, sa
table & leur rareté. Peu en-
vieux de son sort, on ne se
donneroit pas la peine de l'en
féliciter; mais il préfère de l'arri-
ger: il est vrai que c'est à
gros intérêts; n'importe; c'est
toujours une ressource.

Il est certain que chez les
Cilléniens, cet homme est
regardé comme un des ces
voleurs publics, qui, sous le
faux prétexte d'avances oné-
reuses qu'ils ont fournies pour
les besoins de l'Etat, munis
d'Edits & de Déclarations, dé-

pouillent également , & le Souverain de ses droits , & le peuple de sa subsistance. Malheureux instrument d'une ambition démesurée ! Usurpateur injuste , qui sacrifie indifféremment amis & ennemis , qui s'emparent de leurs biens par la violence , quand la supercherie ne leur réussit point ! Barbares , qui ne se plaisent que dans les désordres , dont ils sont les auteurs. Tel est le caractère de la noble société des Sacrificateurs de la Fortune. Je n'eus pas besoin des instructions du Génie pour le reconnoître. Nous quittâmes le Grand-Prêtre , malgré les efforts qu'il fit pour nous retenir , & malgré les froides poli-

tes de Madame , qui s'étoit un peu humanisée , depuis qu'elle sçavoit le nombre de nos domestiques.

Nous continuâmes notre route , pendant laquelle Zachiel nous fit un portrait peu avantageux de la Province que nous allions visiter. Cette ville fourmille de Partisans affamés d'or & d'argent , que la perversité de leurs mœurs , de leur goût effréné pour les dépenses superflues , leur fait déjà dévorer des yeux. Ce goût a corrompu leur cœur , leur raison & leur esprit , pour y substituer la fourberie & la mauvaise foi dans les traités : on les voit trahir la confiance du Souverain , & par un acte

de félonie , s'emparer de tous les trésors.

Près d'entrer dans la Ville , nous apperçûmes un vaste bâtiment , qui attira par son étendue toute notre admiration. Monime le prit d'abord pour le logement de quelque grand Prince ; mais Zachiel lui dit en souriant de son erreur , que ce superbe édifice n'avoit été élevé que dans le dessein d'assurer aux pauvres une retraite , afin de finir des jours que le travail & la misère avoient entièrement affoiblis & mis hors d'état de pouvoir gagner leur vie. Monime ne put s'empêcher de louer le Prince , dont la bonté & la charité pleines de zèle pour les misérables , s'étendoient

jusqu'aux soins de pourvoir à
 leur subsistance. Il est vrai ,
 dit le Génie , que si l'inten-
 tion du Prince étoit remplie ,
 rien n'est plus édifiant que cet
 établissement. Cette maison
 jouit d'un revenu considéra-
 ble , non - seulement par les
 bienfaits du Prince , mais enco-
 re par une infinité de donations
 que de riches citoyens y ont
 faites, peut-être dans la vue
 de restituer aux pauvres des
 biens qu'ils avoient injustement
 acquis. Cependant , malgré
 ces immenses revenus, le pau-
 vre y trouve à peine de quoi
 l'empêcher de mourir de faim ,
 par les rapines & la mauvai-
 se administration des gens qui
 sont chargés de subvenir à

leurs besoins , parce que le soin de s'enrichir , est le seul qui les occupe ; c'est le but où tout Cillénien aspire : leur conduite est toujours marquée au coin de l'intérêt. Sans humanité, sans droiture, sans honneur ; cruels aux malheureux , endurcis sur leur misère , ils vendent leurs services , trompent leurs maîtres , & font un commerce honteux de leur autorité.

Pour nous dérober à l'attention des curieux , Zachiel ne conserva qu'un seul équipage avec le nombre de domestiques qui nous étoient absolument nécessaires. Il nous fit descendre chez une veuve , dont le seul revenu consistoit en une

maison qu'elle louoit toute meublée ; c'étoit dans le plus beau quartier de la Ville. Cette veuve ne logeoit que des personnes de qualité : elle étoit jolie, & avoit acquis par leur fréquentation un air d'aisance & de politesse , qui gagna l'amitié de Monime.

Le lendemain de notre arrivée , elle vint familièrement nous prier de passer l'après-midi chez elle. A peine fûmes-nous entrés dans son appartement , que nous entendîmes arrêter un carrosse. La veuve courut à son balcon , en nous faisant signe de l'accompagner. Regardez, nous dit-elle , l'élégance de cet équipage ; les peintures en sont fines , & le

vernissé de l'homme le plus à la mode ; c'est le Baron de Friponot , qui nous amusera par ses bons mots. Friponot entra d'un air bruyant & familier ; quoiqu'il eût l'air fort hardi , nous jugeâmes néanmoins à sa façon de se présenter , & à ses discours bas & triviaux , qu'il n'étoit tout au plus qu'un aspirant aux faveurs de la Fortune. Il fit devant nous l'homme d'importance , parla d'un projet qu'il avoit présenté aux Ministres , dit qu'il étoit sûr de la réussite , débita beaucoup de fades plaisanteries que la veuve applaudissoit. Elle voulut l'engager de faire la partie de Monime ; mais il s'en défendit sur la prodigieuse quan-

tité d'affaires dont il étoit accablé, & qui l'obligeoient d'aller se renfermer dans son cabinet pour répondre à plus de cinquante lettres qui ne demandoient aucun retard.

Quel est donc ce Cavalier , demanda Momme lorsqu'il fut parti ? C'est un Baron de nouvelle fabrique , reprit la veuve en souriant , qui m'a de grandes obligations. Croiriez-vous, Madame , que je l'ai gardé chez moi pendant plus d'une année , pour le soustraire à la poursuite de ses créanciers ? Cet homme est le fils d'un honnête Marchand , qui lui a laissé en mourant des biens fort considérables , & un grand crédit dans le commerce ,

qu'il s'étoit acquis par une probité reconnue , vivant en bon bourgeois , éloigné du faste & de toutes dépenses superflues. Celui-ci devenu son maître par la mort de son père , loin de suivre son exemple , ébloui sans doute de ses trésors , a d'abord commencé par vouloir imiter les plus grands Seigneurs. La maison paternelle n'a pu contenir l'enflûre de son orgueil ; il en a acheté une beaucoup plus vaste ; il lui falloit des remises , des écuries , nombre de domestiques , un Portier , n'osant encore prendre un Suisse à moustache , équipage de Ville , carrosse de campagne , chevaux , d'attelage , chiens dressés pour la chasse ,

quoiqu'il ne scût pas encore manier un fusil ; fille d'Opéra , petits soupers , partie de bal ; assemblées chez lui , meubles élégans , cabinets bien ornés. Ce faste lui a attiré nombre de Seigneurs , qui ne venoient que dans le dessein de partager son opulence. Tous ont flatté sa vanité ; il faut un titre pour briller dans le monde ; il a acheté une Baronnie & plusieurs autres belles Terres : ses trésors dissipés , il n'en a pu payer aucunes ; aussi son but n'étoit-il que de frustrer les propriétaires d'un nombre d'années de leurs revenus. Voici les manœuvres qu'il a employées pour y parvenir. Comme il avoit la réputation

d'un homme très-riche ; lorsqu'il achetoit une Terre , il commençoit par renouveler les baux , en faisoit même deux ou trois de la même Ferme à différens Fermiers , en exigeant la moitié du prix de ses baux , par forme de pot-de-vin ; ensuite il dévastoit les Châteaux , faisoit enlever les meubles & les tableaux les plus précieux pour les faire vendre à vil prix : toutes marchandises lui étoient propres sous le spécieux prétexte de négocier dans les pays étrangers ; draps , étoffes , bijoux , meubles , vin , bled , foin , pailles , avoines , & généralement tout ce qui compose le commerce , qu'il donnoit à moitié moins de leur

valeur pour en avoir un plus
 prompt débit : enfin après avoir
 accumulé des sommes confi-
 dérables par plusieurs voies il-
 licites , il disparut un jour , &
 vint se cacher chez moi sous un
 habit de femme , en faisant
 courir le bruit qu'il étoit pas-
 sé aux Indes ou au Pérou ,
 pour y faire valoir l'argent
 qu'il emportoit. La banquerou-
 te du Baron de Friponot fut
 bientôt déclarée, & en entraîna
 malheureusement une vingtai-
 ne d'autres. Une année s'est pas-
 sée en négociations avec les
 créanciers , qui ont à la fin ac-
 cepté dix pour cent de leur
 créance , & Monsieur le Baron
 de Friponot a reparu dans le
 monde plus brillant que jamais.

En vérité , dit Monime , cet homme est plus coupable qu'un voleur de grand chemin : comment osez - vous être en commerce avec un tel fripon ? Je puis vous assurer , Madame , reprit la veuve , que cet homme est très-bien reçu partout : ce n'est encore que sa première banqueroute ; mais je soupçonne qu'il se dispose à en faire bientôt une seconde qui achevera de l'enrichir : au surplus , vous sçavez que l'opinion fait tout chez les hommes ; chaque pays à la sienne : celle qui est ici le plus en vogue , c'est d'honorer les riches ; tout le monde s'accorde sur ce point ; les pauvres les honorent , parce qu'ils y

trouvent leur profit, & les riches leur satisfaction : ainsi chacun a son but.

Plusieurs jours se passerent à visiter les plus beaux endroits de la Ville , & le soir en rentrant nous étions sûrs de trouver chez la veuve une nombreuse compagnie, parce qu'elle donnoit souvent à jouer. Ce n'étoit pas des personnes de qualité qui s'assembloient chez elle ; mais de ces gens qui s'étudient à les contrefaire ; de ces femmes de Commis nouvellement arrondis du fruit de leur industrie ; d'autres que le caprice de la Fortune tire de l'état le plus vil , pour les combler de ses faveurs. Une de ces Princesses, jadis ouvrière,

don

dont le mari devenu caissier depuis peu de tems , & qui savoit admirablement bien faire valoir les deniers de sa caisse ; cette Précieuse , renforcée , bouffie d'orgueil de sa nouvelle dignité , raillant , & méprisant toute personne qui n'avoit point d'équipages , ni nombre de Domestiques , pouffoit le ridicule , la fausse vanité , & même l'impertinence jusqu'à vouloir prendre le haut-bout dans toutes les Compagnies où elle se rencontroit.

Cette femme s'avisa , pendant une partie de jeu , de tirer sur une autre , mise à la vérité fort simplement , mais décemment , qui parut d'abord faire peu d'attention à ce qu'elle

le disoit. Occupée de son jeu ; elle la laissa tranquillement débiter toutes ses fades plaisanteries , en gagnant ses écus. Lorsque la première eut épuisé sa bourse , ses propos commencerent à se rallentir ; sa figure s'allongea , ses railleries cessèrent ; & pour recourir après son argent , elle demanda des cachets afin de continuer le jeu. L'autre qui voyoit une grosse boîte d'or , qu'elle pouvoit encore s'approprier , si la Fortune continuoit à lui être favorable , voulut bien se prêter à recevoir ses cachets : mais lorsqu'elle en eut à peu près pour la valeur de la boîte , elle s'en empara en lui rendant ses cachets. L'imprudente Caissière

voulut ravoir sa boîte, s'emporta, dit qu'elle étoit bonne pour payer trois cens écus ; qu'on ne faisoit point un pareil affront à une femme comme elle. Eh ! qui êtes-vous, mignone, reprit l'autre, en promenant ses regards sur elle d'un air méprisant ? Depuis que vous êtes ici, vous ne m'avez montré que beaucoup d'impertinences & de ridicule. C'eût été m'avilir de répondre à vos fots propos ; les femmes de votre espèce ne méritent qu'un souverain mépris. Si j'ai paru vous écouter patiemment, c'étoit pour punir votre orgueil : tâchez de profiter de cette leçon, afin de vous corriger. Elle partit ensuite

& laissa l'autre fort humiliée de son aventure.

CHAPITRE V.

Portrait d'un Libertin.

VI s'à-vis de notre Hôtel logeoit un jeune homme , nommé Specade , qui passoit pour un des plus riches Seigneurs de la Province. Son pere en avoit été Gouverneur , & lui avoit laissé d'immenses richesses , & plusieurs belles Terres d'un revenu considérable. Ce jeune homme faisoit dans cette Ville une dépense d'Ambassadeur , qui montoit à plus du double de

Ses revenus. Son Intendant & son Maître-d'Hôtel, tous deux d'accord pour profiter de sa dissipation & de son peu d'expérience, travailloient de concert pour s'enrichir à ses dépens ; & quoiqu'ils eussent chacun une Maîtresse entretenue sur le bon ton ; ils y parvinrent facilement , par le secret de leur industrie. Le Cuisinier, à l'exemple des deux autres, ne s'endormit pas : il faisoit tous les jours porter chez sa Nymphé toutes sortes de provisions , qu'il trouvoit, sans doute , superflues pour la table de son Maître. On peut juger que de pareils Economes ne contribuèrent pas peu à la ruine de ce jeune homme.

Spécade appétit un jour
 Monime à son balcon. Epris
 d'abord de ses graces & de
 sa beauté, il rechercha l'occa-
 sion de lui faire sa cour : le
 voisinage lui en fournit le pré-
 texte. Il rendit à Monime plu-
 sieurs visites, dans lesquelles il
 montra des sentimens passion-
 nés, beaucoup de vivacité &
 d'empressement à lui faire assi-
 duement sa cour. Pour ci-
 menter, me dit-il un jour, la
 liaison qu'il vouloit établir en-
 tre nous, il m'invita de le ves-
 nir voir familièrement, parce
 qu'il vouloit me présenter
 dans plusieurs maisons où je
 ferois bien reçu. Je ne pus
 me refuser à des offres si obli-
 geantes.

J'étois un jour chez Specade lorsqu'il entra un Jouaillier chargé d'un petit coffre rempli de bijoux & d'un écrain garni des plus beaux diamans. Voilà , Seigneur , lui dit-il en les lui présentant , ce qu'il y a de plus parfait dans le Royaume. Specade en choisit plusieurs, ainsi que des bijoux, que le Marchand fit monter à la somme de vingt mille écus, dont Specade lui fit son billet. Lorsqu'il l'eut congédié , il fit appeller son Intendant. Tiens, Forban , lui dit-il , va me fondre ces diamans en or , & reviens sur le champ m'en rapporter la valeur. Seigneur, dit Forban, en prenant un air hypocrite, je ne puis m'empê-

cher de vous dire que je vois avec douleur , que si vous continuez à faire souvent de ces marchés-là , ils vous conduiront infailliblement à votre ruine. Vous n'ignorez pas que vos plus belles Terres sont engagées pour des sommes considérables , & ce Bourgeois qui vous prêtoit à grosses usures est enfin rebuté & menace de faire saisir tous vos revenus. Monsieur Forban , reprit Spécade en se dandinant sur son fauteuil , vos réflexions m'ennuient furieusement : vous faites ici un rôle de Pédagogue qui me déplaît : allez exécuter mes ordres , sans vous embarrasser des suites qu'ils pourront produire.

Forban se retira sans oser répliquer. Il revint deux heures après, d'un air tartuffe, dire à son Maître : Monsieur, je suis désespéré ; l'argent est si rare qu'on ne veut donner de tous vos bijoux qu'une somme très-modique : les usuriers sont de vrais tyrans ; je n'ose vous dire le prix qu'ils m'offrent de vos effets : c'est une chose horrible que la mauvaise foi de ces gens-là. J'ai couru chez tous ceux de ma connoissance. Je suis excédé de fatigue, & n'ai pu faire mieux. Mais, Monsieur, comment se résoudre d'abandonner soixante mille livres de bons effets pour deux mille écus ? Oh ! dit Spécade, finis tes lamentations : prenons

toujours : je suis engagé ce soir dans une partie de jeu. Tu sçais que je perdis gros hier ; c'est un revanche qu'on me donne : si la Fortune me favorise , on les rendra demain : donne-les-moi. Je ne les ai pas voulu accepter, Monsieur , dit Forban ; mais puisque vous vous déterminez à donner ces bijoux pour le demi-quart de ce qu'ils valent, je vous avertis qu'ils seront totalement perdus pour vous , parce que demain il ne fera plus tems de les retirer. N'importe , va les chercher ; ne perds point de tems ; prends mon carrosse pour aller plus vite : mon crédit n'est pas tout-à-fait éteint , & je pourrois trouver d'autres

ressources. Forban qui connoissoit l'impatience de son Maître, revint au bout d'un quart d'heure: il n'avoit pas été loin pour trouver cette somme, puisque lui-même en fit l'acquisition avec l'argent de son Maître, & ces bijoux servirent à orner sa Maîtresse. Après avoir quitté le Seigneur Specade, j'entrai chez une femme pour y faire quelque emplette dont Monime m'avoit chargé. Cette femme étoit une de ces intrigantes qui se mêlent de plus d'un métier. Comme elle n'avoit pas ce que je lui demandois, elle sortit pour l'aller chercher. Je me plaçai contre la porte d'une chambre voisine, & j'entendis deux person-

nes qui se disputoient avec chaleur. Je suis homme d'honneur & de probité, dit l'un d'eux ; la bonne foi est la base de toutes mes actions : je n'ai qu'une parole. Voici la proposition que je vous ai faite , qui certainement est pour vous des plus avantageuses , puisque vous n'ignorez pas qu'il ne tient qu'à moi d'avoir tout à l'heure deux cent mille livres de la Terre de mon Maître. Cependant je veux bien vous la laisser à cent cinquante , aux conditions néanmoins que vous me donnerez un pot de vin de trente mille livres , qui me seront comptées avant la signature du contrat de vente. Je consens, dit celui qui vou-

loit acquérir, de vous donner les trente mille livres de pot-de-vin, pourvu qu'elles soient stipulées dans le contrat, ou que vous m'en faisiez une reconnaissance authentique; autrement vous voyez que si on revenoit par retrait à rentrer dans la Terre, cette somme seroit entierement perdue pour moi. J'en conviens, reprit l'autre; mais faute de nous entendre, nous allons rompre un marché profitable pour tous deux. Premièrement, Monsieur, il est essentiel pour mon intérêt, que mon Maître n'ait nulle sorte de connoissance du pot-de-vin que j'exige, parce qu'il voudroit s'en emparer, & me feroit peut-être

encore l'injustice de me retirer sa confiance. Or, pour obvier à ces inconvéniens, il est un moyen sûr de nous arranger & de nous tranquilliser l'un & l'autre, vous sur la crainte du retrait, & moi sur celle des découvertes que pourroit faire mon Maître dans cette affaire, qui lui feroit penser que je préfère mes intérêts aux siens. Pour éviter tout embarras, nous n'avons qu'à faire antedat-ter la vente; je m'en charge, bien entendu que vous en payerez tous les frais. L'acquéreur parut goûter ce projet, & ils sortirent ensemble dans le dessein, sans doute, de terminer leur affaire.

De retour auprès de Moni-

me, je la trouvais avec Zachiel. Je leur rendis compte de ma journée, en déplorant l'aveuglement du jeune Specade, que je voyois s'abaisser à l'indigne rôle d'intrigant, afin de se procurer les moyens de fournir à ses folles dépenses & satisfaire en même tems sa forte vanité.

Vous ne verrez, mon cher Céton, dit le Génie, dans toute la Gillénie que des hommes, même ceux d'une naissance distinguée, qui foulent aux pieds la probité, l'honneur & la bonne foi: la plupart ont recours aux ruses les plus indignes, pour se procurer de l'argent: tel est le fruit funeste des plaisirs. On paroît

d'abord marcher sur des fleurs; tout rit, tout enchante, tout présente une forme agréable pour les séduire; tandis qu'ils ne daignent pas faire la moindre réflexion sur l'avenir. Ils croient que leurs jours seront sans cesse filés par de nouveaux plaisirs. Fatale illusion ! ces plaisirs les abandonnent, après les avoir conduits dans le précipice. C'est alors que le bandeau tombe, & qu'ils reconnoissent l'erreur qui les a abusés. Ils se font ruinés pour satisfaire leur ostentation : ce goût du plaisir qui subsiste toujours en eux les pousse à continuer dans les mêmes excès, à quelque prix que ce soit : pour y parvenir, on re-

nonce aux sentimens d'honneur , pour arborer l'étendard de l'intrigue & de la fourberie. On ne sacrifie plus enfin qu'au Dieu des Richesses , & c'est n'est qu'à Plutus qu'on porte ses vœux & ses offrandes.

Vos réflexions , dis-je à Zachiel , me font craindre que le Seigneur Specade ne devienne la victime de sa mauvaise conduite , & que du sein de l'opulence & des grandeurs , il ne tombe dans la misere , l'obscurité & le mépris. Cette Province n'en fournit que trop d'exemples ; ce qui me porte à croire que les influences de l'air doivent agir avec beaucoup plus de

force sur eux, que dans les autres Provinces de la Cilénie.

La Veuve chez qui nous logions vint un jour nous présenter un homme d'une famille illustre : il se nommoit Prodigas : ce nom connu dans la Province, nous le fit recevoir avec distinction. Cette première visite fut suivie d'une infinité d'autres, qui commencerent à nous devenir à charge. Monime excédée de cet ennuyeux personnage, dont la conversation ne rouloit jamais que sur sa naissance, les hautes dignités & les postes honorables que ses Ancêtres avoient possédés, sans avoir jamais songé à se rendre lui-

même digne d'en soutenir l'éclat par des vertus, ni aucuns talens qui puissent le faire distinguer des hommes ordinaires; Monime, dis-je, pria Zachiel de trouver les moyens de nous en débarrasser. Ils sont faciles, dit le Génie; je suis surpris qu'il ne s'en soit point encore présenté aucun à votre esprit. Je veux bien vous en indiquer un qui est sûr. Les assiduités de cet homme ne tendent qu'à vous emprunter de l'argent; il ne tardera pas à s'ouvrir sur ce point; saisissez l'occasion, prêtez-lui une centaine de louis pour huit jours, & je vous donne ma parole que vous ne le reverrez plus. Monime fut à portée le jour même de

suivre le conseil de Zachiel ;
& nous en fûmes débarrassés.

Quoique peu surpris de ce manque de bonne foi , qui n'est que trop fréquent dans la Cillénie , Monime en parla néanmoins à la Veuve , qui parut très-fâchée de nous en avoir procuré la connoissance : mais , Madame , ajouta-t-elle , je ne l'ai fait qu'après beaucoup de sollicitations de sa part , ne présumant pas qu'il fût assez hardi pour vous emprunter de l'argent. Il est vrai que j'ai négligé de vous avertir que ce Seigneur est un homme noyé de dettes : cependant il n'a tenu qu'à lui de soutenir son rang avec tout l'éclat que joint à une naissance illus-

tre une fortune brillante.

Ce Seigneur, dont toutes les Terres étoient en décret, qui n'avoit conservé de ses ancêtres que le nom, eut le bonheur de faire il y a quelques années la connoissance d'un de ces hommes que Plutus, Dieu des Richesses, a comblé de ses faveurs. Cet homme qui cherchoit à s'allier avec quelque famille illustre, afin de se mettre à couvert des recherches qu'on auroit pu faire sur l'immensité de ses biens, offrit sa fille au Seigneur Prodigas, avec une dot très-considérable, afin de le mettre en état de réparer les désordres occasionnés par une conduite mal réglée, pourvu

qu'il voulût à l'avenir modérer ses dépenses & les fixer à ses revenus. Prodigas qui sans cette alliance se voyoit totalement ruiné , promit tout ce qu'on exigeoit de lui , & le mariage se fit avec le plus brillant appareil. Mais figurez-vous , Madame, la surprise , la honte & le dépit que dut avoir la jeune épouse , lorsque la première nuit de ses noces , Prodigas , d'un ton de mépris offensant , lui déclara que c'étoit en vain qu'elle se flattoit de voir consommer son mariage , si son pere n'ajoutoit pour présent de noces une somme de deux millions. Aurélie , sensible à un pareil affront , après avoir répondu au doux

compliment de son mari avec beaucoup d'aigreur , finit par lui protester qu'elle alloit supplier son pere de la reprendre chez lui , & de garder son argent pour faire annuler un mariage , où les torches des Furies avoient servi de flambeau nuptial.

Lorsque le pere apprit les mauvais procédés de son gendre , il s'emporta avec raison : cette affaire fit du bruit dans le monde. La famille de Prodigas se mêla de raccommo-der les parties , & malgré les pleurs d'Aurélié , on parvint enfin à la faire retourner chez son mari ; & le pere croyant contribuer au bonheur de sa fille , ou pour mieux dire l'em-

bition de la voir remplir un
 poste considérable à la Cour,
 le détermina à donner encore
 la somme que son gendre
 avoit exigée. Prodigas, content
 de cette belle expédition,
 bien loin de se mettre en
 devoir d'exécuter les nouvel-
 les promesses qu'il venoit de
 faire, partit pour une de ses Ter-
 res, où le jeu, les femmes &
 la débauche l'ont ruiné une
 seconde fois, & le forcent ac-
 tuellement à vivre d'intrigue,
 après avoir soutenu un long
 procès contre sa femme, qui
 s'est fait séparer de corps &
 de biens.

Depuis que Prodigas est de
 retour dans cette Ville, il a
 employé tous les moyens ima-
 ginables

ginables pour se raccommo-
 der avec Aurélie ; mais la jeune
 Dame, outrée de ses indigni-
 tés , de sa mauvaise foi & de
 la bassesse de ses sentimens ,
 le laisse se consumer en regrets
 inutiles. Peu touchée de son
 sort , elle jouit tranquillement
 des dons que la Nature , d'ac-
 cord avec la Fortune , ont ré-
 pandus sur elle à profusion. Le
 seul avantage qu'elle ait retiré
 de cette alliance est un grand
 nom qu'elle soutient avec no-
 blesse & dignité : & la char-
 mante Aurélie s'est fait des
 amis de toute la famille de
 son mari , tandis que par sa
 mauvaise conduite il s'en est
 fait autant d'ennemis.

CHAPITRE VI.

Aventure singulière.

A Côté de la veuve logeoit un homme qui possédoit d'immenses richesses ; mais qui étoit si avare , qu'aucun domestique ne pouvoit vivre avec lui : cet homme cherchoit toujours quelque prétexte pour s'exempter de payer leurs gages. Réveillé une nuit par un vacarme affreux que j'entendis dans cette maison , je me levai , & passai dans une garderobe qui donnoit sur la cour. J'aperçus à la foible lueur d'une lampe un

homme en chemise, qui demandoit grace à un Palefrenier, qui l'assommoit à coups de fourche en criant au voleur. Les domestiques descendirent au bruit que faisoit le Palefrenier , & le bruit cessa dès que la lumiere parut. C'étoit Monsieur Chichotin lui-même qu'il maltraitoit ainsi , feignant de le prendre pour un voleur. Parbleu , Monsieur , dit ce domestique , de quoi vous avisez-vous aussi de venir toutes les nuits voler l'avoine de vos propres chevaux , pour m'accuser ensuite de la vendre à mon profit ? Chichotin , confondu d'avoir été découvert , fut encore obligé, quoiqu'il fût tout meurtri des coups qu'il

venoit de recevoir , de prier ses domestiques de ne point divulguer cette aventure. Pour les engager à se taire , il leur donna quelques pieces de monnoie , qu'il tira de son gousset l'une après l'autre ; & pour comble de disgraces , il fallut encore appeller un Chirurgien pour panser ses blessures , qui le retinrent long-tems au lit , & le pauvre Chichotin eut le malheur de n'être plaint de personne.

Nous quittâmes cette Ville pour nous rendre dans une autre Province ; mais l'influence qui domine sur ce Monde est partout la même. Presque personne ne dit ce qu'il pense , on ne peut distinguer l'amitié d'avec

T'intérêt ; la sincérité & la fourberie se ressembloit , & l'on diroit que la vertu & l'hypocrisie sont filles d'une même mere. Arrivés dans une grande Ville , Monime voulut voir si le bon sens & la raison ne se feroient point relégués parmi le peuple ; c'est ce qui fit que le Génie nous logea chez un Tailleur , dont la femme étoit brodeuse. Là , nous fûmes fauillés avec toutes sortes d'ouvriers , qui tous étoient suivant la Cour ; & je fus surpris de voir écrit sur l'auvent d'un Savetier , le glorieux titre de Savetier de la Reine.

Il venoit souvent dans cette maison une jeune fille , dont le pere n'avoit d'autre em-

ploi que celui d'intrigant. Cet homme jouoit toutes sortes de rôles , tantôt charlatan , tantôt forcier ; une autre fois comédien , ou joueur de gobelets , il tâchoit par ces différens métiers de faire des dupes. Cette jeune fille vint un jour toute effrayée prier notre Hôtesse de cacher son pere dans le grenier. Que lui est-il donc arrivé de nouveau ? Hélas ! dit Finette , c'est un de ses comperes qui l'a engagé à jouer le rôle de Négromancien , & malheureusement il a poussé la scène un peu trop loin ; car tu sçais bien , ma chere Louvette , que lorsqu'il peut attraper une bonne dupe , il voudroit lui tirer jus-

qu'au sang des veines. Mais je vais le chercher, & il te contera lui-même son histoire. Finette revint un quart d'heure après avec son pere. Hé, mon pauvre Monsieur Fourbison, dit Louvette, de quoi vous avisez-vous de faire le forcier? Ah, ah, reprit Fourbison d'un ton goguenard, si j'avois un aussi bon métier que celui de votre mari, je n'aurois que faire de parler au diable pour amasser de l'argent. Bon, dit Louvette, vous n'aviez qu'à vous faire Procureur: ce sont ces gens-là qui gagnent; il faut voir comme leurs femmes font les Duchesses! Tenez, voilà une robe que je brode, dont le dessein a été fait pour une

Présidente ; mais comme je ne puis l'exécuter à moins de mille écus , la Présidente la trouve trop chere , & Madame la Procureuse , pour qui il ne peut y avoir rien de trop beau , vient de me donner 15 cens livres d'avance. A propos , contez-nous donc votre histoire. Tout de bon , parlez-vous au diable quand vous le voulez ? Reculez-vous un peu de moi , j'ai peur que vous n'en ayez quelque petit dans vos poches qui pourroit bien me sauter au collet. Ne craignez rien , dit Fourbison , ils n'étendent point leur malice jusques sur mes amis ; mais ils se plaisent à troubler la tranquillité d'une mere qui croit avoir pris tou-

tes les précautions nécessaires pour s'assurer de la vertu de sa fille. Je trouble cette sécurité : je mets la jeune personne au désespoir , & je fais perdre à l'amant fortuné tous les plaisirs qu'il goûtoit dans les rendez-vous que lui donnoit sa maîtresse. Je dis aux maris possesseurs de ces femmes indolentes , qui paroissent ne se soucier d'aucuns plaisirs ; de ces yeux languissans , de ces femmes à vapeurs , & d'autres dont la parure annonce un extérieur modeste ; petits panniens , grands papillons , point de rouge , toujours couleur modeste dans leurs habits ; qui déchirent avec amertume la réputation des autres femmes ;

je dis, dis-je, à ces Messieurs : gardez-vous de boire dans la coupe enchantée : car il ne resteroit pas de quoi mouiller vos lèvres. Bon , nous avons bien affaire de tous ces tours de gobelets-là, dit Louvette : racontez-nous seulement l'aventure qui vous oblige à vous cacher.

Volontiers , dit Fourbison. Je dois d'abord vous apprendre qu'Arlequin & moi avons dans la Ville & les Fauxbourgs plus d'un tripot , où nous tenons magasin de forcellerie ; c'est-là où toutes les femmes qui disent la bonne aventure dans les cartes , dans le marc de café , ou dans des bouteilles , viennent s'instruire , &

nous rendre compte de la disposition des maisons où elles vont, & de mille petites intrigues qui se passent dans la Ville. Une de ces femmes vint un jour nous dire qu'elle avoit fait la découverte d'une personne très-riche & très-désireuse de le devenir davantage, & qu'il y avoit un bon coup à faire, parce que cette personne s'étoit mis en tête qu'une de ses maisons de campagne, peu éloignée de la Ville, renfermoit un trésor gardé par l'Esprit malin, & qu'elle étoit très-persuadée qu'on ne pouvoit y fouiller avant de l'avoir conjuré. Cette femme ajouta, qu'elle m'avoit annoncé pour un grand Magicien, & qu'il

falloit que je me préparasse à bien jouer mon rôle , parce qu'on devoit m'envoyer chercher incessamment pour prendre langue.

Dès le lendemain je fus averti de me rendre chez la personne , qui me parla de son trésor , & me fit beaucoup de questions à ce sujet. Après qu'elle m'eut fait connoître un desir ardent de le posséder , je jugeai que j'en trouverois un moi-même beaucoup plus sûr que celui qu'elle vouloit avoir, en cherchant les moyens de puiser le plus long-tems que je pourrois dans sa bourse. Je lui dis donc d'un air de bonne - foi , que pour ne la point engager dans des dé-

penſes inutiles , il falloit d'abord conſulter l'Efprit , pour ſe mieux aſſurer de la vérité du fait ; que comme ces fortes d'eſprits étoient fort intéreſſés , je ne préſumois pas pouvoir le faire parler ſans lui offrir plus de cent piéces d'argent ; qu'il pouvoit en mettre cent ſept , cent onze , ou cent treize , pourvu que le nombre qui excéde le cent fût impair. On m'en donna cent treize , afin d'avoir une réponſe favorable.

Muni de cet argent , je fus trouver Arlequin , dont l'accord eſt fait entre nous de partager toutes les bonnes fortunes qui nous viennent. Il faut de la droiture dans ſes traités ,

& je puis dire que je n'en ai jamais manqué. Je racontai à mon camarade tout ce que je venois d'apprendre , & nous convinmes qu'il me seconde-
roit dans cette entreprise. Je retournai chez Monsieur O-
ronte. Quoi ! dit Louvette ,
c'est à cet homme que vous
avez affaire ? Oh ! j'ai bien l'hon-
neur de le connoître. La vieil-
le Argine , qui étoit jadis Ra-
vaudeuse , va tous les jours à la
toilette de Madame , lui ex-
pliquer son marc. Vraiment ,
c'est cette Dame qui l'a pro-
duite dans plusieurs maisons ,
où elle fait bien son compte.
Eh bien , mon cher , ce trésor ,
l'ont-ils enfin trouvé ?

Patience , reprit Fourbison ;

je dis à Monsieur Oronte que l'Esprit avoit répondu : Fouillez , & que sur cette réponse je ne faisois nul doute qu'il n'y eût des sommes considérables d'orfouies dans la terre. Je vis alors briller la joie dans les yeux de Monsieur & de Madame , dont rien ne se fait que par ses ordres. Elle me promet de faire ma fortune & celle de mes enfans. J'ajoutai qu'il falloit me faire voir la maison qui renfermoit le trésor. Le Cocher eut ordre de mettre sur le champ les chevaux , & je fus conduit dans cette maison. Je m'étois muni d'une baguette de coudre, avec laquelle je fis plusieurs ronds dans le jardin , & les assurai

ensuite que je croyois que le trésor étoit dans la cave. Nous y descendîmes , & je posai une pièce d'argent à chaque coin de cette cave , & une au milieu , en les assurant que l'endroit où la pièce seroit retournée marqueroit celui où étoit le trésor; mais qu'il falloit les y laisser pendant neuf jours , & prendre bien garde que personne n'y puisse entrer; qu'ils n'avoient qu'à y retourner au bout de neuf jours , & voir si les pièces étoient retournées. Malgré leurs soins & leur vigilance , j'eus néanmoins l'adresse de retourner celle du milieu.

Cette expédition faite , j'en

rendis compte à Arlequin , qui mit plusieurs de nos gens en campagne , afin d'être instruits de toutes les démarches qu'on feroit. Les neufs jours expirés, je fus trouver Monsieur Oron-te , à qui je dis que l'Esprit m'avoit annoncé que le trésor étoit au milieu de la cave, mais qu'il ne permettroit pas d'y fouiller qu'on ne lui eût donné autant de pieces d'or que je lui en avoit déjà donné d'argent. Comme Monsieur & Madame venoient de visiter leur cave , & qu'en effet ils avoient trouvé la piece du milieu retournée, ils ne firent nulle sorte de difficulté de me lâcher les cent treize pieces que demandoit l'Esprit; j'en eus mê-

me une couple à compte sur la fortune qu'on m'avoit promise.

M. Oronte ne me voyant point revenir , vint me trouver. Ah ! mon cher Monsieur , lui dis-je en pleurant , le Diable est bien menteur ; il m'accuse de lui avoir volé la moitié de la somme que vous avez donnée pour lui remettre , & soutient que c'est deux cent vingt-sept livres qu'il m'a demandées. Je lui montrai un vieux habit tout en lambeaux : tenez , Monsieur , lui dis-je , voilà comme il m'a accommodé ; je suis encore tout meurtri de ses coups , & si vous n'avez la bonté d'ajouter ce qu'il demande , ma vie n'est

pas en sûreté , & vous courez grand risque de n'avoir jamais le trésor , dans lequel je puis vous assurer qu'il y a plusieurs millions : quel préjudice cela peut-il vous faire ? Monsieur Oronte sortit sans me rien dire , pour aller consulter sa femme ; mais lorsqu'il lui eut dit que je l'avois assuré qu'il y avoit plusieurs millions , elle décida qu'il ne falloit rien épargner pour s'en rendre les maîtres , & je fus averti de venir prendre ce que j'avois demandé.

Nous aurions dû nous en tenir à cette dernière saignée ; mais Arlequin qui est insatiable , ne le voulut pas. C'est , dit-il , mon tour à représenter

dans cette piece : retourne
 chez Monsieur Oronte, & dis-
 lui que l'Esprit a paru content ;
 qu'il ne s'agit plus que de le
 conjurer pour le rendre obéif-
 fant à tes ordres : mais que
 malheureusement on t'a volé
 ton grimoire ; qu'il n'y a qu'un
 seul homme dans le canton qui
 en ait un ; & si on te demande
 l'endroit de sa résidence , tu
 diras que tu sçais seulement
 que c'est au Septentrion , que
 tu ne connois ni son nom ni sa
 figure.

Je suivis le conseil d'Arle-
 quin. Oronte, semblable à
 ces joueurs qui achevent de se
 ruiner en voulant courir après
 l'argent qu'ils ont perdu , ne
 voulut pas que les avances

qu'il avoit faites , fussent en pure perte : c'est pourquoi il se détermina à faire chercher ce nouveau Magicien , & commençant à se méfier de moi , il me garda chez lui jusqu'à ce qu'on eût découvert celui qui avoit le grimoire. Arlequin ne me voyant point revenir , se douta de l'aventure. Il dépêcha sur le champ plusieurs émissaires vers Oronte , qui indiquèrent le Berger d'un Village , situé à dix lieues de la Ville. Oronte partit dès le lendemain à la pointe du jour ; rencontrant sur la route un Payfan , il lui demanda s'il étoit encore loin du Village. Le Payfan dit qu'il n'étoit pas à moitié chemin. Il

est inutile , ajouta cet homme , que vous preniez la peine d'aller plus loin ; je sçais ce qui vous amene : je suis la personne que vous cherchez ; n'est-ce pas pour un trésor qui est dans la cave d'une de vos maisons de campagne ? Oui , dit Oronte , surpris de la science de cet homme , & puisque c'est vous que je cherche , vous n'avez qu'à monter dans ma voiture. Je le veux bien , dit le Villageois ; mais il faut avant entrer dans l'Auberge qui est à deux pas , afin que j'écrive deux mots pour envoyer chercher mon grimoire , sans lequel je ne puis rien faire. Oronte y consentit , & lorsqu'Arlequin [car c'étoit

lui-même] lui eut fait tâter toutes ses poches , il griffonna sur un morceau de papier plusieurs figures , le chiffonna & le jetta en l'air , en disant : Ne tarde pas à revenir. Oronte , qui ne voyoit personne , vouloit absolument qu'un de ses domestiques fût porteur du billet. Fi donc , Monsieur , dit Arlequin , il faudroit plus de six heures à votre domestique pour aller & revenir , & le mien sera de retour dans dix minutes. Buons un coup en attendant.

Un quart d'heure après, Arlequin qui est le plus subtil escamoteur qui ait jamais paru, proposa de partir. J'attends, dit Oronte , qu'on vous ait ap-

porté votre grimoire. Le voilà , dit Arlequin , en montrant un Livre qui étoit sur la table. Notre homme , surpris de n'avoir vu entrer personne , ne put s'empêcher de frissonner. Il remonta dans sa voiture avec le Sorcier , que j'eus peine à reconnoître moi-même : il s'étoit déguisé de façon qu'il paroissoit avoir plus de cent ans. Madame Oronte en eut frayeur , & crut voir le diable en personne.

Ce nouveau Magicien les assura que j'étois une bête & un ignorant, qu'il falloit renvoyer, parce que je m'étois laissé duper comme un sot par l'Esprit, & qu'il falloit recommencer toutes mes opérations

pour

pour vous faire voir que je suis incapable de vous tromper, dit le Sorcier, c'est que je veux forcer l'Esprit de vous apporter lui-même le trésor au milieu de votre appartement, afin d'éviter l'embarras & les frais du transport. Ce nouveau projet parut délicieux à Monsieur & à Madame : on lui donna la plus grande & la plus belle pièce pour faire toutes ses opérations.

Il fit d'abord trois invocations qui durèrent neuf jours, dans chacune desquelles il fallut encore donner quatre-vingt-treize pièces d'or, & autant d'argent. Ce diable, qui aime l'ordre, déclara à la troisième signification, qu'il y

II. Partie.

H

avoit plus de trois cens ans qu'il gardoit ce trésor , qui renfermoit plus de dix millions en or , avec plusieurs vases de même métal. Le Magicien le conjura encore d'apporter le trésor au milieu de la chambre. L'Esprit s'en défendit, & pour le forcer il fallut avoir une prodigieuse quantité de parfums , des cierges de cire jaune , & plusieurs machines qu'il disoit nécessaires à son entreprise. Arlequin croyoit les rebuter en leur demandant des choses presque introuvables ; mais rien ne lui fut refusé. Monsieur Oronte , impatient de toutes ces longueurs , pressa le Magicien de redoubler ses invocations , & de se

point donner de repos à l'Esprit, qu'il n'eût enfin apporté le trésor. Le Sorcier assura que la troisième nuit, entre minuit & une heure, il entendroit un grand coup de tonnerre, qui feroit le signal de l'obéissance de l'Esprit à ses ordres, & de l'arrivée du trésor; mais qu'il falloit avoir soin que tout son monde fût couché, & que personne ne parût aux fenêtres; ce qui fut ponctuellement exécuté.

Pendant ces trois jours Monsieur & Madame Oronce commencent à jouir de leurs trésors; c'est-à-dire; qu'ils en faisoient déjà la distribution: ils cherchoient des Charges convenables, dans d'Espée &

trésor. Plus de deux heures s'étoient passées à se mortifondre, quand elle entendit les cris & les lamentations du Magicien : saisie de frayeur, elle descendit dans l'appartement de son mari qui, effrayé lui-même de ce qu'il venoit d'entendre, se disposoit à passer dans le lieu, s'imaginant l'un & l'autre que le diable tenoit le Sorcier à la gorge. Ils prirent la résolution de s'exposer à toutes sortes de périls, plutôt que de souffrir qu'un homme fut égorgé dans leur logis ; car on peut dire que ce sont les meilleurs gens du monde. Ils entrèrent donc dans la chambre où ils avoient renfermé le Magicien,

& penferent tomber tous deux à la renverfe ; lorsqu'ils apperçurent le Sorcier couché tout étendu au milieu de plusieurs ronds qu'il avoit fait fur le plancher , le vifage , les mains & la chemife pleins de fang ; la chambre & les meubles en étoient auffi remplis.

Arlequin , contrefaisant le démoniaque , fe mit à beugler comme un taureau : il paroiffoit faifi de crainte. Hélas ! Messieurs & Dames, s'écrioit-il , ayez pitié de moi ; l'Efprit va me tordre le cou fi vous ne me tirez de fes mains : il rejette mes offrandes , & cependant je vous jure que je ne me fuis trompé que de deux virgules dans les termes que

j'ai employés. Tenez, continua-t-il en redoublant ses cris, le voilà qui entre : c'est ce gros chat noir, c'est lui qui m'a mis tout en sang ; d'aventure le chat de la maison qui étoit noir, trouvant l'appartement ouvert, y étoit entré pour chercher à faire quelque capture. Arlequin faisant alors plusieurs bonds en l'air, avec des grimaces grotesques, fit une si grande peur au chat, qu'il s'enfuit, en jurant, sur les tuiles, & n'a jamais reparu depuis.

Mon camarade, pour rendre la scène encore plus touchante, leur reprocha, en pleurant, qu'ils étoient la cause qu'il s'étoit donné au diable, & qu'il ne l'avoit fait que pour

leur rendre service ; que l'Esprit étoit un coquin qui l'avoit trompé : il fit enfin un vacarme si terrible , que M. Oronte , craignant qu'une pareille affaire ne fit du bruit dans le monde , & ne causât un scandale qui ne pouvoit retomber que sur lui , donna la liberté au prétendu Magicien , en le menaçant de le faire brûler s'il osoit divulguer cette aventure. Arlequin a promis non-seulement de se taire , mais encore de se retirer , s'il pouvoit , des griffes de l'Esprit , & de n'avoir jamais aucun commerce avec lui.

Cependant Monsieur Oronte , fâché de la perte de son argent , quoiqu'il ne soit pas

encore tout - à - fait guéri de l'opinion qu'on lui a donnée du pouvoir des Magiciens , a , malheureusement pour nous , fait confidence à un de ses amis de l'aventure qui venoit de lui arriver. Cet ami , surpris de sa crédulité , s'est mis en tête de nous faire rendre une partie des sommes qu'Arlequin & moi lui avons escamotées. Après s'être instruit de quelques uns de nos faits glorieux , il en a fait la plainte au Juge , qui vient de lâcher contre nous un décret de prise de corps : c'est ce qui m'engage à me tenir caché , jusqu'à ce que l'affaire soit un peu assoupie.

La hardiesse de ce coquin me surprend infiniment ; je ne

pourrais me persuader qu'il y
 eût des gens assez simples
 pour donner dans de pareilles
 absurdités ; car pour peu qu'on
 veuille réfléchir , ne pourroit-
 on pas demander à ces préten-
 dus Sorciers ou Magiciens ,
 pourquoi ils n'employoient pas
 leur pouvoir pour eux-mêmes ?
 pourquoi ils font tous guérir
 lorsqu'il ne tient qu'à eux de
 tirer des entrailles de la terre ,
 ou des profonds abysses de
 la mer , plus de richesses que
 n'en ont jamais possédé tous
 les Potentats de l'Univers ?
 Pour peu qu'on réfléchisse sur
 de pareilles folies , il se pré-
 sente tant d'idées pour les
 combattre , que je suis étonné
 qu'elles puissent entrer dans

la tête de quelqu'un ; mais en examinant la conduite des Cilléniens, je crus qu'un étourdissement général avoit frappé tous les habitans de cette Planette, pour les faire agir directement contre leurs véritables intérêts. Monime, qui s'ennuyoit beaucoup, nous déterminâ de quitter cette Ville pour prendre la route de la Province de Merces.

35 221140 1

54p 2

1001

2 100

2014 9

1

101 2

101 2

101 2

CHAPITRE VII.

Le vice confondu , & la vertu récompensée.

ARRIVÉS dans cette nouvelle Capitale , nous fûmes descendre à l'entrée de la Ville dans un Hôtel garni. Lorsque je fus retiré dans mon appartement, & que j'eus renvoyé mes domestiques , j'entendis quelque mouvement à côté de mon cabinet , qui me donna de l'inquiétude. Je prêtai une oreille attentive , & distinguai les plaintes d'une personne : les soupirs & les sanglots qu'elle pouffoit mar-

quoient une grande désolation. Deux heures se passerent sans pouvoir me déterminer de me mettre au lit : attendri moi-même du chagrin de cette infortunée , je ne pus me refuser à l'envie d'aller lui donner quelque consolation. J'ouvris doucement la porte de mon appartement, & entrâ dans une petite chambre qui étoit à côté , dont on avoit négligé d'ôter la clef ; mais que vis-je ? Une jeune personne que la douleur avoit presque étouffée : elle étoit renversée dans un fauteuil , ses bras étendus sans mouvement ; une pâleur mortelle étoit répandue sur son visage , qui paroïssoit baigné de ses larmes.

Ce spectacle m'attendrit jusqu'à en répandre moi-même; il fixa toute mon attention, & malgré l'état où je la voyois, je lui trouvai de la noblesse dans la physionomie, des grâces, un air de douceur; & je crus voir enfin la douleur en personne. Je fus d'abord tenté d'appeller les femmes de Monime pour la secourir, & me sauver en même tems de l'intérêt douloureux qu'elle commençoit à m'inspirer en sa faveur; mais je ne pus m'affranchir de la pitié que je ressentois; il auroit fallu prendre trop sur mon cœur, & ce ménagement pour moi-même n'auroit mis beaucoup plus mal à mon aise que la plus

triste sensibilité pour ses malheurs.

Je m'approchai donc respectueusement dans le dessein de la consoler. Pardonnez ma hardiesse , lui dis - je ; je ne viens point ici, Mademoiselle, dans la vue de vous causer aucune peine : pénétré jusqu'au fond de l'ame de l'état où je vous vois , je voudrois de tout mon cœur pouvoir adoucir vos maux. Par pitié pour vous-même, soulagez votre douleur, en en confiant, s'il se peut, les motifs à un homme qui , loin d'en vouloir méfuser , vous proteste d'employer tout ce qui est en son pouvoir , afin de tâcher d'en diminuer l'amertume.

Cette jeune personne , surprise , sans doute , de mon apparition , leva d'abord les yeux sur moi , puis les baissa d'un air confus & embarrassé : elle ne me répondit que par de nouveaux sanglots , ses larmes coulerent avec plus d'abondance. Lorsqu'elle fut un peu remise , elle me regarda plus attentivement. Grands Dieux ! s'écria-t-elle en poussant un profond soupir , auriez-vous enfin pitié de mes peines ? Je vous crois , Monsieur , incapable d'abuser de ma confiance ; & puisque vous avez la bonté de prendre part à mon affliction , je vais , par un récit sincere , vous instruire des maux qui en sont la source.

(186)

Je suis une fille de famille, dont le pere , qui s'étoit ruiné au Service , est mort depuis dix ans : ma mere , restée veuve avec deux enfans , pour lesquels elle avoit beaucoup de tendresse , soutint d'abord notre malheur avec assez de fermeté : nous vivions dans une petite Terre , seul bien qui nous restoit des débris de notre fortune; mais les créanciers de mon pere l'ayant fait saisir, nous fûmes obligés de nous rendre dans cette Ville pour y soutenir les droits que nous avions d'en jouir , & qu'on nous disputoit. Nous vinmes descendre dans cet Hôtel , où depuis plus de neuf années nous avons essuyé toutes les lon-

gueurs d'une chicane impénétrable; ce qui acheva de consumer tout ce qui nous restoit d'effets.

Enfin, à force de sollicitations, nous parvîmes à faire nommer un Juge pour examiner l'affaire, qui se trouva tellement embrouillée par les mauvaises chicanes des Procureurs, que vraisemblablement notre Juge n'y put rien comprendre; & pour comble d'infortune, son Secrétaire, avide d'argent, s'étoit laissé séduire par nos parties, plus au fait que nous des moyens qu'il falloit employer pour obtenir un jugement favorable.

L'impossibilité d'approcher de notre Juge, faite de pro-

tations, notre misère, la simp-
 plicité de nos parures, nous fai-
 soient toujours écarter par les
 domestiques qui ne reconnois-
 sent que ceux dont les habits
 annoncent l'opulence ; & si
 quelquefois nous parvenions
 jusques dans la salle d'audience,
 une foule de plaideurs nous
 empêchoit d'en aborder : peut-
 être aurions - nous pû lui faire
 entendre la justice de nos
 droits, en racontant simplement
 les faits ; la vérité l'auroit sans
 doute frappé ; les disgraces fé-
 condes en expressions tou-
 chantes , l'auroient peut - être
 porté à examiner notre affaire
 avec un soin plus exact. Mais,
 Monsieur , est - ce à des infor-
 tunés d'oser se flatter d'être

accueillis & écoutés ? Non ; cette douceur n'est réservée qu'à des personnes qui , par la richesse de leurs habits & le cortége qui les accompagne , annoncent le faste & l'opulence.

Réflexions inutiles. Que vous dirai-je enfin ? un jugement définitif nous a entièrement ruinés. Lorsque ma mère apprit la perte de notre procès, son esprit & sa vertu plierent à ce dernier coup de notre infortune ; elle n'en put supporter la rigueur. La dure économie qu'il avoit fallu garder depuis long-tems pour vivre & pour subvenir aux dépenses d'une procédure inévitable, le retranchement total de mille per-

ctes délicatesses dont on a
 formé l'habitude, & dont la
 privation devient un fardeau
 de maux, le chagrin de voir
 ses enfans devenir ses domesti-
 ques, & peut-être même
 ceux des autres, une misère
 muette & monotone qu'elle
 remarquoit en nous, & que sa
 misère peignoit si bien sur le vi-
 sage des honnêtes gens qu'on
 le humilie ; cette tristesse fait
 plus de peine à voir aux per-
 sonnes qui ont des sentimens,
 que la douleur la plus décla-
 rée. Voilà tout ce qui a jeté
 ma mère dans un désespoir
 dont elle n'a plus été maîtresse,
 & qui l'a enfin conduite en
 peu de jours au tombeau. Je
 ne puis, Monsieur, vous en

primer la douleur que je ressentis de sa perte que par celle où vous me voyez.

Mon frere , à qui nos malheurs ont formé l'esprit de bonne heure , me surprit un jour dans ma chambre , le visage baigné de larmes. Hélas ! ma sœur , me dit-il tendrement , que vous ménagez peu un frere qui vous aime , & qui n'attend de consolation que de votre amitié ! Vous verrai - je toujours en proie à la douleur la plus amère ? Il est vrai que la perte que nous venons de faire doit nous être à tous deux bien sensible ; dans les premiers jours , je n'ai point condamné l'excès de votre affliction ; vous vous y êtes livrée , elle étoit

juste : accablé moi - même des coups qui nous ont frappé, je n'ai pu vous rien dire de consolant ; il n'est pas surprenant que la raison plie d'abord sous des revers aussi accablans que ceux que nous venons d'éprouver. Je sçais que les mouvemens de la nature doivent avoir leurs cours. Mais, chere sœur , on se retrouve , on s'apaise , on revient à soi-même, & la raison prend enfin le dessus. Cependant je vous vois toujours la même : j'ai dévoré mes chagrins dans la crainte d'augmenter les vôtres, & vous avez la cruauté de me faire périr d'ennui ; vous m'accablez par votre douleur, sans être touchée de la
la

la mienne. Ah ! vous ne vous en souciez pas ; croyez - vous que ce qui se passe dans mon cœur ne soit pas assez sensible ? N'ai - je donc pas encore assez de mes chagrins, sans en redoubler l'amertume ? Faut - il que le désespoir nous suive jusqu'au tombeau ? Croyez ; ma sœur , - qu'il est des gens plus à plaindre que nous : ce sont ceux qui eux-mêmes ont creusé les abîmes où ils sont tombés ; du moins n'avons - nous point ce reproche à nous faire ; c'est un motif de consolation ; mais vous ne voulez en employer aucun pour ma tranquillité , & tout me manque à la fois.

Part. II.

I

Hélas ! lui dis-je , cessez de m'accabler par d'injustes soupçons : c'est à tort que vous accusez mon amitié pour vous ; rien ne peut l'affoiblir. Mon frere , si vous pouviez lire au fond de mon cœur , vous y verriez que cette douleur , dont je ne puis modérer l'excès , ne vient actuellement que du tendre intérêt que je prends à votre sort. Les plus tristes réflexions sur l'avenir m'entraînent malgré moi. Forcée de m'y livrer , nulle sorte d'espérance ne s'offre à mon esprit. Que nous sommes à plaindre : sans parens , sans protecteurs , sans amis , sans secours : que devenir ? Qui est-ce qui s'attache à d'honnêtes gens dorf-

qu'ils sont dans l'indigence ? Est-il d'objets plus disgraciés & plus abandonnés dans ce monde , qu'une personne pauvre & vertueuse tout ensemble ? Depuis long-tems je m'apperçois trop que tous les cœurs sont glacés pour nous : chacun nous fuit ; nous sommes des étrangers dans la Nature , que personne ne veut reconnoître. Des fripons peuvent être plus méprisés ; mais ils sont mieux reçus ; moins rebutés , peut-être même gagnent-ils à n'être ni estimés , ni estimables : ils employent toutes sortes de bassesses ; ils sont rempans , & voilà ce qui flatte ces hommes vains ; ils jouissent de leurs triomphes ;

ils ont le plaisir de primer & de satisfaire leur fol orgueil ; mais nous, cher frere, à quoi nous déterminer ? Quel parti prendre dans un si grand abandon ?

Tranquillisez-vous, ma sœur ; j'ai trouvé un moyen pour nous tirer de l'extrême misère où nous réduit le sort : c'est un projet que je médite depuis long-tems, puisque je ne puis mieux faire. Il faut se déterminer à le suivre ; du moins nous pourrions par cette voie nous procurer le nécessaire ; & si la Fortune jettoit sur nous un regard favorable, l'idée que j'ai est une des routes qui conduit souvent à ses bienfaits.

Vous sçavez que j'ai acquis quelque teinture de la Médecine ; je me suis quelquefois occupé dans notre Terre de l'Anatomie ; j'ai étudié la connoissance des simples ; j'ai un peu de latin ; quelques mots grecs que je sçais par cœur. A ces foibles lumieres je n'ai qu'à joindre beaucoup d'assurance , un maintien grave , une longue perruque , une canne en béquille ; en voilà plus qu'il n'en faut pour me rendre habile : bien des Docteurs n'ont peut-être pas commencé avec autant de talens. Notre hôte paroît porté à nous obliger : c'est un homme simple & intéressé , auquel on peut promettre une récompense ,

afin de l'engager de dire à tous
 les étrangers qui viennent
 loger chez lui, que je suis un
 jeune homme fort habile,
 qui l'ai tiré d'une maladie
 très-dangereuse: d'ailleurs, il
 est connu d'un Seigneur fort
 opulent qui loge à deux pas
 d'ici. Cet homme est attaqué
 de vapeurs qui ne sont autre
 chose qu'un esprit frappé,
 dont tous les maux gissent dans
 l'imagination, & qui s'affoiblit
 le tempérament par la quanti-
 té de remèdes qu'il se croit
 obligé de prendre. Si je puis
 avoir accès auprès de ce vi-
 sionnaire, je suis sûr de le
 guérir de la folie: ma recette
 est certaine, je ne lui donne-
 rai que de bons confommés.

J'applaudis aux idées de mon frere : il sortit dans le dessein de chercher ce qui lui étoit nécessaire pour l'accomplissement de son projet , & je descendis chez notre hôte pour l'engager de favoriser mon frere dans son nouvel établissement. Cet homme me promit de mettre tout en usage , afin de lui en procurer la réussite.

Mais, Monsieur, le bonheur & le malheur se partagent ; rarement on les voit se mêler : tout va ordinairement d'un même côté : aux heureux , nouvelles prospérités ; aux malheureux , nouveau surcroît de disgraces : personne dans le monde n'en a fait une plus cruelle épreuve.



que mon frere & moi. Notre vie n'est qu'un enchaînement de peines, qui se succèdent sans interruption. Toujours en butte à l'injustice, à la mauvaise foi & à la tyrannie des hommes, je n'y puis plus résister. Juste Ciel ! s'écria cette jeune personne, si c'est dans l'extrémité du péril que tu te plais à signaler ta puissance, mes maux ne sont-ils pas arrivés à leur comble ?

Les pleurs de cette infortunée interrompirent son discours : j'employai ce que je crus de plus consolant pour la tranquilliser. Hélas ! Monsieur, poursuivit-elle, si vous êtes né sensible, voici l'instant de jouir de votre ame, & celui de

signaler votre générosité. Au
 nom de ce que vous avez de
 plus cher , déployez la no-
 blesse de vos sentimens en
 faveur d'une malheureuse que
 tout le monde fuit & abhorre.
 Disant cela , cette jeune per-
 sonne se jeta à mes pieds. Je
 la relevai d'abord , presque
 aussi attendri qu'elle. Ne soyez
 point surpris de mon action ,
 reprit-elle en soupirant ; ces
 hommes injustes m'ont appris
 à m'humilier jusques dans le
 fond de mon cœur ; tous m'ont
 repoussé ; j'ai tout souffert de
 leurs injustices , & ces hom-
 mes poussent encore la barba-
 rie jusqu'à vouloir me faire
 perdre pour toujours la conso-
 lation de pouvoir au moins

m'estimer moi-même. Mais, Monsieur, je ne prétends point vous confondre avec ces hommes pervers & ennemis de l'humanité. Je m'appërçois, à la sensibilité que vous faites paroître, que mon récit vous touche : je dois donc vous regarder comme une Divinité qui va mettre en fuite ce troupeau de bêtes farouches, qui m'ont jusqu'alors environné. J'attends tout de cette piété généreuse qui vous attendrit en faveur des malheureux ; j'ose vous assurer, Monsieur, que je la mérite. Apprenez donc ce qui fait absolument le sujet de mon désespoir, ce qui me confond & m'écœute. La malheureuse destinée de

mon frere le conduisit , en sortant de l'Hôtel , dans une rue détournée , où trois hommes en attaquoient un avec une si grande fureur , que son cœur généreux & sensible ne put se refuser de prendre le parti de celui qu'on accabloit avec tant d'avantage. Ah ! Messieurs , leur dit-il , qui peut donc vous pousser à commettre une action si injuste ? Se peut-il que vous ayez la lâcheté de vous mettre trois contre un ? Par honneur pour vous-mêmes , finissez un combat si inégal. Alors l'un d'eux , sans lui répondre , tourna la pointe de son épée pour l'en percer. Mon frere surpris , n'eut que le tems de se mettre

en défense afin de pater les coups de ce fougueux. Cependant un des deux autres reçut un coup qui le renversa, & dont il mourut dans l'instant. Le bruit qu'ils faisoient attira enfin plusieurs personnes; des Gardes vinrent qui les arrêtrèrent, & les conduisirent en prison. Malheureusement celui dont mon frere avoit si généreusement pris la défense, mourut un quart d'heure après des blessures qu'il avoit reçues dans le combat, sans avoir eu le tems de justifier mon frere: les deux autres, qui appartenoient à des personnes élevées en dignité, furent relâchés sur le champ, après avoir poussé l'injustice jusqu'à charger mon

malheureux frere de la mort de leur camarade. Jugez , Monsieur , de mon désespoir lorsque j'appris le soir qu'il étoit détenu dans un affreux cachot.

Cependant , quoiqu'accablée par ce dernier coup du sort qui nous poursuit , je n'ai cessé depuis plus de six mois de solliciter les Juges. Hélas ! je m'étois flattée d'en avoir touché un par ma douleur & mes larmes ; il parut même m'écouter d'abord assez favorablement en me donnant la permission de parler à mon frere , de qui je tiens tout ce détail. J'informai ce Juge de tous les faits qui pouvoient servir à la justification de mon

frere , je plaidai moi - même la cause. La douleur , lorsqu'elle est justement animée par des motifs d'honneur , semble être naturellement éloquente. Le Juge parut se laisser fléchir ; mais ce n'étoit que dans la vue de me séduire.

Ah ! Monsieur , oserois - je vous dire que cet inhumain ne m'offre aujourd'hui la liberté de mon frere qu'en cherchant à me couvrir de honte ; oui , ce n'est qu'en satisfaisant à ses infâmes desirs que je puis obtenir la justice qu'il doit à un innocent , sans quoi sa perte est jurée , & je verrai mon misérable frere traîné sur un échafaud comme un criminel pour y subir la mort la plus honteuse.

se. Dans cette extrémité, j'ai été pour me jeter aux pieds de ceux qui se sont rendus les parties afin d'implorer leur pitié ; mais ils ont tous refusé de me voir ; nulle espérance ne m'est offerte. Rebutée de toutes parts, le coup qui doit trancher les jours de mon malheureux frère va me percer le sein. Hélas ! qu'avons-nous fait aux Dieux pour nous pour suivre avec tant de rigueur ?

Cette jeune personne s'interrompt elle-même par des sanglots, & des marques d'un si grand désespoir, que je craignis pour ses jours. Pénétré jusqu'au fond de l'ame des malheurs qu'elle venoit d'effrayer, & de ceux qu'elle avoit

encore à craindre, indigné de l'injustice des Merces, j'employai ce que je crus de plus consolant pour la calmer. Cessez, Mademoiselle, ajoutai-je, un désespoir que votre raison doit condamner; soyez persuadée qu'il est encore des hommes qui chérissent la vertu, qui l'aiment, qui la respectent & la protègent. L'honneur & la probité ont toujours été mes règles; reposez-vous sur mes soins; comptez que vous trouverez en moi un protecteur d'autant plus zélé à vous secourir promptement, qu'il est sensible à tous les maux qui vous accablent. Je puis vous protester que vous reverrez dès demain ce frère

qui cause aujourd'hui vos alarmes , venir par sa présence rétablir la tranquillité dans votre ame. Je vais employer , pour vous servir efficacement un homme dont le pouvoir est sans bornes. Cette jeune personne me remercia dans les termes les plus touchans : ces assurances la tranquilliserent , & je la quittai , après avoir glissé derrière son fauteuil une bourse pleine d'or.

Tout attendri du malheureux sort de cette infortunée , je ne songeai point à prendre de repos. J'entrai dans l'appartement de Zachiel : l'émotion où j'étois ne le surprit point : sans s'être rendu visible, il avoit été témoin de notre

Et dans les
mort pro-
névitable :
dre deux
lui procu-
t temps de
mon cher
promesse
est fondée
que j'ai
e ne puis

ie chez le
leil com-
and nous
cabinet.
endu invi-
x yeux de
. Je viens
ajestueux
écher de

conversation. Je viens vous supplier, lui dis-je, de vous intéresser en faveur d'une jeune personne qu'un enchaînement de malheurs a réduit au désespoir. Je n'ai pu apprendre ses peines sans la flatter de votre protection. Je voulus alors lui en faire un récit pathétique ; mais il m'arrêta.

Je connois l'injustice des Merces , dit le Génie , & ne suis pas étonné de celle que cette famille a éprouvée de leur part. Le jour commence à paroître : vous avez promis à cette victime de l'imtempérance de travailler à la délivrance de son frere ; les momens sont précieux lorsqu'il s'agit d'abrégér les peines

de quelqu'un qui est dans les angoisses d'une mort prochaine qu'il croit inévitable : hâtons-nous de rendre deux âmes contentes , en lui procurant la liberté : il est tems de partir. Oui , dis-je , mon cher Zachiel ; mais la promesse que j'ai osé faire n'est fondée que sur les secours que j'attends de vous ; car je ne puis rien par moi-même.

Je suivis le Génie chez le Bacha. A peine le soleil commençoit à paroître quand nous entrâmes dans son cabinet. Le Génie m'avoit rendu invisible , ainsi que lui , aux yeux de tous ses domestiques. Je viens lui dit-il d'un air majestueux & sévère , vous empêcher de

commettre la plus noire de toutes les injustices. Vous retenez depuis plus de six mois dans un affreux cachot, un jeune homme dont l'innocence vous est connue. Pourquoi tardez-vous à le remettre en liberté ? Je trouve assez singulier , dit le Bacha , que vous osiez me faire des questions : je n'ai , je pense , aucun compte à vous rendre de ma conduite. Le jeune homme est condamné ; les preuves de son crime sont complètes : il faut qu'il subisse le sort réservé à ses semblables ; & votre audace me fait soupçonner que vous pourriez être un de ses complices : sur ce fondement, je puis vous faire arrêter.

Ah ! misérable , s'écria Zachiel, je lis dans ton ame & en pénétre toute la noirceur ; tu n'es que la moitié d'une créature humaine ; tu n'en as que la figure , & le penchant au mal ; mais tu n'en as ni la dignité , ni la noblesse. Je ne redoute point ta colere , ni ta vengeance ; l'une & l'autre sont impuissantes vis-à-vis de moi. Je t'ordonne donc de m'écouter , homme , vicieux. Tu ne condamnes le jeune homme , que parce que sa sœur a eu le malheur d'exciter ta lubricité , & la justice que tu dois à son frere ne se peut acheter qu'au prix de son honneur. Dans toute autre circonstance je ne ferois

point étonné que sa jeunesse, ses graces & sa beauté, t'aient inspiré de l'amour ; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la douleur a changé les traits ; que ses graces flétries par les larmes ; n'aient pu déconcerter ton amour, & n'en n'aient pas fait un protecteur pour cette infortunée ; que cet amour, loin de la plaindre de tous ses maux, n'en n'aye reçu qu'une confiance plus brutale ; que sa misère, féconde en expressions touchantes, ne t'ait déterminé qu'à l'outrage, & non pas aux bienfaits ; qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas fondu en une pitié généreuse ; que la charité ne t'ait pas atten-

dri sur les périls où l'exposent les malheurs ; que tu ayes écouté le récit de son infortune sans en comprendre l'excès, sans en sentir tes desirs confondus, & sans être épouvanté toi-même de te surprendre dans l'horrible dessein d'en profiter : j'avoue que je ne puis comprendre comment on peut soutenir le poids d'une pareille iniquité. On peut la regarder comme une intrépidité de vices où l'imagination d'un honnête homme ne peut atteindre. Tyran que tu es, quoi ! la jeunesse de cette fille en proie à tout ce que la douleur a de plus amer, n'a pu toucher ton ame, ni exciter ta compassion ;

tu la regardes comme une victime qui vient s'offrir à ta lubricité : les secours que tu lui offres sont autant d'opprobres ; c'est-à-dire , que pour obtenir la justice , il faut qu'elle devienne infâme : enfin je m'aperçois que tu as étouffé en toi l'honnête homme , pour mettre le monstre en liberté. Crois-moi, il est temps encore de rentrer en toi-même , & si tu veux mériter désormais le précieux titre d'homme juste , réfléchis sur la noblesse de tes devoirs , fin de les remplir avec équité : cesse de protéger le crime & de prostituer la justice par l'abus de l'autorité qui t'est confiée : cesse d'en violer impunément tous les droits,

droits : au lieu d'être le ravisseur d'une tendre brebis, deviens-en le protecteur, & cesse enfin de regarder sous le bandeau qui t'aveugle, pour découvrir si ceux qui te sollicitent ont part à la faveur, ou s'ils s'annoncent les mains pleines d'or ; & pour dernier conseil, ressouvrens-toi que l'Être suprême a toujours les yeux ouverts sur la conduite d'un Juge, & s'il suspend le glaive qui doit tomber sur la tête des méchans & des hommes injustes, ce n'est que pour les punir avec plus de sévérité.

-Le Juge surpris de la hardiesse des remontrances du Génie, crut voir & entendre :

Part. II.

K

la Justice en personne. Etonné, confus, humilié & terrassé, il ne trouva aucune parole qui pût le justifier : son orgueil parut confondu : les yeux fixés vers la terre, il gardoit un morne silence. Le Génie, qui s'aperçut que ses discours faisoient une vive impression dans le cœur du Juge, l'encouragea avec douceur à suivre les routes qu'enseignent la justice, l'honneur & la probité : enfin il sut si bien toucher ce cœur, qui jusqu'alors s'étoit laissé entraîner par le torrent de ses passions, qu'il persista toujours, depuis cette aventure, dans les sentimens de la plus exacte probité.

Sortis de chez le Juge, nous fîmes délivrer le jeune homme, que nous ramenâmes à sa sœur. Cette jeune personne ne put d'abord exprimer sa joie & sa reconnoissance que par des larmes. C'est à Monsieur, lui dis-je en lui présentant Zachiel, que vous devez la liberté d'un frere si tendrement aimé. Alors se remettant du trouble que notre présence lui avoit causé, elle s'exprima avec ces graces naturelles & touchantes, qui peignent si bien ce qui se passe dans une ame tendre & sensible aux bienfaits.

Je les menai ensuite dans l'appartement de Monime, à

qui je fis un récit de tous les malheurs qu'ils avoient éprouvés. Elle en fut attendrie, & pria le Génie de ne point laisser son ouvrage imparfait, & de contribuer de tout son pouvoir à les rendre heureux. Le Génie les a établis l'un & l'autre fort avantageusement, & les a comblés de biens.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Tacius.

LEs dépenses que nous faisons , le brillant de nos équipages , le grand nombre de nos domestiques , donnerent de l'inquiétude au Gouvernement. Chacun raisonnoit diversement sur notre qualité , & sur les vues que nous pouvions avoir. Les personnes naturellement portées à tromper , sont toujours méfiantes ; c'est pourquoi Zachiel nous engagea de visiter un homme qui tenoit un rang considérable dans l'Etat. Vous ne pou-

vez guère vous dispenser de ce devoir ; nous dit le Génie ; parce qu'on ne souffre point d'étrangers dans ce Royaume , qu'on ne soit informé du sujet de leur voyage. Je sçais que l'on commence à vous soupçonner : il est dangereux d'inspirer de la méfiance lorsqu'on ne peut se faire connoître , & il est également difficile de se faire des observations d'un vieux Ministre ; toujours supérieur par l'avantage du poste & par celui de l'expérience. Cette visite le tranquillisera sur votre compte : il possède entièrement la confiance du Prince : c'est par lui que découlent toutes les graces , & sa Cour est beaucoup plus nombreuse que

celle de son Maître. Cependant quoiqu'il ait acquis des biens immenses, il vend encore sa faveur : il est vrai que c'est d'une façon oblique, & qu'il déguise son avarice par des dehors de magnificence, qui pourroient en imposer, s'il n'étoit connu ; mais son premier Valet de chambre vend toutes les grâces, & il lui rend les trois quarts & demi de l'argent qu'il en retire. Par ce moyen, ni les charges, ni les emplois ne sont pas distribués à ceux qui ont le plus de mérite ou de talens ; mais à ceux qui y mettent le plus haut prix ; ce qui fait que dans cette partie de la Cillénie, on voit souvent des postes éminens occupés

par des personnes que la Nature a privées des vertus nécessaires pour les remplir, qu'ils ne doivent qu'à leur opulence, à leurs cabales, ou à leurs intrigues.

Pour parvenir auprès de ce Visir, nous fûmes obligés de traverser plusieurs anti-chambres, une grande galerie, salle d'audience, chambre & cabinet de parade : toute cette enfilade étoit garnie de domestiques, dont le grade augmentoit à mesure qu'ils approchoient de leur Maître. Nous fûmes enfin annoncés par un vieux Officier, qui nous introduisit dans un cabinet particulier. Notre visite se passa en discours vagues, beaucoup de

questions de la part de ce Ministre ; quelques offres de service , qui finirent par des complimens usités dans presque toute la Cillénie.

Nous fortîmes alors de son audience , & vîmes plusieurs grandes pièces remplies de personnes de toutes sortes d'états , dont les uns venoient faire leur cour , & les autres demander des graces ou de l'emploi. J'en remarquai qui avoient l'air triste & timide ; ceux-là m'intéressoient en leur faveur. L'histoire récente de nos infortunés , me faisoit leur supposer des chagrins. Curieux d'apprendre si je ne m'étois point trompé dans mes conjectures , je proposai à Moni-

me de nous ranger dans l'embrasure d'une croisée , pour pouvoir , sans être remarqués , assister à l'audience.

Je fais une réflexion , lui dis - je ; c'est que l'honnête homme est presque toujours humilié , presque toujours sans biens , & presque toujours triste : il n'a point d'ami , parce que son amitié n'est bonne à rien : on le fuit , on le dédaigne , on le méprise , & on rougit même de se trouver avec lui : pourquoi ? c'est qu'il n'est qu'estimable , & je ne crois pas que cette qualité figure beaucoup dans ce Monde. Je ne puis qu'admirer la justice de vos remarques , dit Monime : quelle différence de ceux-ci , sur

que l'or & l'argent brillent de toutes parts ! On ditait qu'ils étalent sur eux plus de biens , que peut-être ceux-là n'ont de revenu. Regardez leur physionomie libre & hardie ; ces regards effrontés ; cet air tranquille & satisfait ; tout , jusqu'à leur embonpoint , annonce l'opulence.

Dès que le Visir parut , tous ces riches s'avancèrent vers lui d'une façon libre & aisée : il les écouta tranquillement , leur répondit d'un air gracieux & affable ; mais pour ces pauvres personnes , dont la timidité annonçoit l'indigence , il leur tourna le dos ; ses domestiques les écartèrent ; & quoiqu'ils s'efforçassent de courir

après lui , & que plusieurs tâ-
 chassent de vaincre , à force de
 poitrine , la difficulté de s'ex-
 primer en marchant trop vite ,
 ils eurent beau faire , ils arti-
 culoient mal , & il ne furent
 point entendus. Lorsqu'on de-
 mande des grâces , qu'on a le
 cœur bien placé , & de la no-
 blesse dans l'ame , on a tou-
 jours l'haleine courte.

Nous sortîmes, en plaignant
 le sort de ces malheureux !
 qu'il est humiliant , dis-je à
 Monime , pour un homme de
 mérite d'être obligé de faire
 des démarches auprès des
 Grands ! Vous avez dû re-
 marquer l'accueil qu'on a fait
 à tous ces riches ; cela prouve
 que les biens sont les seuls

avantages qui distinguent un Cillénien. Ce sont eux, qui servent à réparer le défaut de mérite, à remplir le vuide affreux d'un homme que la naissance distingue, ou que la fortune élève, & tout ne se rend qu'à l'éclat des richesses : ce sont elles qui mettent l'enchère aux dignités, aux charges, à la noblesse, à la faveur, à la réputation, aux alliances, & qui donnent enfin, le prix à la vertu même.

Prêts à monter dans notre voiture, nous vîmes sortir de chez le Yisir un jeune homme, dont le visage pâle & décharné, l'air triste, abattu, confus & humilié, nous fit une vive impression : sa physiono-

mie annonçoit la candeur de
 son ame. Monime, qu'un sen-
 timent de pitié animoit en sa
 faveur, me le fit remarquer :
 porté comme elle à lui ren-
 dre service, je m'avancai vers
 lui. Pourroit-on, dis-je, Mon-
 sieur, vous être utile à quel-
 que chose ? Ce n'est point la
 curiosité qui m'engage à vous
 faire cette question : nous som-
 mes des étrangers, qu'une
 sympathie, sans doute, deter-
 mine à nous intéresser pour
 vous : il est vrai que n'ayant
 pas l'honneur de vous être
 connus, la proposition doit
 vous paroître singulière ; mais,
 Monsieur, la vertu porte avec
 elle un certain caractère, qui
 s'imprime dans le cœur de ceux

qui la chérissent. Hélas ! Monsieur , reprit-il en poussant un profond soupir, votre sensibilité fait bien voir la noblesse de votre ame : loin de m'offenser des offres que la charité vous dicte en ma faveur , je les regarde comme un de ces coups de la Providence , qui ne se manifeste que dans l'extrémité d'un péril. Je suis confus de vous arrêter si long-tems : nous ne sommes point ici dans un lieu où je puisse vous instruire de mes peines ; & puisque vous avez la bonté de vous intéresser au sort d'un malheureux que la Fortune ne cesse de persécuter , faites-moi la grace de m'indiquer votre demeure , & l'instant auquel je

pourrai , sans être importun ,
 avoir l'honneur de vous voir. Si
 vos affaires ne vous appellent
 point ailleurs, repris-je, faites-
 moi l'amitié de monter avec
 vous dans notre équipage. Ce
 jeune homme parut très-sensi-
 ble à ma proposition , & ne fit
 aucune difficulté de nous ac-
 compagner.

Arrivés à l'Hôtel, Monime,
 pour le mettre à son aise , le
 combla de politesses. En véri-
 té, Madame , dit ce jeune
 homme , je suis si pénétré de
 vos bontés & de celles de
 Monsieur , que les expressions
 me manquent pour vous en
 témoigner ma reconnoissance.
 Entendez , dit Monime , que
 nous ayons effectué le desir

que nous avons de vous obliger. Parlez , Monsieur , ne craignez point de déployer votre ame : l'infortune ne fait rien perdre au mérite & ne sert que de lustre à la vertu ; nous sommes disposés à vous entendre.

J'obéis, Madame , reprit le jeune homme. Vous voyez en moi un Gentilhomme dont les malheurs ont pris leur source dès sa naissance. Resté en bas âge sous la conduite d'un Tuteur , qui lui-même auroit eu besoin d'en avoir un, cet homme , loin de ménager les revenus d'un bien assez honnête que m'avoient laissé mes parens , en a encore dissipé les fonds , après s'être ruiné à des

jeux de hazard. Sa femme & une fille unique qu'il avoit , à peu près de mon âge , furent obligées de se réfugier chez une de leurs parentes ; trop heureuses de ce qu'elle voulut bien les recevoir !

Pour moi, âgé alors de dix-sept ans , livré à moi-même sans aucune ressource, ma première idée fut de m'engager dans les troupes ; mais le hazard me fit rencontrer un jeune homme avec qui j'avois fait une partie de mes études. Ce jeune homme remarquant de l'altération dans mon esprit , m'en demanda le sujet. Je ne fis nulle difficulté de lui confier mes peines & l'embarras où je me trouvois. Je veux vous

en tirer ; me dit-il , mon cher Tacius. Commençons par aller dîner ; je vous menerai ensuite chez une Dame qui est favorite d'un Grand - Prêtre de la Fortune. Je le suivis chez cette femme , qui nous reçut poliment.

Au bout de quelques jours mon ami vint m'annoncer que j'étois nommé à un emploi de deux mille livres , aux conditions que j'en rendrois douze cents livres à la personne qui me l'avoit fait obtenir. Quoique cette condition me parût un peu onéreuse , je ne laissai pas de lui en témoigner ma reconnoissance. Nous fûmes dans l'instant chez la Dame pour y dresser notre accord.

Je sortis avec mon ami , & le remerciai non - seulement de m'avoir obligé , mais encore de la promptitude & du zèle avec lequel il s'y étoit porté. J'aurois voulu , me dit - il , pouvoir vous faire jouir de la totalité du revenu de l'emploi ; mais cette femme , qui m'a choisi pour être le Substitut du Grand - Prêtre , & qui , entre nous , ne laisse pas de me fournir des sommes assez considérables , n'a jamais voulu consentir à se relâcher de ses usages. Il eût donc fallu me brouiller avec elle , & j'avouerais qu'elle m'est d'une grande ressource. J'assurai ce jeune homme que je me trouvois encore trop heureux de pou-

voir au moins subsister.

Malgré la médiocrité que je retirois du revenu de mon emploi , je trouvais néanmoins le secret , par mon économie , d'être vêtu assez proprement. Au bout de quelques années , je rencontrai à la promenade la Veuve de mon Tuteur ; elle étoit avec Rosalie , sa fille : l'élégance de leurs parures me les fit d'abord méconnoître : mais cette Dame s'avançant vers moi : Est - ce bien vous , me dit-elle , mon cher Tacius ? Que vous m'avez causé d'inquiétudes ! Je vous cherche depuis long-temps , pour réparer en quelque sorte les torts que mon mari vous a faits , en partageant avec vous notre bonne fortune.

Pendant ce discours, j'avois les yeux attachés sur Rosalie ; mon cœur se sentit ému à la vue de l'objet de ses premiers feux. Rosalie , qu'un même sentiment avoit autrefois animée , ne put aussi cacher son trouble : son front se couvrit d'une rougeur qui m'annonça que l'absence n'avoit point altéré la tendresse qu'elle m'avoit toujours témoignée. Cette conversation muette n'interrompit point celle de la mère, qui m'apprit la mort de la parente chez laquelle elle s'étoit retirée lors de son désastre. Cette parente , qui étoit très-riche, l'avoit fait sa légataire universelle ; elle me fit un long détail des soins & des complai-

sances qu'elle avoit employées pour captiver la bienveillance de cette femme , & pour la mener au point de tester en sa faveur , & finit enfin par m'engager de souper chez elle. Pendant le souper , Clia me dit qu'elle vouloit désormais que je n'eusse d'autre table que la sienne ; qu'elle alloit même me faire préparer un appartement dans sa maison , pour ne nous plus séparer. J'acceptai sans balancer des offres qui me mettoient à portée de voir tous les jours ma chère Rosalie. Je vins donc demeurer chez Clia , sa mere , pour qui j'ai toujours eu une tendresse infinie. Je ne quittai plus ces deux aimables per-

sonnes que pour satisfaire aux devoirs de mon emploi. Clia qui depuis son opulence étoit très-bien faufilée , me présenta chez toutes ses connoissances , & obtint enfin par le nombre de protecteurs qu'elle employa en ma faveur , un emploi très-considérable. Dès que j'en fus revêtu , je la suppliai de mettre le comble à mon bonheur , en m'unissant à Rosalie. Elle y consentit avec joie , & notre mariage fut conclu en huit jours.

Trois années se passèrent dans une union que l'amour & la reconnoissance avoient formée. Mais , Madame , que j'ai payé cher ce tems de tranquillité ! Bientôt l'orage succéda à

ce

ce calme heureux ; les créanciers de mon Tuteur découvrirent que sa veuve vivoit dans l'opulence, qu'elle jouissoit de gros revenus , au moyen d'une riche succession. D'abord ils s'informerent où ses biens étoient situés , les firent saisir, sans que nous puissions avoir le tems de nous reconnoître. Je voulus intervenir dans ce procès ; mais leurs créances étant antérieures à la mienne , ils furent préférés , parce que Clia s'étoit malheureusement engagée pour des sommes considérables. Elle eut donc la douleur de voir vendre tous ses biens , sans qu'ils puissent encore acquitter tous ses engagemens. Quoique désespérée

Part. II.

L

de son désastre , elle trouvoit au moins auprès de nous des motifs de consolation , puisque mon emploi étoit plus que suffisant pour nous faire vivre dans l'aisance : néanmoins la perte de notre procès me détermina à retrancher notre équipage & quelques-uns de nos domestiques. Cette réforme éloigna ces faux amis qui nous entouroient , & qui , loin de nous plaindre d'un malheur non mérité , eurent encore la cruauté de nous calomnier en débitant de fausses histoires sur mon compte , & me faisant passer pour un dissipateur. Ces bruits vinrent enfin jusqu'aux oreilles de mes protecteurs , & je fus révoqué ,

sans pouvoir parvenir à me justifier.

Depuis près de dix ans que je sollicite, je n'ai pu rien obtenir. Rebuté de toutes parts, forcé de vendre peu à peu les effets que nous avions pour faire vivre ma belle-mère, ma femme & trois enfans que je vois périr de besoin; réduit enfin dans la plus affreuse misère, & pour comble de maux, ma chère Rosalie ne pouvant plus supporter ses peines, est tombée malade; elle est au lit depuis six semaines, privée de tout secours. Mais, que dis-je, au lit? hélas! Madame, ce n'est qu'un mauvais matelas; le reste nous a été enlevé pour le paiement de

nos loyers , & nous n'occu-
pons plus qu'une espece de
grenier , dont on veut encore
nous chasser. Je présentai il
y a huit jours un Mémoire à
un de mes anciens protecteurs,
dans lequel je lui fais l'af-
freuse peinture de notre situa-
tion. Je n'ai eu pour réponse
que des rebuffades ; si j'avois
de l'argent à donner à quel-
ques-uns de ses Secrétaires ,
peut-être pourrais-je obtenir
de l'emploi ; mais tout ce
que ces inhumains ont daigné
me dire par distraction , de
plus consolant , est un , j'en
suis fâché ; il n'y a rien de va-
cant ; tandis que je vois don-
ner tous les jours des pos-
tes considérables à des gens

dont tout le talent consiste à tenir leur partie dans un concert , ou à se prêter à des complaisances indignes d'un honnête homme.

Monime fut si touchée des malheurs de ce Gentilhomme, que, pour y remédier dans l'instant, elle prit le parti de lui présenter une bourse pleine d'or. Je ne prétends point, lui dit-elle, Monsieur, me borner à ce foible secours; vous ne devez pas non plus le regarder comme un effet de ma charité ; mais comme un tribut que tous les honnêtes gens doivent à ceux que la fortune humilie. Si je ne craignois d'affliger votre famille, en me rendant témoin.

de sa misere , je ne differerois pas d'un moment à lui porter les consolations qu'elle mérite. Allez , Monsieur , volez à leur secours ; & lorsque vous les aurez mis dans un état plus convenable , & que vous jugerez qu'ils pourront recevoir notre visite sans importunité , faites-nous l'amitié de venir nous prendre.

Tacius , transporté comme un homme hors de lui-même , reçut d'une main tremblante le présent que lui faisoit Monime. Ah ! Madame , s'écria-t-il en tombant à ses genoux , & baissant respectueusement cette main secourable qu'il baigna de larmes qu'il ne put retenir , & que la reconnoissan-

ce faisoit couler , quelle idée
 dois-je prendre d'une façon
 d'obliger aussi noble & aussi
 tendre ? Croirois-je que des
 sentimens si généreux soient
 le partage d'une mortelle ?
 Peut-être y a-t'il trop de vani-
 té à penser qu'une Divinité ait
 bien voulu s'humaniser à des-
 cendre jusqu'à moi pour ar-
 rêter mon désespoir & chan-
 ger mes peines en allégresse.
 Mais , Madame , qui que vous
 foyez, vous mériterez toujours
 les respects & les adorations
 de tous ceux qui auront le
 bonheur de vous approcher.



CHAPITRE IX.

*Fin de l'Histoire de Tacius, &
rencontre d'Astarophe.*

MONIME & moi déplorions encore le malheureux sort de Tacius , lorsque Zachiel entra : nous lui rendîmes compte de notre visite , de la rencontre que nous avions faite en sortant de chez le Visir & de toutes les injustices que ce jeune homme avoit essuyées. Quel monde est celui-ci , ajouta Monime ! que les hommes y sont durs , cruels & barbares ! Il semble que plus nous avançons dans la

Cillénie , & plus on y voit le vice triompher de la vertu. Il est vrai , dit le Génie , qu'un honnête homme ne peut parvenir dans ce Monde sans exciter la jalousie : l'envie se déchaîne , mille obstacles lui sont suscités ; ses concurrens le trahissent , ses ennemis l'écartent & parviennent eux-mêmes , à force de brigues , de lâcheté & de crimes : alors l'encens leur est offert de toutes parts ; la voie publique leur fait grâce de leurs défauts ; elle attend , pour leur reprocher , que d'autres les ait remplacés par leur chute. Un homme décrédit par un échec imprévu , & dont tous les projets d'élévation sont renversés , doit

s'attendre à voir disparaître tous ses amis ; ses parens même le méconnoissent , & semblent avoir honte de lui appartenir. Mais s'il rentre en faveur , il les verra se rassembler & se faire honneur de le citer dans toutes les compagnies.

Lorsqu'on veut parvenir dans la Cillénie , la première démarche qu'il faut faire auprès d'un homme en place , est de s'informer des amis qu'il consulte & des femmes qui le gouvernent. Ce n'est qu'en suivant cette voie qu'on peut réussir , & ce n'est qu'en répandant l'or dans ses canaux , qu'on obtiendra des graces. Ici , un bien mal ac-

quis se possède sans remord :
 il n'arrive presque jamais au
 coupable de se reprocher ses
 injustices : il trouve son excu-
 se dans son industrie, & la croit
 infaillible dans le succès. Une
 heureuse ambition paroît tou-
 jours innocente : le bonheur
 justifie les événemens & leur
 cause : enfin , un siècle de
 travail , ne vaut pas à un
 homme d'esprit , le moindre
 des avantages que donne la
 faveur à un sot. Dans la Cil-
 lénie , & sur-tout dans cette
 Province , la vertu, les mœurs,
 la probité , la bonne foi dans
 les traités ; tout cela , dis-je ,
 n'est qu'un meuble inutile ;
 on n'en fait aucun cas : chacun
 ne pense qu'à sa fortune :

pourvu qu'on soit un bon calculateur, qu'on sache à propos ôter ou remettre un zéro, il ne faut que cela pour s'enrichir.

Tacius revint quelques jours après nous demander la permission de nous présenter sa famille. L'espérance, nous dit-il, d'un avenir plus heureux, par la protection que vous voulez bien m'accorder, a servi à la tendre Rosalie comme d'un baume qui l'a pénétrée & guérie entièrement, à un peu de foiblesse près. Je ne permettrai point., dit Monime, que votre épouse parte si tôt, puisque vous m'annoncez que notre présence ne lui causera aucune émotion contraire à sa

santé , vous trouverez bon que je la prévienne. Elle ordonna qu'on mît ses chevaux, & sans presque répondre aux remerciemens de Tacius , qui paroissoit confondu de cet excès de bonté ; nous montâmes en carrosse , après qu'il eut indiqué au cocher l'endroit de sa demeure.

Nous trouvâmes cette malheureuse famille dans un état de langueur qui nous fit voir combien ils avoient souffert. Je ne rapporterai point la conversation que nous eûmes avec eux : il suffira de dire que Clia & sa fille employèrent tout ce que la reconnoissance put leur dicter de plus tendre & de plus touchant pour nous

faire connoître la sensibilité qu'elles avoient de nos bienfaits. Rosalie sur-tout me charma : elle s'exprimoit avec cette éloquence simple & naturelle, qui sçait si bien trouver le chemin du cœur. Cette jeune femme, sans être régulièrement belle, joignoit à une physionomie fine, des graces, un air de douceur & de noblesse, que ses peines n'avoient pu effacer. Monime lui fit beaucoup de caresses ; distribua à ses enfans plusieurs bijoux de prix, & nous nous quittâmes très-satisfaits l'un de l'autre. Tacitus & sa famille firent assiduement leur cour à Monime pendant que nous séjournâmes dans cette Ville. Le Génie

connoissant la pureté de leur cœur, leur assura un sort heureux & indépendant, dont ils jouissent tranquillement. •

Nous parcourûmes encore différentes Provinces que renferme ce Globe; mais nous ne vîmes par-tout que des peuples opprésés par la fraude & les rapines des Grands-Prêtres de la Fortune, ou par la politique des Grands; des familles ruinées par l'impénétrable rubrique des Procureurs & par leur odieuse chicane; des Citoyens enfermés par d'indignes complots de leurs ennemis. Enfin, toute la Cilénie n'est remplie que d'espions, de délateurs à gage, de calomniateurs, d'escrocs,

de joueurs, de filoux, de banqueroutiers, de voleurs, de séducteurs; d'impertinens novellistes, d'esprits-forts, de faux sçavans, de gens de parti, d'hypocrites, de médifans, de railleurs, & de faquins enrichis aux dépens des pauvres.

Monime, rebutée de ne rencontrer par-tout que fourberie & mauvaise foi, pria le Génie de nous conduire dans un autre Monde. Au nom de l'amitié que vous avez pour nous, lui dit-elle, mon cher Zachiel, ne restons pas davantage avec ces hommes de courroux, d'injustice & de menaces, qui, s'il étoit en leur pouvoir de faire oublier leur

tyrannie , comme il leur est facile d'empêcher de parler par la crainte d'injustes châtimens , réduiroient encore ces pauvres peuples à la mécanique d'un horloge sans batant. Hâtons - nous donc de passer dans quelque autre Planète , où rien ne soit défendu que le crime : cherchons des exemples à suivre , qui nous fassent perdre la mémoire de ceux-ci ; conduisez-nous dans le Monde , où s'est réfugiée cette douce paix qui régissoit autrefois les hommes. Pourquoi ceux-ci n'en jouissent-ils plus ? Est-ce un fléau du Ciel , ou bien l'effet de la vicissitude des tems ? Dites-moi, mon cher Zachiel, ces tems se-

roient ils venus , où tout être créé doit porter en naissant le sceau de l'infortune , & celui qui submergea les terres dans un déluge d'eaux veut-il encore les submerger dans un déluge de misere ? Hâtez-vous donc de nous conduire où nous aspirons depuis si long-tems.

Il n'est point encore en mon pouvoir de vous satisfaire sur cet article , dit Zachiel : assujetti à l'ordre & au plan que je me suis tracé , il faut nécessairement vous y conformer : ainsi vous ne sauriez arriver dans ce Monde qui doit satisfaire & combler vós desirs , sans passer encore par plus d'une épreuve : mais secondé de mes conseils , je

me flatte que vous résisterez à tout.

La nuit nous ayant surpris , nous nous arrêtâmes à l'entrée d'une Ville , où plusieurs personnes étoient montées sur un gros dôme fort élevé pour y examiner les astres : chacun avoit un grande lunette appuyée sur l'épaule d'un autre. Quelle est donc cette cérémonie , demandai-je à Zachiel ? Ces gens , me dit-il , croient que le firmament renferme exactement les figures & les ressemblances de tout ce qui naît & de tout ce qui brille dans leur Monde ; ils assurent que toutes les parties de l'Univers ont entr'elles une beauté de rapport & d'assortissement ,

qui conduit leurs Astronomes dans toutes leurs observations. Ceux que vous voyez sur ce dôme, regardent le Ciel comme un véritable Livre , où est écrit tout ce qui se passe dans la Nature en caractère lisible , tracé avec tant d'exactitude, qui forme des mots & des lignes séparés les uns des autres : mais que cet alphabet céleste est très - difficile à déchiffrer ! Aussi leur plus grande étude est l'Astrologie , les Mathématiques & la Géométrie.

De là vient , sans doute , le penchant qu'ils ont pour la magie : c'est de cette Planette qu'on tire je ne sçais combien d'inventions subtiles & mystérieuses ; tels sont les

miroirs astronomiques , ou l'art d'entendre ce qui est pronostiqué par la Lune ; la roue d'onomancie , ou le rapport que les Noms ont entr'eux ; la Sphere de dévination ; le système particulier des couleurs, où l'on trouve qu'elles ont toutes des signes de propriété , lorsqu'elles paroissent pendant le sommeil ; la médecine magique & superstitieuse , qui consiste dans les sympathies & les antipathies , ou dans le combat réciproque des qualités élémentaires , & mille autres folies semblables, auxquelles ils joignent l'Astrologie , science vaine , à la vérité , mais qui flatte les deux passions de l'homme ; sa curiosité

té, en lui promettant qu'il per-
cera dans l'avenir ; & son or-
gueil , en lui insinuant que sa
destinée est écrite dans le Ciel.

On doit cependant remar-
quer une chose qui n'échap-
pe jamais à la pénétration
d'un habile Cillénien ; c'est
qu'il se trouve ordinairement
dans chaque personne un je
ne sçais quoi de décidé ,
soit dans la physionomie , soit
dans le port , dans les manie-
res , ou enfin dans un certain
enchaînement de passions , qui
peuvent bien faire deviner ce
qui doit leur arriver ; & ce
n'est que sur cet examen que
les Astrologues s'étudient, pour
leur donner leur horoscope.

Nous nous disposions à quit-

ter cette Planette, lorsque nous apperçûmes une figure d'homme gigantesque, dont l'aspect surprit infiniment Zachiel, qui le reconnut d'abord pour Astrophe, un des plus grands Capitaines de Pluton. Que fais-tu ici , dit le Génie en l'arrêtant ? Je ne suis plus étonné si la plus grande partie de ceux qui habitent ce Monde sont devenus si fourbes & si mauvais : sans doute que toi & tes légions voltigez sans cesse autour des Cilléniens , pour leur souffler le venin pestilentieux de vos langues infectes & corrompues ?

Tu te trompes , reprit Astrophe ; il est vrai que j'ai emmené plusieurs de mes Légions : tu n'ignores pas que notre in-

tention n'a jamais été de travailler à rendre les hommes meilleurs ; mais sois certain que ceux-ci, naturellement portés au mal, n'ont pas eu besoin de nous pour se corrompre , puisque ce Monde nous a toujours fourni abondamment autant de sujets que le Prince des Ténébres en peut désirer pour l'entretien de sa table & pour celle de ses Ministres. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que je suis ici par ordre de Pluton , pour faire prendre à ses troupes de nouvelles leçons dans l'art de surprendre les hommes. Je ne suis arrivé que depuis deux jours ; & pour te mettre au fait de ma commission , il faut t'instruire

t'instruire de ce qui s'est passé aux Enfers. Depuis nombre d'années il est descendu dans l'Empire ténébreux, des nuées de gens que la Discorde y a poussés : ces gens, semblables à des serpens , se sont tellement accrus par leur nombre & leur grandeur , qu'ils ont pensé être assez forts pour agir en maîtres, commençant d'abord par exercer les mêmes fonctions qu'ils avoient sur la terre. Tous les habitans de ces lieux souterrains , démons ou damnés , surpris de se voir accabler d'assignations & de requêtes, indignés qu'une pareille vexation se fût introduite dans les Enfers , les différens corps & états de notre Empire

se sont joints pour en porter leurs plaintes aux Juges Infernaux. Radamante, Eaque , & Minos , négligerent d'abord le soin d'arrêter de pareilles infractions , les regardant sans doute comme un badinage qui ne méritoit pas leur attention.

Ces hommes enhardis par cette négligence , se crurent autorisés d'exercer toutes leurs malversations & leurs friponneries : animés par la Discorde, excités par les trois Furies qui ne cessoient de secouer sur eux leurs torches , afin de les enflâmer toujours de plus en plus , & possédés de la plus envenimée chicane, ils ont enfin poussé leur audace jusqu'à menacer Pluton, Souve-

rain des Enfers , de mettre son Royaume en saisie-réelle , & de se le faire adjuger pour le partager entr'eux. A cette menace , tout l'Enfer s'est assemblé , chacun a pris parti , les Banqueroutiers , les Joueurs , les Traitans , les Tailleurs & tous les voleurs , petits & grands , se sont rangés sous l'étendard de ces misérables ; ce qui a formé une armée inombrable. En vain avons-nous entrepris de faire rentrer ceux qui s'étoient révoltés dans leur devoir. Plusieurs combats se sont donnés , sans aucun avantage de notre part.

Lorsque Pluton apprit tous ces désordres qu'on s'étoit efforcé de lui cacher , il en écuma

de rage , voulut chasser les trois Juges ; mais, par l'avis de Proserpine , il n'en fit rien. Pour remédier à ce désordre , son Conseil proposa de faire assembler tous les Diables les plus aguérés ; & ce Prince assis sur son Trône entre Eaque & Radamanté , nous adressa ce discours :

Ecoutez - moi , Démons ; que tout l'Enfer tremble à ma voix. J'apprends avec un courroux digne de l'outrage qu'on fait à ma gloire , que vous avez eu la lâcheté de vous laisser vaincre en noirceur & en méchanceté par cette vermine qui s'est introduite dans mon Empire ; je ne puis croire néanmoins que vous

ayiez eu la foiblesse de mé-
trahir , en leur cédant tous vos
droits ; cependant est-ce ainsi
que vous ménagez la réputation
de mes troupes ? Que va-t-on
déformais en penser sur la terre
où vous n'ignorez pas qu'on a
presque tous les jours des nou-
velles certaines de tout ce qui
se passe ici ? Je prévois, à votre
honte, qu'aucun des mortels ne
vous craindra plus ; vous allez
être regardés comme de misé-
rables petits diabolins qui ne
font que blanchir auprès de
ces hommes de discorde & de
chicanes , devant qui vous êtes
obligés de baisser pavillon ;
eux seuls seront redoutés : on
sait déjà qu'ils se sont empa-
rés de toutes vos ruses , & j'ai

reçu des avis certains , qu'actuellement ils sont plus à craindre sur la terre que plusieurs légions de mes troupes.

Vous, Lucifer, Belzebut & Astarophe, que j'ai toujours regardé comme mes meilleurs Généraux, que faisiez-vous pendant les combats qui se sont donnés au désavantage de mes armées? Vous étiez sans doute à vous amuser au quartier des hypocrites, où j'ai relégué cette nouvelle secte de fanatiques que nous produit le Monde Cillénien, & qui descendent ici par pelotons. Votre occupation la plus agréable est de leur faire faire le même exercice qu'ils faisoient sur la terre; voir crucifier, battre,

rôtir , enfilez de fer rouge , & mille autres folies semblables , est pour vous un spectacle charmant : ce n'est pas que je veuille vous blâmer de vous amuser de ces comédies ; il faut un délassement à l'esprit : au contraire , je sçais qu'elles sont remplies d'une morale , qui en vous instruisant de mille subtilités , & de mille tours de finesse que vous avez ignorés jusqu'à présent , peuvent dans la suite vous devenir très-utile , en employant tous les traits que vous apprendrez d'eux sur tout le genre humain , à qui vous avez juré , ainsi que toutes mes troupes , une haine implacable : mais comme la récréation ne doit pas préjudicier à ses de-

voirs , pour vous punir d'avoir
négligé le soin de ma gloire ,
je vous exile de ma présence , &
vous ordonne de prendre avec
vous plusieurs légions de mes
Soldats que vous conduirez
dans la Planette de Mercure ,
pour les mettre en garnison
dans tous les corps de ces
hommes de chicane , & de
discorde : vous en enverrez
aussi dans ceux des hypocrites,
des traitans , des joueurs & de
tous les malfaiteurs , afin qu'ils
puissent y faire un nouvel ap-
prentissage de fourberies , de
noirceurs & de friponneries ,
après qu'au préalable vous au-
rez fait piler dans le grand
mortier de l'enfer , tous ces
hommes qui ont débauché Ti-

siphone , Megere & Aleſto ; pour les faire ſervir à leurs téméraires entrepriſes ſur les droits de mon Empire : je veux, diſ-je , qu'ils ſoient pilés avec tous ceux qui ſe ſont révoltés , pour en faire de la moutarde qui puiſſe remettre les Démonſ en appétit. J'ordonne qu'on en mette auſſi quelqu'un au ſublimé corroſif ; car je penſe que cela doit faire un très-bon purgatif contre la poltronerie. A l'égard des hypocrites , des fanatiques & des bigots , on continuera de les mettre au caramelle ; je les réſerverai pour mon entremets.

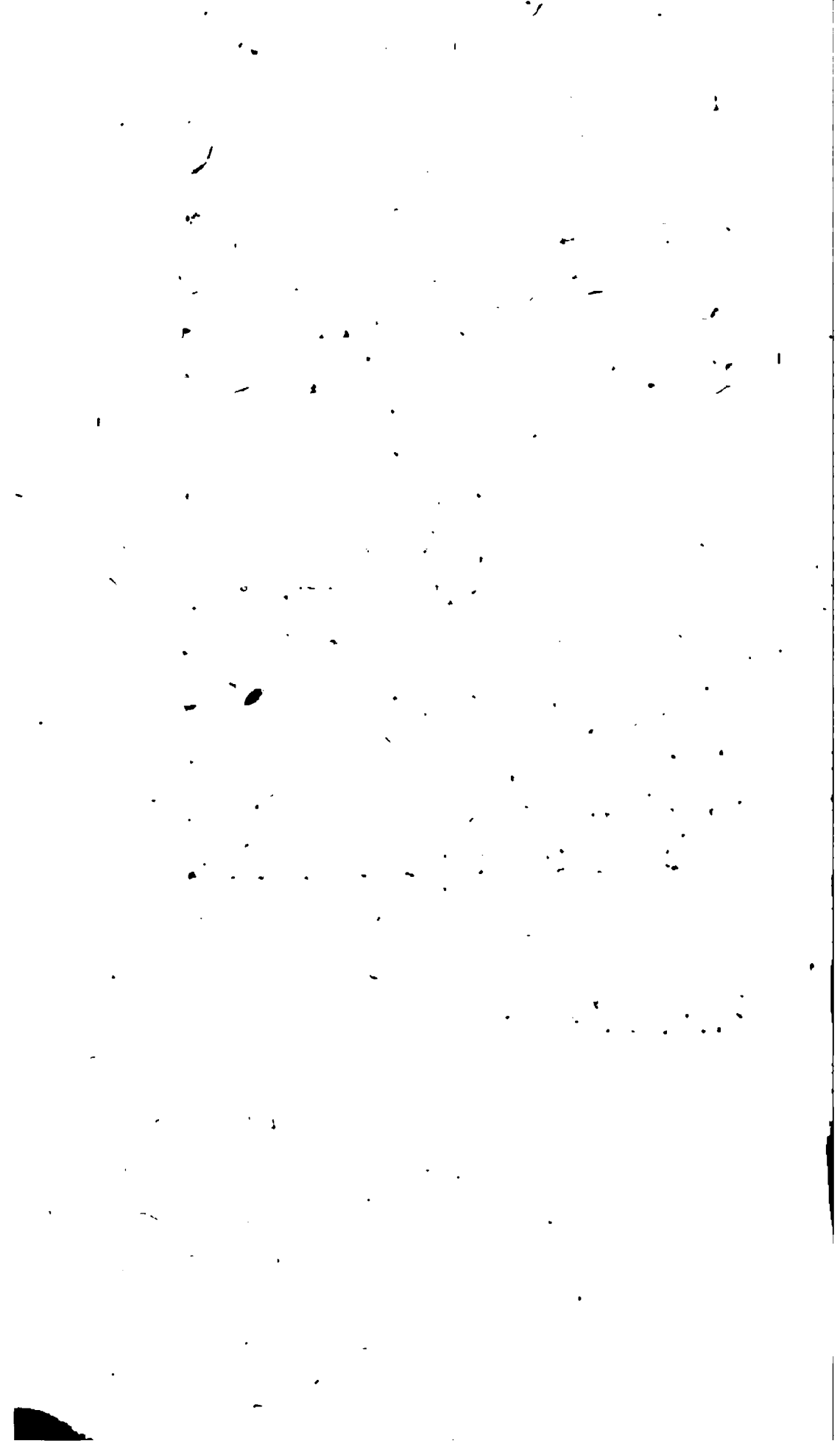
Lorsque Pluton eut prononcé ce jugement qui fit trembler tout l'Enfer , il deſcendit de

son trône pour aller se délasser auprès de Proserpine , d'une journée , ou pour mieux dire , d'une nuit aussi fatigante , se reposant sur Eaque & sur Radamante du soin de faire exécuter son arrêt. Les Juges Infernaux s'en sont acquittés avec tout le zèle qu'en attendoit le Prince des Démons. Pour nous , après avoir entièrement satisfait aux ordres du Souverain de l'Empire des Morts , nous sommes partis aussi-tôt pour le Monde de Mercure , dans le dessein d'abrégé , s'il se peut , notre exil , en profitant des exemples toujours variés & toujours nouveaux qu'on y rencontre à chaque pas. J'ai distribué mes

légions proportionément à l'étendue des Provinces. Je me flatte d'y trouver de l'amusement & de l'occupation pour mes troupes , que j'aurai soin de tenir en haleine , afin de les faire rentrer en grace.

Zachiel , qui s'apperçut que Monime étoit prête à s'évanouir de frayeur, congédia Astrophe , qui disparut dans l'instant , & nous laissa dans une surprise qui ne se peut décrire.

Fin de la seconde Partie.



VOYAGES

D E

MILORD CÉTON

DANS LES SEPT PLANETES,

O U

LE NOUVEAU MENTOR.

VOYAGES

D E

MILORD CÉTON

DANS LES SEPT PLANETES,

O U

LE NOUVEAU MENTOR,

T R A D U I T S.

P A R M A D A M E D E R. R.

T R O I S I E M E P A R T I E.



A L A H A Y E,

Et se trouve

A P A R I S,

Chez { DESPILLY, rue Saint-Jacques.
D U C H E S N E, rue Saint-Jacques.
C E L L O T, Imp. rue Dauphine.
P A N C K O U K E, rue de la Comédie.

M. D C C. L X V.

VOYAGES

D E

MILORD CÉTON

DANS LES SEPT PLANETTES.

CHAPITRE PREMIER.

*Le Génie conduit Monime &
Céton dans le troisieme ciel ,
qui est la planète de Venus.*

L'ESPACE qu'il nous fal-
lut traverser, pour pas-
ser de la planète de
Mercure dans celle de Venus,
III. Partie. **A**

nous donna le tems d'admirer de nouvelles perfections du ciel. Je crus voir autour de lui d'autres cieux brillans qu'on pouvoit comparer à des lampes officieuses qui répandent lumière sur lumière ; leurs précieux rayons , & leurs influences sacrées , me parurent se concentrer dans le monde de Venus.

Le Génie nous descendit dans une plaine émaillée des plus précieux dons de Flore. D'un côté de ce lieu charmant on voit couler le fleuve de délices ; & de l'autre , celui de la volupté , qui entretiennent par leurs douces chaleurs les plantes dont leurs rives sont embellies ; & le soleil , joi-

gnant à l'éclat de ses rayons sa pourpre dorée , les fait luire comme une mer de jaspe qui reçoit de ces guirlandes un nouvel honneur. Sur ces deux fleuves on voit le cygne se promener , & avec un col en arc , relever comme un manteau royal ses ailes blanches , & porter en avant son corps majestueux ; quelquefois aussi on le voit quitter les eaux pour fendre la moyenne région de l'air : enfin je m'apperçus d'abord , en entrant dans le monde de Venus , que toute la nature ne respire que le plaisir , la joie & la volupté ; & il semble que l'univers entier lui paye le tribut de son obéissance , & est forcé de

rendre hommage à la prééminence de son empire.

Je ne sai, dit Monime, si le nouvel air que nous respirons influe déjà sur moi, mais j'avouerai que je me fais une idée la plus jolie, la plus riante & la plus agréable du monde de Venus. Ceux que nous venons de visiter ne m'ont encore offert que des objets de mépris ou de compassion, celui-ci va au moins nous fournir de l'amusement. Le joli monde que celui de Venus ! qu'il doit être charmant ! tenez, mon cher Zachiel, il me semble que je suis dans l'isle de Cythere si vantée par nos poètes. En effet, n'est-ce pas Venus elle-même qui en

est la Reine ? Cette cour est
 sûrement l'assemblée des gra-
 ces , & je me persuade qu'elle
 est faite pour y fixer le philo-
 sophe le plus indifférent. Co-
 ne peut être que dans ce mon-
 de où naquit Hébè , Déesse
 de la jeunesse , puisque c'est à
 Zéphir & à l'Aurore qu'elle
 doit la vie. Les Ris , les Jeux ,
 & tous les petits Dieux ba-
 dins ne peuvent manquer
 d'habiter cette cour ; je crois
 même que la Volupté fait ici
 son séjour ordinaire , & que
 l'Amour , ce Dieu qui anime
 la nature , gouverne tous les
 plaisirs de ce monde.

Il est certain , belle Moni-
 me , dit Zachiel en souriant ,
 que l'amour se fait mieux sen-

tir dans cette partie du globe de Venus qu'on nomme Idaliennne. Cependant il est de tous les mondes, & tient le milieu entre le ciel & la terre ; mais il ne peut être un Dieu , parce que les Dieux sont essentiellement heureux , & que l'amour cherche toujours à le devenir : il est des momens où il élève les hommes à la félicité des Dieux , & d'autres où il rabaisse les Dieux même au niveau des hommes.

L'Amour , poursuit Zachiél , tient sa naissance de deux Génies que le hasard fit rencontrer ensemble ; l'un qui préside à l'abondance , & l'autre à la pauvreté. Il tient de son pere l'audace , la vivacité

d'esprit , la confiance en ses forces , l'art de dresser des embûches , une certaine maniere de s'insinuer , de persuader & de vaincre : les qualités contraires viennent de sa mere , c'est-à-dire , la disette , la crainte de se produire , cette indigence qui le porte à demander sans cesse , cette timidité qui souvent lui fait manquer les meilleures occasions & ce fond inépuisable de desirs. C'est par ce mélange que l'amour passe sans s'en appercevoir de la vie à la mort , & de la mort à la vie ; sans cesse il soupire après la volupté , & met tout son bonheur dans sa jouissance.

En vérité , je ne vous con-

çois pas , dit Monime , en interrompant le Génie ; depuis que nous sommes entrés dans l'empire de Venus , je crois , mon cher Zachiel , que vos discours pourroient bien être analogues aux Myſteres de la Déeſſe , car je ne comprends rien à tout ce que vous venez de dire. Que ſignifie cette nouvelle généalogie que vous donnez à l'Amour ? N'eſt-il pas le fils de Venus ? Pourquoi donc employez - vous aujourd'hui une allégorie différente pour le faire deſcendre de Génies ? C'eſt-à-dire que ce ſont Meſſieurs les Eſprits céleſtes qui ſe ſont amusés à fabriquer l'Amour. Mais dites-moi , je vous prie , ſi dans cet agréable paſſé-

tems ils ont songé au bonheur
 des humains : je serois encore
 curieuse de sçavoir comment ils
 expriment leurs feux; est-ce par
 un doux commerce, par de ten-
 dres regards , ou bien par.....?
 arrêtez , dit le Génie , n'éten-
 dez pas plus loin votre curiô-
 sité ; qu'il vous suffise d'appren-
 dre que les Génies sont par-
 faitement heureux , que rien
 ne manque à leur félicité , &
 qu'il n'est gueres de vrai bon-
 heur sans un véritable amour :
 il raffine les pensées, il augmente
 le courage ; lorsqu'il joint l'u-
 nion des cœurs à celui de l'in-
 nocence , son siege est dans la
 raison , pourvu qu'il soit judi-
 cieux, & qu'il ne se laisse point
 absorber par la volupté : on

doit s'unir par des désirs purs qui ne souillent point l'ame ; par cette confiance mutuelle, & par ces doux sourires qui sont un épanchement du cœur qui servent souvent à ranimer les feux.

Vous avez beau dire , mon très-cher petit papa , dit Monime , en continuant ses plaisanteries , tous vos graves raisonnemens ne pourront jamais m'empêcher de vous regarder comme le pere de cet Amour malin qui ne se plaît qu'à faire des niches , car vous ressemblez beaucoup au portrait que vous venez vous-même de tracer. Eh bien , reprit Zachiel , pour vous punir de votre allusion , je vais vous

faire prendre la figure d'une Idalienne ; je laisserai agir sur vous les influences qui dominent ce monde, & nous verrons comment vous traiterez mon prétendu fils, & si vous aurez assez de force pour vous défendre contre ses traits.

Le génie la transforma dans l'instant en une Nymphé ; il lui donna la taille & la majesté de Diane, la jeunesse de Flore, la beauté & les graces de Venus, avec l'air riant de l'Amour. Pour vous, mon cher Céton, dit Zachiel, je ne veux pas que vous quittiez un seul instant Monime ; comme je fai la portée de vos forces, je crois qu'il est de la prudence de ne vous point expo-

ser à des tentations auxquelles il est presque impossible à l'homme de résister.

J'avoue que je fus très - piqué contre Zachiel de la préférence qu'il venoit d'accorder à Monime. Pourquoi, me disai-je, donne-t-il plus de force à un sexe que tout le monde accuse de tant de fragilité ? Seroit-il possible que ce sexe qui paroît à nos yeux si délicat & si foible, conservât néanmoins plus de fermeté dans les occasions ? Quelle seroit donc l'injustice des hommes ? Alors , regardant Monime , sa beauté & ses graces firent naître en moi de violens desirs , sans que les liens du sang y pussent mettre aucun

frein ; je les avois oubliés, & m'imaginois qu'en paroissant sous ma figure naturelle , j'aurois du moins pu écarter ces amans : je croyois être beaucoup plus sûr si Monime fût restée mouche dans l'empire de Venus, que je n'avois lieu de l'être sous la forme que le Génie venoit de lui faire prendre : je craignois avec raison les influences de cette planète, & quoique nous eussions échappé l'un & l'autre à celle de la Lune, celle-ci me paroissoit d'une bien plus dangereuse conséquence pour l'intérêt de mon cœur. Je n'osai néanmoins faire connoître au Génie les violentes agitations dont je me sentoís animé par la jalousie..

Zâchiel donna à Monime le
 char le plus brillant : il étoit
 en forme de coquille , orné
 des plus belles peintures , qui
 représentoient les différens at-
 tributs de la Déesse Venus :
 on voyoit d'un côté ses ren-
 dez-vous avec le Dieu Mars ,
 plusieurs petits Amours qui
 paroissoient folatrer autour
 d'elle ; d'un autre le désespoir
 qu'elle fit paroître à la mort
 d'Adonis , & sa retraite dans
 l'isle de Lesbos ,

Plus de cinquante Gnomes
 & Gnomines furent appelés
 pour orner la suite de Moni-
 me & pour la servir. Ne pou-
 vant ni m'en éloigner ni la
 perdre de vue , je me plaçai
 sur une boucle de ses cheveux ,

& nous nous mimés en marche. Arrivés au bord d'un canal, l'astre de la nuit avoit déjà parcouru plus de la moitié de sa carrière ; la sœur du Dieu du jour se miroit dans ces eaux transparentes qu'animoit un léger zéphir, en faisant frissonner sa surface par un agréable murmure ; des cygnes plus blancs que la neige plannoient majestueusement sur ce cristal liquide.

C'étoit au mois d'Avril, tems consacré dans cet empire aux réjouissances publiques, parce que cette saison ranimant toute la nature, fait renaître les plaisirs comme les fleurs. L'air doux & tempéré qui regne alors dans ce mon-

de , inspire aux Idaliens une humeur folâtre & enjouée , qui les attire sur les bords du canal qui forme une promenade délicate. Nous en vîmes arriver de tous côtés , & je remarquai que les hommes & les femmes étoient uniquement occupés de leurs parures , de leur beauté & de leurs graces : la joie & les plaisirs éclatoient également sur leur visage , mais leur air est trop affecté ; on n'y remarque point cette noble simplicité , ni cette pudeur aimable qui fait le plus grand charme de la beauté , & qui seul peut fixer un cœur droit : l'air de mollesse , l'art de composer leur figure , leurs vaines parures , leurs regards hardis qu'elles s'efforcent quelquefois de

rendre languissans en recherchant ceux des hommes ; en un mot, tout ce que je vis d'abord dans leur maintien me parut vil & méprisable.

Le Génie me dit que dans ce monde le libertinage rend les hommes & les femmes illustres ; il en fait des héros & des héroïnes, qu'on se montre aux promenades & aux spectacles ; & ces femmes que vous venez de voir, qui vous paroissent semblables à des divinités, & qu'on prendroit plutôt pour des Déeses élevées dans l'art de plaire que pour de simples mortelles, ont toutes renoncé à la vertu & à la modestie qui est le plus bel ornement du sexe ; on les a

seulement formées pour la débauche : elles ont acquis le talent de l'insinuation ; les graces du discours semblent faire couler le miel de leurs lèvres ; rien n'est plus persuasif que leur entretien. Elles joignent un extérieur prévenant à un air agaçant qui subjugué les hommes , & l'esprit attaché pour jamais y résiste d'autant moins qu'il trouve du plaisir à se laisser vaincre. La douce violence de ces objets flatteurs apprivoise les naturels les plus sauvages , amollit les plus féroces , enyvrent les plus forrs , & asservit les plus fermes ; c'est un aimant qui attire l'acier le mieux trempé ; mais il arrive souvent qu'elles sont les victimes de

leurs propres appas. Cependant ce n'est que pour ces syrenes que les Idaliens prostituent ignominieusement leur vertu & leur renommée. Quelquefois aussi le repentir les fait expier leurs transports insensés ; alors la raison revient dès qu'ils cessent d'en être les admirateurs ; le charme tombe ; les traits que darde le fol amour ne sont plus que des traits émoussés que le vent emporte ; un coup d'œil méprisant rend ses armes inutiles, il n'y a plus que les esprits faibles qui s'y laissent éblouir.

En approchant du palais de la Reine je crus voir l'île enchantée d'Armide ; ou les jardins de Flore. Nous entra-

mes d'abord dans une belle avenue ; les arbres qui la composent font admirer l'énorme hauteur de leur cime ; en élevant les yeux jusqu'au faite , on doute si la terre les porte , ou si eux-mêmes ne portent point la terre suspendue à leurs racines : on diroit que leurs fronts orgueilleux est forcé de plier sous la pesanteur des globes célestes , & qu'ils n'en soutiennent la charge qu'en gémissant ; leurs bras étendus vers le ciel semblent l'embrasser , & demander aux étoiles la bénignité toute pure de leurs influences , afin de les recevoir sans qu'elles aient rien perdu de leur innocence dans le lit des élémens. On voit de tous

côtés dans cet endroit délicieux des fleurs qui , sans avoir eu d'autre jardinier que la nature , répandent une odeur agréable , qui réveille & satisfait en même tems l'odorat : souvent on est embarrassé de choisir entre la rose , le jasmin , le chevrefeuille ou la violette.

Plus loin , on croit entendre les ruisseaux , par leur doux murmure , raconter leurs amours aux cailloux qui les environnent. Ici les oiseaux font retentir les airs du bruit de leurs chansons ; & la tremoussante assemblée de ces gorges mélodieuses devient si générale , qu'on croiroit que chaque feuille a pris la voix

du rossignol : les variations de leurs chants forment un concert si parfait , l'écho y prend tant de plaisir , qu'il semble ne répéter leurs airs que pour les apprendre. A côté un fleuve jaloux gronde en fuyant , irrité de ne les pouvoir imiter. Ce n'est que dans ce monde que l'amour regne avec empire sur toute la nature , & que le ciel , la terre & les eaux reconnoissent sa domination.

Aux côtés du palais sont deux tapis de gazon qui forment une émeraude à perte de vue , & qui joints au mélange confus des couleurs que la nature attache à des millions de petites fleurs qui confondent leurs nuances , & dont le tein

est si frais qu'on ne sauroit douter qu'elles n'aient échappé aux amoureux baisers des zéphirs qui s'empressent pour les caresser. Il semble que des lieux si charmans voudroient engager le ciel de se joindre à la terre.

Au milieu de ces deux tapis si vastes & si parfaits, court à bouillons d'argent une fontaine rustique, qui paroît toute fiere de voir les bords de son lit émaillés d'orangers, de mirthes & de citronniers; & ces petites fleurs s'empresser autour comme pour se disputer la gloire de s'y mirer la première : on respire en ce lieu un air embaumé.

Nous entrançes enfin dans

le palais de la Reine qui est d'un marbre transparent : cet édifice a l'air très-majestueux. Au dessus de l'architecture sont à chaque face de grands frontons , où l'on voit en haut relief les plus agréables aventures de la Déesse Venus qui y sont représentées au naturel. Tous les appartemens sont remplis de glaces ; les plafonds le sont aussi. L'exposition de ce palais est la plus agréable qu'on puisse voir , & la distribution des jardins , où l'art & la nature semblent s'être unis avec complaisance pour embellir un séjour aussi délicieux.

Zachiel présenta Monime à la Reine , sous le nom de Taymuras , Princesse de Georgie.

gie. Je fus très-surpris de la qualité & du rang que le Génie lui fit prendre , mais il m'assura que cette dignité lui étoit due à juste titre ; elle la soutint avec grandeur & majesté. On lui rendit dans cette cour tous les honneurs que mérite une naissance aussi distinguée, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée des plus rares qualités. La Reine voulut qu'elle fût logée dans son palais, & la combla d'amitié.

Monime parut dans cette cour comme une nouvelle divinité , & l'éclat de sa beauté lui eut bientôt attiré les suffrages de tous les petits-mâtres , car ils fourmillent dans cette planète ; on peut dire que ce

III. Partie.

B

sont des oiseaux de tous les mondes : c'étoit à qui s'empresseroit le plus à lui faire la cour. Je ne sai comment je ne suis pas mort de jalousie , de crainte , de colere ou de dépit ; il est certain que tous ces mouvemens m'agiterent tour à tour pendant le séjour que nous fîmes dans cette cour.



CHAPITRE II.

Mœurs des Idaliens.

DAns l'empire de Venus ce sont les femmes qui gouvernent l'état; les plus importantes négociations ne se font que par elles; tous les changemens qui arrivent & les grands événemens sont leurs ouvrages. Elles disposent de toutes les charges, de tous les emplois, de tous les postes éminens, & de tous les gouvernemens, quoiqu'il ne paroisse que des hommes à la tête de leurs Conseils.

Les Idaliennes, plus ha-

biles que les femmes de notre monde, ne reconnoissent point les droits que les hommes ont jugé à propos de s'approprier, ni ces regles séveres qu'ils leur ont imposées ; elles disent qu'elles sont presque impossibles à observer. Il est vrai que dans notre monde les hommes se croient en droit de tout exiger. Ils poussent leur bonté jusqu'à attribuer aux femmes beaucoup de foiblesse & plus de vivacité dans leurs passions, & leur demandent en même tems plus de force qu'ils n'en ont eux-mêmes pour les surmonter : je voudrois leur demander d'où vient ce privilege exclusif de pouvoir prévenir tous leurs desirs, de céder à

tous leurs mouvemens , & de n'écouter que la voie de la nature , tandis qu'ils n'accordent qu'à peine aux femmes la faculté de végéter ; ils ne les regardent que comme des automates qui ne doivent servir qu'à l'ornement d'un salon qu'ils voudroient décorer de divers changemens.

Il faudroit , pour juger avec équité de la foiblesse & de l'humeur volage qu'on dit être le partage du beau sexe , réduire les choses dans une juste équité , afin de pouvoir examiner , préjugé à part , si malgré quelque légèreté qu'on attribue aux femmes , elles ne sont pas encore mille fois moins inconstantes que les hommes. On

fait que lorsqu'un petit-maître devient infidèle, sa conduite est justifiée par tous ceux de son espèce; personne ne s'avise de se récrier sur sa perfidie, & la maîtresse qu'il a abandonnée devient un triomphe de plus pour lui : mais si cette maîtresse veut se venger de l'infidèle en lui substituant un nouvel amant, c'en est fait, c'est une coquette, une volage, une perfide, & toute la nation des amans la condamne sans retour. La même action qui fait la gloire de l'homme perd à jamais la femme qui a été assez malheureuse d'avoir du goût pour lui & de se confier à sa probité.

Cependant on crie sans cesse

contre les femmes ; on les accuse d'inconstance & d'infidélité , on leur demande une vertu à toute épreuve , & ces hommes injustes qui ont fait les loix veulent les réduire dans un dur esclavage , tandis qu'ils s'accordent à eux-mêmes une pleine liberté ; qu'arrive-t-il de là , ce qu'on voit tous les jours , c'est-à-dire , qu'un mari bourru , jaloux , bifarre , bigot ou avare se figure mille chimères , & prend les visions frénétiques dont il est agité , pour des réalités qu'il publie hautement ; alors toute la société maritale prend son parti , ils condamnent l'épouse sans l'entendre , & toutes les femmes en général se trou-

vent englouties dans l'arrêt foudroyant que porte contre elles le jaloux sénat.

Je suis toujours étonné que les femmes ne se soient point encore liguées entre elles , qu'elles n'aient pas imaginé de former un corps à part , afin de pouvoir se venger des injustices que leur font les hommes : que ne puis-je vivre assez long-tems pour leur voir faire cet heureux usage de leur courage ! Mais jusqu'à présent elles ont été trop coquettes & trop dissipées pour s'occuper sérieusement des intérêts de leur sexe. J'ai remarqué dans presque tous les mondes que ce n'est que l'amour propre & la vanité qui les enchainent ;

l'intérêt personnel vient au secours d'un cœur déjà séduit par l'appât du plaisir qu'elles se promettent, & qui souvent ne gît que dans leur imagination ; ce sont sans doute ces raisons qui les empêchent de faire corps , & ce qui fait qu'elles abandonnent la cause commune.

Chez les Idaliens la loi est égale ; & l'amour , loin d'y être un supplice , ne sert qu'à assurer leur bonheur. Un homme qui oseroit se vanter dans cet empire d'avoir toujours été insensible, y feroit regardé comme un stupide ou un automate , on tâcheroit même d'en purger le pays afin d'éviter le scandale de leur conduite.

B v

Un cœur tendre est chez ces peuples le plus noble présent qu'ils puissent recevoir du ciel ; ce n'est que la délicatesse des sentimens qui les distingue ; c'est à l'ardeur de plaire qu'ils doivent leurs plus belles connoissances : ils prétendent que l'amour fut le premier qui leur donna l'idée de l'écriture ; l'art de la peinture fut aussi inventé par lui. Il est certain qu'en examinant chez eux les événemens les plus considérables , on voit qu'ils prennent presque tous leur source dans la tendresse.

Un Italien croit que sans l'amour tout languiroit dans la nature ; que ce Dieu est l'ame du monde , l'harmonie

de l'univers , & que le ciel en
 créant l'homme , lui a don-
 né ce penchant qui l'entraîne
 vers les femmes ; que l'amour
 qu'ils ont pour elles est un pré-
 sent de la divinité qui leur or-
 donne d'aimer un sexe qui a
 été créé d'un limon plus épu-
 ré , puisqu'il est plus sensible &
 plus tendre. Pourquoi , disent-
 ils , rougirions-nous de suivre
 les impressions que la nature
 donne , sur-tout lorsqu'elles
 n'ont rien de criminel que
 quand on les corrompt par les
 vices ou par la débauche ; mais
 ces graves philosophes de dix-
 huit ou vingt ans voudroient
 en vain combattre leurs pas-
 sions , ils sont trop vifs , trop
 dissipés , trop foibles & trop

exposés pour souhaiter sérieusement de les dompter ; elles attaquent leurs cœurs avec d'autant plus d'avantage qu'ils paroissent y avoir contribué eux-mêmes , en les aiguillant par des tentations toujours renouvelées ; & ce n'est qu'en les fuyant qu'on peut écouter les conseils de la raison & se procurer cette tranquillité & cette paix de l'ame , si douce, si nécessaire, sans laquelle le cœur devient lui-même un tyran , & la vie un martyre : mais les Idaliens ne reconnoissent point ces principes ; leur imagination peu délicate ne se remplit que d'idées riantes qui les empêchent de réfléchir. Cependant lorsqu'une Ida-

lienne joint la bonté du cœur à l'agrément , ce qui est assez rare , elle domine , elle force l'ame & l'entraîne pour ainsi dire malgré elle. On m'a assuré que la plupart d'entre elles se servent d'un filtre qu'elles savent composer , pour persuader aux grands Seigneurs & à ceux qui, possesseurs de grandes richesses, peuvent les répandre avec profusion , que l'or , les diamans , les bijoux & la richesse des meubles sont les seules preuves d'amour qu'on doit employer pour leur plaire , & qu'elles sont en droit de se faire aimer , sans que pour cela elles soient obligées à aucun retour.

Les constellations que Ve-

mis versé dans ce monde font
très-dangereuses pour les fem-
mes ; les plus vertueuses ont
peine à résister à ces influen-
ces, & sont souvent exposés
à faire un fâcheux naufrage :
on diroit que la chasteté n'y
est regardée que comme une
chimère que les hommes ne
leur ont recommandée que
pour satisfaire leur amour pro-
pre.

Monime se ressentit bientôt
de la malignité qui regne dans
l'air. Je ne tardai pas à lui
voir prendre toutes les ma-
nières de la coquetterie la plus
rafinée. Elle devint mécon-
noissable ; ses discours étoient
libres , ses regards agaçans.
Portée à aimer par l'exemple,

je ne la vis plus occupée que du
soin de plaire ; toute la nature
n'offroit à ses yeux qu'un ta-
bleau vivant de l'amour qui
passoit dans son cœur.

Désespéré de ce change-
ment, je me plaçai sur sa bou-
cle d'oreille dans le dessein de
lui faire les plus sanglans re-
proches ; mais soit qu'elle eût
oublié le langage des mou-
ches, ou que son cœur fût en-
tierement changé, elle eut la
cruauté de détourner la tête
chaque fois que je voulus m'en
approcher, & même de me
chasser avec son éventail. Ou-
tré d'un pareil procédé je pris
le parti de m'aller reposer sur
un de ces magots qui ornoient
la cheminée ; j'y déplorai mon

malheureux sort, sans pouvoir néanmoins cesser de regarder Monime. Je l'examinois avec la douleur d'un homme qui croit tout perdu pour lui.

Une foule de petits-mâtres arrivent, & je la vis sourire à l'un, un regard distrait & languissant étoit jetté sur un autre. Elle s'avança devant une glace pour raccommoder une sultanne de diamans qu'elle déranger plusieurs fois pour la remettre ensuite comme elle étoit ; ce petit manège n'étoit que pour faire admirer la beauté de sa main & la blancheur d'un bras fait au tour ; puis changeant d'attitude pour donner assez de mouvement à sa jupe, afin qu'en s'élevant un

peu on pût voir le bas d'une jambe admirable, & le plus joli petit pied du monde. Elle se mit ensuite à préluder à demi-voix & d'un air folâtre, pour faire naître à ceux qui l'écoutoient le desir de l'entendre, & satisfaire en même tems son amour propre par le plaisir qu'on goûte à être applaudie. Monime me parut enfin la plus accomplie petite-maîtresse qui fût dans la planète de Venus; non-seulement elle avoit pris les airs les plus galans des femmes, mais elle étoit encore en état de leur donner des leçons sur tous les raffinemens que peut employer une coquette lorsqu'elle veut subjuguier un amant.

On juge que je ne devois pas être à mon aise, cependant je ne pus jamais me résoudre à la quitter. Je la suivis un jour chez la Reine où l'on jouoit au camagnol; lorsque le Prince Pétulant entra, Monime fut d'abord frappée de sa bonne mine, de cet air de noblesse & de grandeur que donne une haute naissance. Elle ne l'avoit point encore vu. Ce Prince, absent depuis six mois pour faire rentrer dans son devoir toute une province qui s'étoit révoltée, & qui avoit causé beaucoup d'inquiétude à la Cour, revenoit couvert de gloire, après avoir rempli l'attente de la Reine qui lui avoit don-

né le commandement de ses troupes dans cette expédition. Cette Princesse voulant lui donner des marques de satisfaction en présence de toute sa Cour, lui fit l'accueil le plus caressant, & le combla d'éloges les plus flatteurs.

Nombre de courtisans entourerent le jeune Prince pour joindre leurs éloges à ceux de la Reine ; mais appercevant Monime, à peine ce Prince se donna-t-il le tems d'y répondre : enchanté de sa beauté & des charmes répandus dans toute sa personne, dieux, s'écria-t-il, en parlant à un de ses courtisans ! quelle adorable objet ! est-ce Flore ou Hebe ? Que son air est vif & touchant !

le ciel est dans ses regards ; chaque geste marque la dignité & les graces : quelle son de voix ! il porte l'amour dans le cœur. Est-elle depuis long-tems à la Cour ? Sait-on ce qu'elle y vient faire ? Je l'ignore , répondit le courtifan , fâché sans doute de ce qu'il prévoyoit que le Prince alloit peut-être lui enlever une conquête qu'il croyoit déjà sûre ; mais , poursuivit Pétulant tout plein de son amour , son cœur n'est-il point prévenu en faveur de quelqu'un ? Ah ! si cela est , j'en mourrai de douleur : il faut m'en instruire.

Le Prince Pétulant étoit dans cet âge où tout inspire l'amour & la volupté. Le plai-

sir paroissoit peint dans ses
 yeux, la tendresse dans sa phy-
 sionomie , & la persuasion
 étoit sur ses levres. On ne pou-
 voit le voir sans sentir que l'a-
 mour devoit être un sentiment
 délicieux & fait pour triom-
 pher de la vertu la plus sau-
 vage. Il étoit couru des fem-
 mes qui l'avoient un peu gâté
 en accordant trop à ses desirs,
 ce qui le rendoit vain & un peu
 téméraire.

Lorsque le jeu fut fini , le
 Prince s'approcha de Moni-
 me & lui présenta la main
 pour la reconduire dans son
 appartement , en lui disant
 tout ce que l'amour peut ins-
 pirer de plus tendre. Il s'ex-
 primoit avec ce charme de

L'esprit qui cherche à plaire,
 L'ardeur qui brilloit dans ses
 yeux intimida d'abord Moni-
 me ; son étonnement lui fit
 garder le silence : si mes re-
 gards importuns vous fati-
 guent, ajouta le Prince, souf-
 frez au moins mes adorations.
 Pourriez-vous vous offenser
 de ma liberté ? Vos yeux qui
 m'ont paru plus serens que le
 ciel doivent être le siège de la
 douceur, pourquoi les armer
 de sévérité ? Ah ! rassurez un
 homme que la majesté de vo-
 tre front a déjà confondu ; si
 j'ai fait un crime en vous dé-
 clarant mon amour, & en
 contemplant vos appas, c'est la
 crime de vos charmes. Tout
 ce qui respire doit adorer vo-

tre beauté. Qui pourroit vous être comparé dans l'univers ? Vous êtes digne de commander aux Dieux mêmes.

Enfin le Prince continua de faire valoir les sentimens passionnés qu'il avoit pour Monime, il lui jura cent fois de l'aimer éternellement, fit briller sa flamme impétueuse, & dans le transport qui l'anime il prend une des mains de Monime, la serre, la regarde tendrement ; & comme il voit qu'elle ne songe point à la retirer, il y applique un baiser tout de flamme. Ce baiser augmenta son trouble & ses desirs. Enhardi par cette faveur, il ne craint plus de les montrer. Mais que devins-je lorsque je crus m'appercevoir qu'il

lui en caufoit à son tour :
Dieux ! m'écriai-je, je suis per-
du. On fait que les mouches
n'ont pas la voix forte ; je ne
fus point entendu.

Enfin , plaire , aimer , se le
dire , fut pour ces deux amans
l'ouvrage d'une foirée. Leurs
cœurs se communiquèrent plus
aifément par ce qu'ils fen-
toient , qu'ils ne se l'apprirent
par des paroles ; leur trouble ,
leurs regards leur fervirent
d'expressions ; ce je ne fai quoi
que les amans & les vrais amis
éprouvent , que j'avois si bien
fenti moi-même auprès de Mo-
nime , & que cependant je ne
puis rendre.

On a raison de dire que les
Princes vont vite en amour.
C'est

C'est une loi généralement reçue & suivie dans presque tous les mondes que j'ai visités; mais celui de Venus l'emporte sur tous les autres. Comme ces peuples ne vivent pas long-temps, ils abrègent le plus qu'ils peuvent tout cérémonial incommode : la constance semble être bannie de ce monde; la volupté, l'amour des plaisirs, la bonne chère, sont leurs passions dominantes; ils joignent encore à ces rares qualités le faste & la magnificence.

La souplesse est chez eux un caractère naturel. Un Italien emploie toute son adresse à dissimuler ses défauts & à exagérer ses bonnes qualités.

III. Partie.

C

Tous les hommes s'annoncent sous les dehors les plus estimables. Tous veulent passer pour avoir des mœurs, de la probité, de l'esprit, des connoissances, du jugement & de la raison; mais toutes ces prétentions sont chimériques, puisqu'ils ont plus de brillant que de solidité; qu'ils sont plus superficiels que profonds; plus vains que fiers; plus voluptueux que délicats; plus foibles que sensibles; & plus occupés du desir de plaire que des moyens de s'attacher une personne de mérite: on peut dire que toutes leurs démarches sont inconféquentes. Pour les femmes, elles ne sont jalouses que de leur beauté;

de leurs graces , & de la préférence qu'elles remportent sur leurs rivales , fans se foucier aucunement de leur réputation.

CHAPITRE III.

Amour de Pétulant pour Monime.

LEs Idaliennes en général sont fort adroites : elles ont l'esprit subtil & artificieux, affectent le désintéressement, quoique dans le fond elles ne s'occupent que des moyens dont elles doivent se servir pour travailler à la ruine entière de leurs amans. Plus elles

ont reversé de fortunes, plus leur triomphe est grand ; c'est alors que leur réputation s'étend par-tout , & que les hommes se disputent entre eux la gloire de se ruiner avec elles.

Rien ne s'achete si cher dans ce monde que la compagnie des femmes : il est vrai qu'on a la liberté de les marchander comme une boîte à bonbons ; il est certain qu'elles se livrent toujours aux plus offrans. Une Italienne vous tient quitte des fleurottes ; les longues déclarations l'ennuient. Soyez riche & libéral, c'est tout ce qu'il faut pour plaire. Au lieu de soins délicats & recherchés, donnez-leur de l'argent, des bijoux,

des diamans , un bel équipage , une maison bien montée , nombre de domestiques ; avec ces avantages vous aurez certainement la préférence : mais il ne faut pas croire pour cela qu'elles vous seront fidelles ; vous serez trop heureux si ces belles ne vous donnent qu'une demi-douzaine d'associés. Un homme est souvent entretenu par la maîtresse d'un grand Seigneur ; celui-ci en entretient lui-même une autre : ce sont , pour ainsi-dire , des baux qu'ils passent , dans lesquels leur mérite est sûrement affermé beaucoup plus qu'il ne vaut : c'est ainsi qu'ils font circuler les faveurs du simulacre de l'amour.

Dans ce monde les amans font des gens indifférens qui se voient par amusement, par air, par habitude, ou pour le besoin du moment ; le cœur n'a nul part à ces liaisons ; on n'y consulte que l'intérêt, la commodité, ou certaines convenances extérieures ; on appelle cela se connoître, s'arranger, se voir, vivre ensemble ; ces liaisons de galanteries durent un peu plus qu'une visite. Ils ont très-sagement trouvé qu'il falloit régler sur l'instant des desirs la faculté de les satisfaire ; c'est pourquoi ils ne font gueres d'autres choix que ce qui tombe le plus commodément sous leurs mains : cependant ces amans.

se jurent une constance éternelle, quoiqu'ils soient sûrs de se parjurer autant de fois qu'ils changent d'objet, & chaque défaite prépare celle qui doit suivre. L'habitude qu'ils ont du vice en efface à leurs yeux toute l'horreur. Entraînés du deshonneur à l'infamie, ils ne trouvent aucune raison qui les arrête, & on les voit faire autant de chûtes que de faux pas.

On peut comparer les Italiens à l'éclat somptueux d'un superbe tombeau que l'art a décoré de mille trophées; mais le dedans trop digne de pitié n'est plus qu'une carcasse magnifique, ou qu'un vrai squelette d'amitié; tout leur mé-

rite n'est que dans l'extérieur : chez eux lorsque l'utilité disparoît, elle ferme après elle la porte du cœur.

L'esprit des Italiennes éclate en plusieurs occasions : on les voit d'abord employer tous les ressorts de la coquetterie pour fixer un amant qui a su leur plaire. Artificieuses & rusées, elles ont des raffinemens dont elles seules sont capables ; mais si elles découvrent que cet amant les a trahies, s'il porte ses attentions sur un autre objet, s'il les quitte, s'il les méprise, alors la douleur qu'elles conçoivent d'une infidélité qu'elles croient n'avoir pas méritée, change bientôt leur amour en une haine

irréconciliable ; & cet amant doit s'attendre à effuyer tous les traits d'une fureur implacable , tous les ressorts de la vengeance sont employés pour le perdre , & les conditions d'un nouveau traité ne se font que dans la vue d'y parvenir.

Que je trouve , dis-je au Génie , de différence dans la façon de penser qui regne aujourd'hui dans notre monde : chez nous un grand cœur est moins touché de la beauté que de l'esprit ; on veut des sentimens & de la délicatesse , on regarde l'esprit comme le sel de la galanterie. Il est vrai que d'abord une jolie figure engage , mais un bon caractère ar-

rête. Sans un discernement fin & de la solidité dans l'esprit, la beauté devient insipide; il faut, pour plaire long-tems, joindre à ces premières qualités l'enjouement, la politesse, la complaisance & l'égalité d'humeur; ce n'est que par ces qualités réunies qu'on peut se flatter de fixer l'homme le plus inconstant, s'il est assez raisonnable pour préférer les plaisirs purs qui n'ont leur source que dans le mélange des ames, qui ne peuvent recevoir leurs perfections que d'une confiance & d'une complaisance mutuelle. Ces qualités, si désirables pour le bonheur de la société, se trouvent quelquefois dans une jolie femme, sur-

tout lorsqu'elle a des mœurs ,
 & de l'éducation. J'ai remar-
 qué que presque toujours le
 caprice , la bizarrerie , le dé-
 pit , la colere , la jalousie ,
 l'humeur brusque & désobli-
 geante , l'esprit de critique &
 la calomnie sont des défauts
 attachés aux laides , ou aux
 vieilles coquettes qui ne peu-
 vent plus faire d'usage de leurs
 appas surannés , & qui pour
 leur consolation s'amuse à
 médire de tout le genre hu-
 main , & à empoisonner les
 actions les plus simples. Ne
 pourroit-on pas croire que la
 laideur ou la vieillesse est l'en-
 fer de certaines femmes , puis-
 qu'elle en fait autant de dé-
 mons qui ne s'occupent qu'à
 tourmenter les autres. C vj

Le Prince Pétulant continoit de faire assidument sa cour à Monime. Pourquoi , lui dit-il un jour , charmante Aymuras , doutez-vous des sentimens passionnés que vous seule êtes capable de m'inspirer ? Craignez-vous toujours mon inconstance ? Si l'amour que je ressens avoit pu passer dans votre ame , une pensée aussi injurieuse pour un Prince qui vous adore n'auroit jamais trouvé place dans votre cœur ; cessez donc de me soupçonner de légèreté ; rendez plus de justice aux feux que vous allumez , et soyez persuadée qu'ils ne peuvent jamais s'éteindre. J'avoue qu'avant que vous parussiez à la cour j'ai souvent cher-

ché les occasions de m'amuser,
 semblable aux zéphirs qui sans
 cesse caressent de nouvelles
 fleurs , je n'ai fait que voltiger
 sans pouvoir me fixer sur
 aucun objet ; cet aveu doit
 vous prouver ma sincérité.
 Hélas ! que je regrette toutes
 les expressions de tendresse
 que j'ai prodiguées à des fem-
 mes qui le méritoient si peu !
 pouvois-je jurer d'être fidèle à
 des goûts passagers ? Non , di-
 vine Taymuras , ce n'est que
 dans vos yeux qu'on doit trou-
 ver l'impression d'un véritable
 amour , & ce n'est qu'en s'at-
 tachant à vous qu'on peut en
 ressentir l'ivresse. L'univers en-
 tier paye à Venus le tribut de
 son obéissance , faut-il que

vous soyez la seule résis-
 tiez à ces douces influences ?
 J'ai cru d'abord m'apperce-
 voir que vous n'étiez point in-
 sensible à mon amour. Ce se-
 roit l'accuser de foiblesse que
 d'en craindre l'inconstance.
 Que je mets de différence en-
 tre la façon de penser de ma
 Princesse & celle de nos Ida-
 liennes ! j'ai trop appris qu'el-
 les ne savent point aimer. Ce
 n'est jamais le tendre amour
 qui les détermine ; on ne les
 voit céder qu'à l'ambition , à
 l'attrait des richesses , à la co-
 quetterie ou à la nature. Com-
 ment un Prince pourroit-il se
 flatter d'en être aimé , lors
 même qu'il ne cherche que
 l'amusement ? Leur facilité re-

bute & dégoûte ; leur vivacité inquiète ; leur intérêt & leur inconstance les rend méprisable : mais on est sûr qu'une ame comme celle de ma Princesse ne se rend que par le choix de son cœur. Serai-je assez heureux pour avoir su toucher le vôtre ?

Ce discours du Prince Péculant fut accompagné des plus vifs transports. L'occasion devenoit pressante , & je crus voir dans les yeux de Monime qu'elle partageoit les desirs du Prince : il est tems, lui dit-elle , de vous faire connoître mes véritables sentimens : oui , cher Prince , je vous aime ; j'ai senti en vous voyant que le véritable amour lie les

cœurs par une sympathie délicate. N'abusez point de l'aveu que j'ose vous faire ; qu'il vous suffise d'apprendre que vous seul possédez toute ma tendresse ; mais n'espérez rien de plus.

Ah ! divine Taymuras , s'écria Pétulant en tombant à ses genoux , nul mortel dans le monde n'est aussi heureux que moi ; vous m'aimez , vous daignez me le dire ; après un tel aveu , mon sort , s'il étoit connu , seroit envié des Dieux mêmes. Ah ! je ne sens & n'écoute plus que l'amour : comment puis-je résister au plaisir que je goûte à l'entendre prononcer de votre bouche ? Vous m'aimez ; que

ces mots ont de charmes !
répétez-les , je vous en con-
jure , mon adorable maî-
tresse.

Pétulant ajouta encore mille
propos passionnés qu'il entre-
mêloit de digressions & de té-
moignages de tendresse qui
mirent le comble à mon dé-
sespoir. J'oubliai alors l'im-
puissance où j'étois de pouvoir
me venger de Monime , je
volai comme un furieux sur son
sein que je piquai vivement :
je m'attachai ensuite au nez &
aux yeux de mon rival que je
dardai de mon aiguillon avec
beaucoup d'animosité ; la dou-
leur qu'ils en ressentirent l'un
& l'autre les mit dans une
forte d'impatience qui satisfi-

un peu ma vengeance. Monime me chassa avec vivacité, & Pétulant fit son possible pour m'attraper ; mais plus subtil que lui je me sauvai au haut d'une corniche , très-content de mon courage & d'avoir par cet exploit donné le tems à Monime de rappeler toute la vertu que je crus prête à faire naufrage ; c'étoit peut-être ce qu'on appelle l'heure du berger que j'eus le bonheur de faire manquer au Prince. Monime rougissant alors des transports de Pétulant , reprit un air sévère , lui fit un crime de sa témérité ; & quoi qu'il pût dire en en rejetant la faute sur la force de son amour , pour l'en punir

elle fut plusieurs jours sans lui permettre de la voir.

Cet intervalle parut un siècle au Prince Pétulant ; il ne put cacher son chagrin , & chacun en raisonna suivant sa façon de penser. Il vint un jour chez la Reine, Monime y étoit ; elle s'apperçut qu'il cherchoit l'occasion de lui parler , & se retira aussi-tôt ; la joie & les graces la suivirent , & laisserent à leur place le regret de son départ. Pétulant désespéré de cette marque de froideur, sortit un instant après , & fut se renfermer dans son appartement avec un de ses favoris.

Je suis le plus malheureux de tous les hommes , dit le

Prince ; tu connois mon amour
& l'objet qui l'a fait naître ;
eroirois-tu que l'ingrate me
punit d'un crime que ses char-
mes ont occasionné ? Taymur-
ras me bannit de sa présence ,
& ce qui met le comble à mes
maux , c'est que je ne puis
modérer les mouvemens qui
m'entraînent vers elle. La jouis-
sance de tous les honneurs qui
m'environnent m'abandonne
& me devient insipide éloigné
de ma Princesse. Tu fais qu'a-
vant qu'elle parût à la Cour
je trouvois des plaisirs dans
tout le brillant qu'elle présente
chaque jour à mes yeux ; mais ,
te l'avoueraï-je , ces plaisirs
n'ont jamais produit dans
mon esprit aucuns de ces de-

firs véhémens , ni aucunes de
 ces délicatesses de sentiment
 que je trouve auprès de Tay-
 muras ; je découvre en elle
 tous les jours de nouveaux
 charmes ; & elle me semble si
 parfaite , si remplie de con-
 noissances , que ce qu'elle fait
 ou ce qu'elle dit paroît tou-
 jours le plus sage ; la science
 se déconcerte en sa présen-
 ce ; sa beauté est si brillante
 qu'elle démonte la sagesse & la
 fait ressembler à la folie : on
 diroit en la voyant que l'au-
 torité & la raison ne sont fai-
 tes que pour elle , & que les
 graces ont élu leur demeure
 en sa personne ; ses charmes
 attirent la tendresse , l'estime
 & l'amour , & la nature l'a

formée si parfaite qu'on peut l'aimer sans foiblesse. Croirois-tu qu'avec des sentimens si purs & si parfaits on puisse déplaire à ce qu'on aime ; cependant c'est leur vivacité & la violence de mon amour qui me perd. Va , cher ami , la trouver de ma part ; parle lui de ma douleur. Attends , je vais lui écrire pour lui peindre le désespoir où je suis d'avoir pu l'offenser..... Mais, non, demeure , il vaut mieux que je la voie : je veux mourir à ses pieds si je n'obtiens le pardon d'une faute involontaire.

Pétulant se rendit auprès de Monime ; elle étoit seule & sans doute occupée de lui : elle ne fut pas fâchée de le

voir ; la pénitence qu'elle lui avoit imposée commençoit à l'ennuyer elle-même. Dès que le Prince parut , son air triste & abattu la toucha. Pétulant se précipita à ses genoux ; il les tint long-tems embrassés, sans pouvoit s'exprimer que par des regards où la passion étoit peinte. Il n'eut pas de peine à obtenir son pardon ; Monime oubliant sa colere le fit relever , & lui montra la satisfaction qu'elle ressentoit des marques de sa soumission & de son repentir. Je ne rapporterai point leur entretien qui fut très-long ; il finit par de nouveaux témoignages d'amitié de la part de Monime , & de celle du Prince par de nou-

velles assurances de la plus vive tendresse.

Monime parvint enfin à faire comprendre à son amant qu'il est des plaisirs que l'ame peut goûter, qui, quoique détachés de ceux des sens, n'en sont pas moins vifs. Quelle douceur, cher Prince, lui dit-elle un jour, d'être tout entier à ce qu'on aime, de se faire un devoir de son amour, un mérite de ses soins, de jouir tranquillement du plus délicieux état de la vie, & de joindre le charme de l'union des cœurs à celui de l'innocence ! Les plaisirs ne sont-ils pas bien plus parfaits lorsque l'amour ne s'introduit que par l'esti-

moi, du moins s'il disparoît ce n'est que pour céder la place à l'amitié la plus tendre. Est-il de plaisirs plus touchans que celui d'aimer ce qu'on respecte & d'en être chéri sans partage ? & doit-on immoler une si douce félicité à l'ivresse des sens ? Il faut que nulle crainte, nulle honte ne trouble notre repos, & qu'au sein des vrais plaisirs nous puissions parler de l'amour sans faire rougir la vertu. Je fais que la plupart des Italiennes sont bien éloignées de cette délicatesse. Hélas ! mon Prince, continua Monime, si vous m'aviez arraché ce que je cherche à vous conserver, c'étoit votre propre bonheur que vous ravissiez.

III. Partie. D

Que vous êtes cruelle , divine Taymuras , dit Pétulant ! pensez-vous que je puisse être heureux si vous condamnez toujours ma passion & si vous voulez anéantir tous mes desirs ? Non , dit Monime , mais je veux seulement vous apprendre à les modérer , afin de ne les point épuiser ; c'est l'unique moyen de n'en être pas la victime , car ceux qui recherchent le plaisir avec trop d'avidité sont des prodigues qu'on peut accuser de dissiper leur fond sans se donner le temps de jouir du revenu , & qu'on doit encore regarder comme des gens prêts à tomber dans le néant ; il faut donc , mon Prince , économiser ses plaisirs , pour être en état de les

goûter plus long-tems. Quoique le Prince Pétulant fût très-mécontent de cette morale, & qu'il ne la goûtât point du tout, il parut néanmoins s'y soumettre sans murmurer, tant il est vrai que le véritable amour fait souvent métamorphoser les peines en plaisirs, sur-tout lorsqu'il les regarde comme des moyens de plaire à la personne aimée.

Pétulant qui ne reconnoissoit de vrai bonheur que celui de faire sa cour à Monime, lui donnoit tous les jours de nouvelles fêtes, où l'on voyoit régner la galanterie la plus délicate : ce n'étoit que bals, opéra, comédies, concerts dans différentes petites mai-

fons; car on peut dire que ce Prince en avoit pour le moins autant que le soleil, qui toutes étoient de vrais palais où la magnificence brilloit de toute parts; enfin il ne négligeoit rien de tout ce qui peut rendre un amant agréable.

Quoique toutes les femmes de la Cour prissent part à ces divertissemens, elles en conçurent cependant une jalousie affreuse contre Monime; chacune d'elles s'efforça de lui découvrir quelque défaut, soit dans ses traits ou dans sa taille: sa beauré, disoient-elles, n'étoit pas régulière; ses graces étoient trop simples & trop naturelles; elles ne trouvoient rien de si merveilleux

dans son esprit ni dans sa façon de se mettre qui ne la faisoit distinguer que par un goût étranger.

Malgré cette critique , si Monime inventoit quelque nouvelle parure , le lendemain toutes les femmes en avoient de pareilles ; avoit-elle imaginé un terme nouveau , d'abord on l'employoit à tout propos ; en un mot c'étoit Monime qui donnoit le ton à toutes les femmes de la Cour ; elles ne pouvoient s'empêcher de mettre tout en usage pour tâcher de l'imiter , se persuadant par là d'acquérir autant de grace qu'elle en avoit.

Quoique Monime parût partager la tendresse que le Prince

avoit pour elle il n'en étoit pas plus avancé, parce qu'elle évitoit avec un soin extrême toutes les occasions de se trouver seule avec lui : sans doute qu'elle rougissoit peut-être en elle-même du péril qu'elle avoit couru en écoutant trop un penchant qui sembloit l'entraîner malgré elle, & auquel il lui étoit difficile de résister.

Enfin, las d'être sans cesse le témoin de leur amour mutuel, je fus trouver Zachiel : c'est ici mon tombeau, lui dis-je, si vous ne mettez fin aux cruels tourmens que j'endure, en me rendant ma Monime. Comment, dit le Génie, n'est-elle pas sans cesse présente à vos yeux ? Oui, repris-je ; mais

ce n'est que pour me désespérer , puisque je la vois à tous les instans prête à céder aux empressements du Prince Pétulant qui met tout en œuvre pour la séduire. Ne craignez rien , dit Zachiel , je conviens que l'air qu'on respire dans la planète de Venus produit un penchant invincible pour l'amour , & qu'il inspire de violens desirs , mais Monime aura assez de vertu pour les combattre & les vaincre ; d'ailleurs elle n'a plus que huit jours à rester dans le corps qui l'enveloppe ; ainsi je vous exhorte à vous tranquilliser & à modérer les mouvemens qui vous agitent.

Malgré les assurances du

D iv

Génie , incapable de me tromper , je puis dire que je souffris les plus cruelles inquiétudes pendant ces huit jours ; je craignois à tout instant quelque foiblesse de la part de Monime , je ne voulus point la quitter , aveuglé par la jalousie & par mille autres passions différentes qui m'empêchoient de faire réflexion sur mon impuissance , car il est certain que la figure sous laquelle je paroissais , ne devoit pas être capable d'en imposer.



CHAPITRE IV.

Suite des amours de Pétulant.

LE Prince , dont l'amour augmentoit tous les jours par la conduite que Monime gardoit avec lui , se déterminâ enfin de supplier la Reine de consentir à leur mariage. Rien ne sembloit s'opposer à une union qui paroissoit si bien assortie. La naissance de Taymuras ne cédoit en rien à celle du Prince ; cependant la Reine s'y s'opposa formellement , quoique Pétulant employa tout ce qu'il crut capable de toucher cette Princesse : il lui

peignit avec beaucoup de vivacité l'excès de son amour, fit valoir les brillantes qualités de l'objet de ses feux, protesta qu'il mourroit de douleur si Sa Majesté persistoit à lui refuser une grace dont dépendoit le bonheur de sa vie, & ajouta que, comme la naissance de la Princesse Taymuras n'étoit point inférieure à la sienne, il avoit pu se flatter de ne rencontrer aucun obstacle à ses desirs.

L'éloquence du Prince ne servit qu'à manifester son amour. La Reine fut inflexible ; mais, pour adoucir en quelque sorte un refus qui pouvoit blesser la Princesse, elle assura Pétulant que, sans l'invin-

cible opposition qui se rencontroit dans cette alliance par une des principales loix de l'état , qui défendoit à toute personne , de quelque condition qu'elle fût , de contracter aucune alliance étrangere ; que cette loi ne tendant qu'au bien de ses sujets , elle ne permettroit jamais qu'on osât l'enfreindre sous son regne ; que Pétulant , comme premier Prince de son sang , devoit être aussi le premier à la maintenir par son exemple ; qu'au surplus la défense qu'elle lui faisoit de s'unir à la Princesse Taymuras , ne diminueroit jamais rien de l'estime qu'elle avoit conçue pour sa personne ; qu'elle au-

roit toujours pour elle tous les égards qu'on devoit à son rang, & ceux encore qu'on ne pouvoit refuser aux éminentes qualités dont elle étoit douée. Cet éloge que la Reine donna à la Princesse adoucit un peu la douleur que Pétulant ressentit d'un refus si absolu, & en habile courtisan il eut l'adresse de dissimuler son chagrin. Il feignit de goûter les raisons de la Reine, & l'assura qu'il ne lui en parleroit plus.

Le Prince, pour ne point donner de soupçons à la Cour, crut qu'il étoit de la politique de feindre d'aller passer son chagrin dans une de ses maisons ; il partit dans l'instant

sans voir Taymuras, ce qui donna lieu à une infinité de discours que tinrent les femmes intéressées à la conquête de ce Prince; plusieurs courtisans le suivirent, mais il eut le secret de s'en débarrasser & de ne conserver auprès de sa personne que ses favoris les plus familiers, à qui il fit part de son chagrin & de la résolution qu'il avoit prise de se rendre le soir même auprès de l'objet de son amour.

On sait qu'il n'est gueres de favoris qui osent résister aux volontés d'un Prince, ceux-ci applaudirent comme de raison; ils se chargerent même de dérober aux yeux curieux & attentifs sur ses actions

toutes les démarches qu'il pourroit faire. Cette assurance tranquillisa le Prince , & la vivacité de son amour ne lui permettant pas de différer de se rendre auprès de Monime , afin de prendre avec elle des mesures certaines pour assurer son bonheur , il sortit par une porte secrète de son château , & se rendit *incognito* la nuit même auprès de Taymuras.

Monime n'étoit point encore couchée lorsqu'il arriva ; inquiète du départ précipité du Prince , sans en pouvoir deviner la cause , elle prit le parti , pour dissiper ses ennuis , de se faire apporter une cassette qui renfermoit les lettres & les billets qu'il lui avoit

écrits : occupée à les relire ,
 cet agréable passe-tems , loin
 de la provoquer au sommeil ,
 n'avoit fait au contraire qu'a-
 nimer ses esprits , & répandre
 dans son ame une douce vo-
 lupté , excitée par les vives ex-
 pressions d'amour & de ten-
 dresse dont ses lettres étoient
 remplies.

Taupette , confidente de
 Monime , vint interrompre
 cette lecture pour lui annoncer
 l'arrivée du Prince , qui de-
 mandoit à l'entretenir sur une
 affaire de conséquence. Mo-
 nime surprise hésita un ins-
 tant : je ne puis , dit-elle , après
 avoir réfléchi un moment ,
 recevoir sa visite ; pourquoi
 ne lui avoir pas dit que je n'é-

tois pas visible ? Cela est vrai ,
 Madame , mais le Prince me
 paroît si inquiet que je n'ai pu
 m'y résoudre. Je vais donc le
 renvoyer ? Que dis-tu , ma
 chere Taupette ? Arrête ; le
 Prince est inquiet & demande
 avec empressement à me voir.
 Hélas ! que peut-il être arri-
 vé ? Ciel ! comment lui refu-
 ser un quart d'heure ? Non ,
 je veux éviter tout ce qui sent
 le manège , cela est trop op-
 posé à ma candeur.

Monime sortit à l'instant
 de son cabinet pour recevoir
 le Prince. Pardonnez , chere
 Taymuras , si j'ose paroître à
 cette heure devant vous. Pé-
 nétré du plus violent chagrin ,
 je ne puis différer plus long-

tems à vous faire part de mon désespoir : la Reine s'oppose à mon bonheur ; elle me défend de m'unir à vous ; votre qualité d'étrangere en est seule la cause : mais si vous m'aimez , si votre tendresse égale la mienne , & si les assurances que vous m'en avez données ne m'ont point trop flatté , refuserez-vous de couronner mes feux ? Consentez , divine Princesse , que je vous donne ma foi & que je reçoive la vôtre à la face des autels. Pourquoi hésiter ? L'amour n'a rien qui doive vous faire rougir ; sa flamme est dans la nature , tous les cœurs lui doivent un tribut.

Monime , surprise & em-

barrassée , ne répondoit rien. Objet digne des Dieux , poursuivit le Prince , vous ne devez pas redouter la proposition que j'ose vous faire ; le ciel qui vous protège doit vous être garant de ma bonne foi & de la pureté de mes desfeins ; vous devez les reconnoître à des sentimens que vous-même avez pris soin d'épurer. Vous ne répondez point, dit le Prince d'un air attendri ; se peut-il que l'amour ne vous dicte rien en ma faveur ?

Il est vrai , dit Monime d'un ton très sérieux , que j'ai tout lieu d'être étonnée du refus de la Reine ; j'avoue même que je n'ai pas dû m'y attendre ; mais , malgré ses re-

fus qui doivent nous séparer
 pour toujours , foyez perfua-
 dé , cher Prince , que le sou-
 venir de votre tendresse , &
 celui de votre générosité , ne
 pourront jamais s'effacer de
 mon cœur , & qu'il n'y a que
 ma reconnoissance qui les
 puisse égaler. Hélas ! reprit
 Pétulant , que vous lisez mal
 dans mon ame ! Est-ce donc
 de la reconnoissance que je
 vous demande ? Ah ! vous sa-
 vez trop bien que c'est un tri-
 but qui n'est pas fait pour vous ,
 puisque la nature ne vous a
 créée si parfaite que pour ac-
 corder des faveurs. Le Prince ,
 en s'exprimant ainsi , regardoit
 Monime d'un air si tendre &
 si sincere , ses regards pei-

gnoient si bien ses craintes & la pureté de ses sentimens , que Monime , qui n'étoit retenue que par l'idée qu'elle se formoit qu'une union secrète pourroit ternir sa gloire , ne répondit alors que par un silence animé. Il faut convenir que l'esprit sert presque toujours mal un cœur tendre ; mais en récompense , lorsque l'on a commencé à se plaire , il semble qu'on se soit donné le mot ; l'esprit , le cœur & les yeux , tout part à la fois pour former l'intelligence de l'ame , & ce concert délicieux renferme toutes les déclarations , tous les sermens & toutes les certitudes de l'amour.

Le Prince s'apercevant du

trouble & de l'embarras de Monime , s'efforça de la rassurer par tout ce que l'amour put lui inspirer de plus séduisant. Ah ! divine Princesse , ajouta Pétulant avec une espèce de transport , ce feu que je vois briller dans vos yeux doit être dans votre cœur ; il m'est un sûr garant que , sensible à mes maux , vous consentez enfin de les finir , & que l'amour lui-même sera votre guide , pour vous conduire demain au lever de l'aurore dans le temple , où l'on conserve le feu sacré. Oui , ma Princesse , c'est là que je veux vous assurer par les sermens les plus solennels , que mes feux seront toujours aussi purs

& aussi durables que celui qu'on y conserve avec soin.

Monime pressée de répondre à l'ardeur du Prince, se crut obligée de lui représenter la soumission qu'il devoit aux ordres de la Reine; le danger auquel elle seroit exposée si cette Princesse venoit à découvrir leur union; la honte d'être peut-être renvoyée, en attendant de nulle valeur un mariage contraire aux loix de la nation, & enfin la douleur de le perdre pour jamais: elle ajouta encore quelques autres difficultés, c'est-à-dire, de celles qui ne servent qu'à nourrir & augmenter la passion. Le Prince, dont l'ardeur étoit extrême, les éluda toutes par

des raisons apparentes : rassurez-vous , charmante Taymuras , ajouta Pétulant ; content de mon rang , mon ambition se borne au seul desir de vous plaire ; convenez du moins que la nature a fait aux hommes des plaisirs simples , aisés & tranquilles ; ce n'est qu'à leur imagination déréglée qu'ils doivent ceux qui sont embarrassans , incertains & difficiles à acquérir. Vous voyez que la nature est bien plus habile que nous , c'est pourquoi nous devons nous reposer sur elle du soin de notre bonheur ; c'est cette bonne mère qui a introduit l'amour qui doit faire toutes nos délices ; sans lui le fœtus assoupisse ;

ment d'une froide indifférence tiendrait toute la nature dans une espèce d'engourdissement universel , contraire au bonheur des humains. Laissons jouir à ces hommes vains de cette ambition qu'ils n'ont inventée que pour empoisonner leurs plaisirs & troubler le repos de la vie ; si ma Princesse pense comme moi , nous goûterons sans aucun trouble la volupté la plus pure : il est une force communicative qui entraîne les grandes âmes & les élève au-dessus des autres.

Monime , animée des mêmes sentimens , ne répondit d'abord que par un sourire ; son teint s'anima d'un rouge de rose , vrai coloris de l'amour ;

mour; elle céda enfin aux em-
 pressemens du Prince, mais elle
 lui fit comprendre qu'il étoit de
 la prudence de ne point préci-
 piter leur bonheur, afin de le
 rendre plus sûr & plus dura-
 ble. Pétulant eut peine à
 goûter ce conseil, il regardoit
 les jours qui devoient reculer
 sa félicité comme autant de
 siècles; cependant il fut obli-
 gé de céder aux raisons de
 Monime, qui consentit à son
 tour de se rendre huit jours
 après à l'heure indiquée dans
 l'intérieur du temple de l'A-
 mour.

Le lendemain Monime fut
 invitée à un bal paré que la
 Reine donna à toute la Cour.
 Je ne la suivis point, déses-

péré des projets que j'avois entendus ; mon cœur flétri & anéanti me parut s'être séparé de moi ; abîmé dans une létargie la plus profonde , je n'avois aucun sentiment , aucune idée fixe ; je promenois languissamment mes yeux sur tout ce qui ornoit l'appartement de mon inconstante Monime ; je ne voyois rien , ce n'étoit que les yeux de la machine , ceux de l'ame étoient éteints , & j'aurois pu croire dans ce désordre extrême que j'avois deux ames , dont l'une triste & désespérée reprochoit à l'autre la perte & l'anéantissement de ses félicités passées.

Zachiel qui prévoyoit les

maux qui devoient m'accabler vint me secourir ; il me trouva sans aucun mouvement & m'emporta sur une terrasse qui répondoit aux appartemens de la Reine. Le Génie, après m'avoir ranimé d'un souffle divin, me fit sentir avec force le peu de raison que j'avois de me rendre l'esclave de mes passions. Est-ce ainsi, me dit-il , que vous profitez de mes conseils ? N'auriez - vous pas dû vous rassurer sur la parole que je vous ai donnée que Monime conserveroit toujours ce goût de l'innocence qui ne s'éteindra jamais en elle ; c'est un esprit immortel que la Divinité a placé dans son cœur pour n'en point for-

tir. Je conviens que l'épreuve est rude , cependant vous voyez qu'elle la soutient sans mon secours. Mais vous , qu'auriez-vous fait , si je vous eûs laissé livré à vous-même , en bute à toute la véhémence de vos passions ? Hélas ! m'écriai-je , en interrompant le Génie , je n'ai jamais aimé qu'elle ; Monime paroissoit répondre à ma tendresse : j'ai tout perdu ; je ne puis à présent écouter que ma douleur , la raison ne peut plus rien sur mon esprit. Pourquoi m'exposer à de si cruelles épreuves ? Je devrois , reprit le Génie , pour vous punir de votre inincrédulité , livrer Monime aux desirs du Prince. Ces pa-

roles me firent frémir. Ah ! mon cher Zachiel , pardonnez ma foiblesse , ou ôtez-moi la vie , je ne puis la passer sans Monime. Rassurez-vous , dit le Génie , je veux bien encore me prêter à calmer vos égaremens , parce que je suis convaincu que le cœur des hommes est susceptible de toutes sortes d'impressions ; leur force ou leur vertu dépend presque toujours de la manière qu'on leur présente les objets : votre raison égarée vient de céder la place à une passion violente ; mais après un retour sur vous-même , cette raison que vous venez de sacrifier à l'injuste jalousie , doit reprendre toute sa force.

Si les lumieres de votre esprit
n'ont pu défendre votre cœur
contre ces défords , du
moins faut-il les regarder
comme des ressources dont je
dois espérer le ralentissement
des passions tumultueuses qui
vous ont agité jusqu'à présent.
Pour achever de dissiper vos
ennuis , je vais vous porter
dans le temple de l'Amour.

CHAPITRE V.

*Description du Temple de
l'Amour.*

C E fut à regret que je m'éloignai d'un lieu qui renfermoit Monime : il n'étoit pas en mon pouvoir de résister aux volontés du Génie ; un seul mot de sa bouche anéantissoit tous mes projets. Sa présence amortissoit toutes mes passions ; mais encore trop fortes pour qu'il puisse les éteindre , elles reprenoient leur vigueur dès qu'il me laissoit livré à moi-même. Mon cœur devint dans ce moment

semblable à un vase rempli d'une matière déliée & combustible , où tous les rayons du soleil vont fondre comme des traits de feu , pour y former des fermentations que le même instant voit naître & se calmer.

Le temple de l'Amour est éloigné de la capitale de plusieurs milles ; il est situé au milieu d'une campagne des plus agréables ; de belles allées de myrthes , d'orangers & de citronniers ornent les routes , & répandent dans l'air un parfum délicieux : tous les chemins qui y conduisent sont parsemés de fleurs. Zachiel descendit dans une vallée spacieuse , mêlée de bois , de prés

& de plusieurs habitations qui servent de retraites aux voyageurs dans les tems orageux. Toutes ces routes sont très-sûres, par la sauvegarde que l'Amour a obtenue de Mars à la recommandation de Venus : on dit même que les animaux n'osent se faire la guerre, & qu'on n'y craint d'autres pièges que ceux que l'Amour y fait tendre.

Nous fûmes arrêtés au bas de cette vallée par un torrent d'inquiétudes qui se précipite à grand bruit du haut d'une montagne, pour venir se perdre dans une mer de délire qui, coulant à grands flots, entraîne avec elle plusieurs plantes qui croissent sur les

bords de ses rives. C'est là où l'on voit les Nymphes & les Syrenes se jouer & folâtrer sans cesse avec les Nayades. Les ports sont couverts d'une infinité de jolies barques dorées, festonnées & magnifiquement ornées. Une multitude de Jeux & de Ris voltigent sans cesse autour, & des milliers de petits Amours vous engagent par leur badinage à venir y prendre place ; mais ce n'est néanmoins que les personnes qui paroissent dans l'opulence qui y sont reçues au son des instrumens, les plus mélodieux : pour les autres ils se font conduire sans bruit sur des bateaux plats, au risque d'être submergés par les vagues.

Surpris de voir la prodigieuse quantité de personnes de l'un & l'autre sexe aborder de toutes parts, Zachiel m'apprit que les habitans de ce monde sont obligés , par une loi émanée du Conseil de l'Amour , de venir aussi-tôt qu'ils ont atteint l'âge de puberté , se faire enrôler sous les étendards de ce Dieu ; ce qui forme un concours perpétuel de gens de tous états & de toutes conditions qui viennent pour s'embarquer.

Nous traversâmes rapidement cette mer pour entrer dans une plaine bordée d'ombrages délicieux. Au milieu de la plaine s'élève le temple de l'Amour. A droite est une

fontaine dont l'eau brillante ,
 claire & argentine , est gardée
 par un dragon d'une énorme
 grosseur , qui en défend l'ap-
 proche , & que Zachiel
 me dit être la fontaine de
 Jouvence. Dans les premiers
 tems du monde il étoit per-
 mis à toutes sortes de person-
 nes d'y venir puiser ; mais l'a-
 bus qu'on a fait de ce trésor
 a obligé les Dieux de leur
 en ôter l'usage ; & Pluton
 qui est le Prince de tous les
 lieux souterrains , en a com-
 mis la garde à ce monstre.

A gauche est une autre
 source dont les eaux ont la
 même propriété que celle du
 fleuve d'Oubli. C'est dans ces
 eaux que l'inconstant petit-

maître & la coquette volage viennent se purifier avant d'entrer dans le temple de l'Amour : on voit ces deux sources se joindre à un grand canal qui est en face du temple, au milieu duquel est la statue de la Déesse Venus, qu'on représente assise dans une coquille, en l'état d'une personne qui sort du bain : une des Graces paroît lui presser les cheveux encore tout mouillés ; une autre acheve de l'essuyer, & la troisieme tient une robe prête à passer dans ses bras.

Nous nous avançâmes ensuite sous le portique du temple qui forme différentes galeries, au dessus desquelles on a bâti de superbes appartements.

mens qui servent de logement aux Prêtresses chargées du soin d'orner les autels & d'offrir au Dieu les riches offrandes qu'on y apporte. Plus loin sont des baigns chauds , des cabinets de glaces , où l'ambre & les parfums brûlent de toutes parts , & mille autres lieux qu'elles ont inventés pour satisfaire la volupté. Dans ces endroits délicieux on y reçoit toutes personnes qui apportent de riches présents , car pour les autres ils ne peuvent jamais y être admis.

Nous passâmes sous une autre galerie ; au milieu étoit élevé un trône d'argent , sous un dais semé de perles & de diamans. Là étoit rassemblée

une foule de personnes des deux sexes, qui attendoient impatiemment l'arrivée de quelqu'un ; ils s'agitoient & paroissoient fort en peine , lorsque je vis paroître une grande femme vêtue d'une manière bisarrè : une couronne de myrthe ornoit sa tête , & sur son habit étoient représentées les différentes passions qui agitent les hommes ; son air étoit imposant , sa démarche fiere & son regard menaçant ; elle se plaça sur le trône , & trois femmes qui l'accompagnoient se mirent à ses pieds.

Quelle est cette Princesse , demandai - je à Zachiel ? Je ne puis croire que ce soit la mere de l'Amour ; & les

trois personnes qui la suivent ne ressemblent nullement à l'idée que je me suis formée des Graces. Vous avez raison, dit le Génie, celle que vous voyez sur le trône se nomme la Passion; ses suivantes sont la Folie, la Méfiance & la Jalousie. On voit rarement paroître la Passion sans les trois femmes qui l'accompagnent.

Cette Souveraine, s'adressant à toute l'assemblée, leur apprit les avantages que ses troupes venoient de remporter sur l'empire de la Raison. Vous n'ignorez pas, leur dit-elle, que cette Princesse n'a jamais cessé de me faire la guerre, en traitant toujours mes fideles sujets comme ses

plus cruels ennemis. L'inimitié qui regne entre nous depuis si long-tems , loin de vous rebuter , doit au contraire vous encourager à soutenir la gloire de mon empire. Je consens à vous donner encore de nouvelles marques de ma bienveillance, lorsque vous aurez renouvelé vos sermens de fidélité & d'obéissance, & juré entre les mains de la Folie que vous conserverez toujours une haine implacable à la Raison , ma plus grande ennemie.

Toute l'assemblée se leva en tumulte ; & pour montrer à leur Princesse le zele qu'ils avoient à exécuter ses ordres , ce fut à qui auroit la gloire d'approcher le premier de la

Folie , pour y prononcer le serment qu'elle avoit elle-même dicté. A la fin de cette cérémonie on entendit sonner une horloge qui annonçoit l'heure du berger ; alors chacun prit sa maîtresse par la main , & la conduisit dans les jardins qui sont en face du temple , & dont toutes les allées aboutissent à des cabinets ornés en dedans des plus belles peintures qui représentent les divers attributs de l'Amour. Ces cabinets sont entourés de rosiers , de jasmins , de lauriers , de myrthes & de quantité d'autres arbustes.

Ne voulant point troubler les plaisirs de ces fortunés amans , Zachiel me conduisit

vers le temple de l'Amour. La première porte étoit gardée par un homme vêtu comme on nous dépeint Mercure , avec des ailes aux talons ; la seconde l'étoit par une Nymphe d'une taille avantageuse & bien proportionnée : je fus frappé de son éclat ; la blancheur de son teint effaçoit celui de la neige , je ne pus m'empêcher de soupirer , la trouvant si semblable à Monime , que je l'ai pris d'abord pour elle : le Génie me dit qu'elle se nommoit la Beauté ; elle le salua en passant avec un sourire gracieux.

Parvenus dans l'intérieur du temple , je fus surpris de voir suspendu au milieu de

cet édifice , à douze pieds de hauteur , un vaisseau dans lequel on voyoit un Amour qui tenoit le gouvernail. Ce vaisseau , dit le Génie , représente le cœur de l'homme ; les voiles qui semblent l'agiter sont les desirs , & les vents qui les enflent sont l'espérance ; les tempêtes qu'il essuie sont causées par les inquiétudes & la jalousie ; l'Amour qui le gouverne en est le pilote ; c'est lui qui commande dans le vaisseau afin de le faire arriver au port qui est la jouissance de tous les plaisirs qu'il propose. Cette lanterne que vous voyez au haut du grand mât renferme son flambeau pour éclairer ses favoris , & les

avertir de profiter des biens qu'il leur prépare. A la pointe du vaisseau étoient écrites ces maximes :

I. Nul ne peut participer à mes faveurs sans aimer. Le premier des plaisirs est d'aimer & d'être payé d'un tendre retour.

II. Attachez - vous à connoître l'humeur de la personne que vous voulez rendre sensible , afin de la servir selon ses desirs.

III. Si vous voulez plaire , joignez aux agrémens de votre personne un esprit doux , complaisant , attentif & prévenant , de tendres regards , des discours éloquens ; avec de pareils avantages, le cœur

qu'on entreprend d'attaquer résiste difficilement.

IV. La bonne conduite qu'on observe d'abord doit décider du succès de l'entreprise.

V. Ne dites que ce qui peut être agréable , & ne faites jamais rien qui ne soit utile à la personne que vous avez dessein d'engager ; c'est le moyen de se faire aimer.

VI. N'achetez jamais les faveurs d'une maîtresse ; ce n'est que lorsqu'on est sûr d'être aimé qu'on doit la rendre maîtresse de sa bourse aussi bien que de son cœur.

VII. N'ayez jamais rien de caché l'un pour l'autre , les biens & les maux ne doivent

point se partager sous mon empire.

VIII. Deux amans que j'ai unis doivent confondre leurs ames , & s'accoutumer à penser , craindre & desirer en commun.

IX. Fuyez l'avarice , les craintes , les soupçons & la jalousie , si vous voulez conserver mes faveurs.

Zachiel me fit relire cette dernière maxime , en me disant de la bien imprimer dans mon esprit , si je voulois mériter d'être protégé par ce Dieu. Je ne lui répondis que par un soupir.

Le temple se remplit bientôt d'une foule de monde qui venoit invoquer l'Amour , & le prier de leur être favorable.

Zachiel me fit remarquer deux jeunes filles dont les vœux étoient bien différens : l'une se plaignoit que son amant étoit trop entreprenant , elle demandoit à l'Amour qu'il ralentît ses desirs , afin de les rendre plus durables ; l'autre accusoit le sien d'un défaut contraire. Hélas ! disoit-elle avec ferveur , pourquoi , puissant Dieu , as-tu permis que je me sois attaché à un homme si timide & si indifférent ? Que ne puis-je me mettre sur l'offensive , je lui ferois connoître mes desirs ; l'ingrat ne répond à aucunes de mes avances : Amour ! fais qu'il devienne plus entreprenant , ou débarrasse-moi du feu

feu qui me dévore. Je ne suis contente ni de lui ni de moi. Je voudrois ne l'avoir jamais vu , je voudrois le voir toujours ; je le crains ; je l'aime , je le hais & ne sai lequel de ses mouvemens me feroit le plus doux ; Dieu tout puissant ! ôte-moi donc jusqu'à l'idée du plaisir que je me suis formée de le rendre sensible.

Une autre , poussée par la jalousie , s'avança pour prier le Dieu de punir son amant des soins qu'il rendoit à sa rivale ; le traître me punit de lui avoir montré trop de complaisance. Ah ! divin Amour , par quelle loi barbare as-tu permis qu'on ne puisse aimer trop sans se voir aimer moins ?

III. Partie. F

Une femme se plaignit de la jalousie de son mari , & pria l'Amour de lui inspirer de nouvelles ruses pour le tromper & lui voler son argent , afin d'en faire part à son amant. Une veuve enveloppée de crêpe entra d'un air vif & joyeux , pour demander à ce Dieu la grace de bien profiter du tems de son deuil , sans que cela puisse l'empêcher de passer à de secondes noces.

Une béate suivit d'un air modeste pour implorer l'Amour , afin qu'il ranimât les feux d'un Flamme qui depuis long-tems la dirigeoit. Fais , disoit-elle à ce Dieu , que je sois toujours belle , ou endort le dragon qui défend d'approcher de la fontaine qui rajeu-

nit , afin que j'en puisse puiser dans la source , & que par ce moyen j'aie toujours la préférence sur mes compagnes : fais aussi que ma rivale qui a entrepris de me disputer le cœur de mon amant, devienne hideuse , qu'elle paroisse un monstre à ses yeux , comme elle en est déjà un aux miens.

Je vis paroître ensuite quantité de jeunes petits-mâtres , qui venoient demander d'être préférés à leurs rivaux. Les uns prioient l'Amour de leur faire faire la connoissance de quelque vieille donairiere qui fût très-riche , les fît dépositaires de tous leurs trésors , afin d'avoir la liberté d'en faire part à leurs maî-

treffes. D'autres vieux barbons pleins d'amour propre , & toujours prévenus en leur faveur , poudrés , pouponnés , apprêtés comme des femmes , & parfumés de la tête aux pieds , demandoient à l'Amour la grace de fixer de jeunes filles sans qu'il leur en coûte rien , & que leur union ne fût jamais troublée par la crainte ni par la jalousie.

Nous visitâmes aussi des chapelles particulieres où l'on conserve les offrandes qui ont été envoyées pour acquitter les vœux qu'on a faits à l'Amour. On en voit une multitude de la part des belles & de celles de leurs amans ; l'un pour des faveurs secretes qu'il

a reçues , l'autre pour un mariage qui a établi sa fortune ; celle-ci pour avoir enlevé un amant à sa compagne ; une autre , pour s'être conservé jusqu'à soixante ans avec les graces & les plaisirs, dans une agréable fraîcheur, sans aucuns secours de l'art. Je passe bien d'autres vœux qu'un esprit pénétrant devinera aisément.

Nous sortîmes du temple pour rentrer dans les jardins, où une foule d'Idaliennes se promenoient. Le Génie entra dans une allée sombre ; les arbres qui la composoient étoient garnis de petites fleurs gris-de-lin d'une odeur très-agréable. Curieux de savoir le

nom & la propriété de ces arbres , je le demandai à Zachiel : c'est l'arbre de l'Amour, me dit-il , qui ne peut croître dans aucun autre endroit du monde ; il ne fleurit que la nuit ou dans des lieux sombres ; il provoque à la tendresse ceux qui le touchent , & renferme toutes ses fleurs au lever du soleil , c'est pourquoi il est exposé au couchant.

Nous passâmes ensuite sous un berceau de myrthe , cet arbre est consacré à l'Amour. Ce berceau à demi couvert étoit rempli de petits-mâtres & de petites-mâîtresses : j'en remarquai une qui portoit dans son action & dans ses regards des signes certains de

la disposition de son cœur ; sa beauté , ses graces , & un air de vivacité me firent naître la curiosité d'apprendre qui elle étoit : c'est , me dit le Génie , la belle Aramire , qui a possédé long-tems la tendresse du Prince Pétulant. Cette femme a sacrifié à son ambition l'amour d'un homme qui s'y étoit uniquement attaché ; la gloire d'être choisie & préférée entre toutes ses compagnes , celle de passer pour la plus belle , est recherchée par les femmes de ce monde avec plus d'ardeur , de veilles & de soins qu'un homme n'en peut employer à briguer les premiers emplois de l'Etat. Aramire a long-tems trompé

Prince par un amour feint qu'elle n'a jamais ressenti : elle n'aimoit en lui que le rang & la considération qu'il lui donnoit par son crédit ; ses complaisances ne tenoient qu'à se maintenir dans un poste qui la rendoit maîtresse de disposer de toutes les graces ; elle accordoit à la seule politique ce qui n'est dû qu'à la tendresse ; mais le Prince, qu'un feint amour ne pouvoit long-tems tromper , a enfin ouvert les yeux : éclairé sur la conduite d'Aramiré , il ne lui a plus montré qu'un souverain mépris. Cette femme ambitieuse n'a été sensible qu'à la perte de sa faveur ; & pour se dédommager d'avoir

laissé échapper une aussi belle conquête , elle vient ici sacrifier à l'Amour une partie des biens qu'elle a amassés , afin de pouvoir engager quelqu'autre dans ses fers.

CHAPITRE VI.

Histoire d'Albion.

DE retour au palais , le Génie ne me permit pas de rejoindre Monime ; il connoissoit ma foiblesse , c'est pourquoi il m'engagea de rester auprès de lui sous un berceau de roses & de jasmins qui termine une terrasse à perte de vue : là se rassemble cha-

que jour ce qu'il y a de plus grand à la Cour ainsi qu'à la Ville. Zachiel , pour dissiper mes ennuis, eut encore la complaisance de m'amuser par le récit de quelques aventures arrivées à ceux qui passoient devant nous.

Un jeune homme fait à peindre & beau comme l'Amour, fixa mes regards : c'est Albion , me dit Zachiel , le seul qui pourroit être comparé au Prince Pétulant par les graces de son esprit & celles que vous remarquez dans sa personne. Avant que le véritable amour l'eût assujetti sous ses loix , la grandeur de sa naissance & l'élevation de sa fortune ne lui avoient inf-

piré que de la fierté , de l'orgueil & de l'amour propre : cependant il étoit généreux lorsqu'il s'offroit des occasions de l'être ; mais il avoit tant de fatuité , qu'il auroit cru avilir son rang en prévenant quelqu'un pour l'obliger ; fans doute qu'il craignoit de s'humilier en se rendant aimable. Il n'estimoit & ne mettoit au nombre des hommes que ceux qui par leur naissance & les titres dont ils étoient décorés , ou bien ceux que l'opulence pouvoit mettre en état de lier un commerce de société avec lui ; les autres , il les regardoit comme des gens qui ne méritoient pas ses attentions : aussi

les premiers étoient - ils les seuls qu'il obligeoit , parce qu'il n'imaginoit de reconnaissance flatteuse que la leur. Ce n'étoit qu'au rang de ceux sur lesquels tomboient ses bienfaits qu'il mesuroit le plaisir qu'on a à les répandre. La misere la plus touchante lui étoit inconnue , dès que le malheureux ne présentoit à sa générosité qu'une personne obscure qui ne lui eût offert qu'un exercice ignoré & sans faste.

Cependant Albion paroissoit naturellement sensible , mais son cœur se roidissoit contre la bonté de son ame , & sa fierté vouloit toujours trouver dans les sujets

un vain éclat qui annonçât ses bienfaits. Il ne reconnoissoit point encore cette aimable façon de donner qui ravit, pour ainsi dire, l'ame de celui que son infortune oblige à recevoir , en lui dérobant ce qu'il y a d'humiliant pour ménager son amour propre ; c'est ce qui fait naître ordinairement la plus vive reconnoissance , au lieu qu'en se faisant arracher un bienfait , la personne malheureuse qui s'est vue dans la dure nécessité d'insister , a souvent besoin de toute sa vertu pour n'être pas indignée du bienfait même , par les peines qu'elle a eues à l'obtenir , & par la façon désobligeante dont on s'est servi

pour le lui accorder, comme si on eût craint de donner à ses maux un double foulagement.

Albion étoit cependant équitable, mais il n'étoit pas toujours bon. On peut dire qu'il réunissoit dans son caractère autant de défauts que de perfections ; c'étoit un composé de mille qualités contraires, & l'on étoit tenté de croire que la nature en le formant s'étoit fait un plaisir de broyer & de pétrir deux âmes ensemble entièrement différentes l'une de l'autre. Dès qu'il aima ce ne fut plus le même homme ; l'amour opéra ce miracle ; il le purgea de tous ses défauts.

Lisis, jeune personne dé-

nuée de biens & de naissance , fut néanmoins le fixer , & refondre , pour ainsi dire , les mauvaises dispositions de son ame en des sentimens purs & délicats. Elevée par les soins d'une mere tendre , vertueuse & remplie d'un rare mérite , l'éducation qu'elle en avoit reçue lui avoit épuré le cœur & inspiré la noblesse des sentimens : jusqu'alors Lifis n'avoit connu ni l'amour ni ses traits.

Ce fut dans une promenade qu'Albion la vit pour la première fois. La richesse de sa taille , les graces de sa figure , jointes à un air vif & modeste , le charmerent d'abord : on diroit qu'il n'appartient qu'à Lifis d'imprimer ce riant du

plaisir & ce tendre du sentiment que la régularité des traits exclut presque toujours d'un beau visage. Albion, frappé du premier coup d'œil , ne put s'empêcher d'admirer cette jeune personne ; un charme secret l'entraînoit vers elle, & lorsqu'elle sortit , il la fit suivre pour apprendre sa demeure. La simplicité de son ajustement lui faisoit déjà regarder Lisis comme une conquête facile à enlever , ne présumant pas qu'une simple bourgeoise osât lui résister. Impatient de revoir la belle, Albion lui rendit dès le lendemain une visite ; mais Lisis , surprise de l'honneur qu'elle recevoit , parut d'abord un peu troublée ;

son front se couvrit d'une rougeur que la modestie faisoit naître , & les loix que la nature grave dans un cœur innocent l'obligerent de baisser les yeux. Rassurez - vous , lui dit son amant , car il l'étoit devenu du premier de ses regards , ne rougissez point de votre situation , l'indigence ne fait rien perdre au mérite ; je viens mettre à vos pieds mon rang & ma fortune , trop heureux si je puis mériter par mes soins & mes attentions , l'espoir de pouvoir un jour vous rendre sensible à mon amour.

J'ignore , dit Lifis , qui avoit eu le tems de se remettre de son trouble , quelle idée vous

avez conçue de moi ; mais pour répondre à votre brusque déclaration, j'ose vous assurer que mon cœur n'est point fait pour vous, quoique née dans un état fort au dessous du vôtre : contente de mon sort , les richesses ni les grandeurs ne sauroient m'éblouir ; & ce cœur que vous prétendez attaquer si brusquement est formé de façon qu'il ne peut jamais se livrer qu'à la tendresse , & non pas à l'ambition ; je vous supplie donc de retrancher vos visites.

Une réponse aussi ferme & aussi positive surprit infiniment Albion. Peu accoutumé à trouver de la résistance dans les projets , par les liaisons

qu'il avoit toujours formées avec de ces femmes dont la vertu s'apprivoise à la vue d'une bourse remplie d'or , il vit bien qu'il falloit changer de note. Après lui avoir dit tout ce que la galanterie put lui dicter de plus tendre & de plus séduisant , il la quitta beaucoup plus amoureux qu'il n'étoit en entrant chez elle.

Albion continua ses visites , malgré les oppositions que Lisis employa pour en arrêter le cours. Il mit en œuvre tout ce que son imagination put lui dicter pour la séduire ; riches présens , billets tendres : tout fut envoyé , rien ne fut reçu. Cependant Lisis l'aimoit , l'amour l'avoit sans doute frappé

des mêmes traits , mais elle craignoit son inconstance.

Un jour Albion présenta à Lifis un écrain rempli de diamans qu'elle refusa , il en fut pénétré : pourquoi , lui dit-il , vous obstiner à refuser des hommages qu'on doit à votre beauté ? Je sais que vous n'avez pas besoin d'ornemens pour vous faire briller. Que craignez-vous de moi ? Soyez certaine que les bienfaits que l'on reçoit de la part d'un ami ne sauroient jamais humilier. Il y a trop de disproportion de vous à moi , dit Lifis , pour que j'ose prendre cette qualité. Ah ! vous me désespérez , dit Albion ; l'amour n'égale-t-il pas tout ce

qu'il soumet à son pouvoir ? Mais on me hait , & l'on m'envie jusqu'au bonheur de protéger le mérite & de tendre aux malheureux une main bienfaisante. Je conviens que si la fortune vous avoit été aussi favorable que la nature vous a été prodigue, ce seroit vous avilir que de recevoir des présens ; mais lorsque je vous vois , plongée dans la plus cruelle indigence , refuser les secours d'un ami qui met sa gloire à vous les offrir, c'est lui marquer bien de la haine & du mépris, que de vouloir préférer son infortune au plaisir de l'obliger. Lifis touchée de la douleur de son amant, le rassura sur ses craintes , &

consentit enfin de recevoir de lui tous les dons qu'il voudroit lui faire.

Albion commença par lui acheter une très-belle maison qu'il fit meubler magnifiquement. Il l'engagea ensuite à recevoir ses amis, & bientôt on vit se rassembler chez elle les meilleures compagnies de la ville, que son esprit & sa bonne conduite y attiroient. Albion dont l'amour augmentoit chaque jour, pressa Lifis de finir son martyr en se rendant à ses desirs ; ses poursuites se renouvelloient sans cesse : un jour il employa les termes les plus séduisans & les plus vives sollicitations ; arrêtez, cruel ; lui dit-elle d'un ton

ému , font-ce la les promesses que vous m'avez faites de respecter toujours ma vertu ? Est-ce en cherchant à me séduire que vous prétendez être heureux ? Quoi donc ! l'apanage de la beauté seroit-il d'inspirer le crime ? Apprenez que le véritable amour ne se produit qu'avec modestie , & qu'il n'agit jamais que d'une façon honorable pour l'objet qui l'a fait naître : si vous continuez de m'offenser par vos discours , vous m'obligerez de renoncer à vous voir ; & si vous exigez pour prix de vos bienfaits des reconnoissances indignes , vous pouvez dès ce jour les reprendre.

Ces paroles firent trembler

Albion ; il promit de se conformer à ses volontés : l'envie qu'il avoit de fixer le cœur de Lifis & de se l'attacher pour jamais , fit insensiblement disparaître ses défauts , l'amour les purifia tous ; il est vrai que Lifis employa aussi toutes sortes de moyens pour perfectionner son amant , & ce ne fut que par sa douceur , ses attentions & sa complaisance , qu'elle parvint enfin à lui faire renoncer à cet excès d'amour propre , de fatuité & d'entêtement , qui enveloppoit toutes ses bonnes actions. C'est aux soins de cette aimable personne qu'il doit l'estime & l'admiration qu'on a aujourd'hui pour lui. Toute la Cour
voit

voit avec plaisir une union qui sans doute durera autant qu'eux.

Quelques mois avant que Monime parût à la Cour, le Prince Pétulant qui avoit entendu parler de Lifis comme d'un prodige d'esprit, de graces & de beauté, & qui réunissoit tous les talens imaginables, crut d'abord qu'il n'auroit qu'à paroître pour s'en faire aimer. Il lui rendit des soins assidus ; mais Lifis, dont l'esprit est toujours ferme & constant, craignant que les fréquentes visites du Prince ne donnassent de l'inquiétude à son amant, assura Pétulant, avec autant de noblesse que de générosité, que

III. Partie.

G

comme ce n'avoit jamais été ni l'éclat des grandeurs , ni l'appât des richesses qui l'avoient déterminée dans le choix qu'elle avoit fait d'Albion , mais uniquement le penchant de son cœur , elle se croyoit obligée de le supplier de cesser ses poursuites , puisque rien au monde ne seroit capable de la faire changer , persuadée que son amant auroit toujours les mêmes égards. Pétulant désespéré qu'une seule femme osât lui résister , lui qui n'avoit point encore trouvé de cruelles , redoubla ses efforts & employa toutes les voies imaginables pour toucher le cœur de Lifis. Le véritable amour est pres-

que toujours accompagné de ja-
 lousie ; les assiduités du Prince
 inquiéterent Albion : n'osant
 d'abord les faire connoître , il
 commença par boudier & met-
 tre de l'humeur dans tout ce
 qu'il disoit ; mais ce qui le mit
 au désespoir , ce fut un bal
 que Pétulant donna à Lifis, où
 elle ne put se dispenser d'assis-
 ter : il s'imagina qu'éblouie
 par le rang & les grandeurs ,
 elle s'étoit enfin rendue aux
 poursuites du Prince. Al-
 bion troublé par la jalousie,
 vint le lendemain ; son agi-
 tation se manifestoit dans tou-
 tes ses actions , il se jeta dans
 un fauteuil sans rien dire. Qu'a-
 vez-vous , lui demanda Lifis ?
 Je ne puis concevoir ce qui

peut mettre tant de trouble & d'altération dans votre esprit; depuis plusieurs jours je ne vous vois plus que pour me quereller ; je vous ai passé toutes vos disparates, mais à la fin elles commencent à m'ennuyer. Je le crois, dit Albion d'un air furieux, & n'ignore pas que ma présence vous importune ; entièrement livrée au Prince , je trouble sans doute un tête à tête qui vous doit être plus agréable que le mien , car ne vous imaginez pas, perfide, que j'aie attendu si tard à m'appercevoir que vous m'avez sacrifié à votre nouvelle conquête ; je me suis fait assez de violence pour ne vous en rien témoigner

lorsque je n'ai eu que des indices de vos trahisons. Vous pourriez ménager vos termes, dit Lifis, songez qu'ils m'offensent. Peu m'importe de vous offenser, reprit Albion; mon intention n'a point été de vous faire des complimens, puisqu'il m'est impossible de contraindre plus long-tems mon ressentiment; mais si vous croyez m'avoir prévenu par votre changement, je suis bien aise de vous dire qu'il y a déjà long-tems que j'ai dégagé mon cœur de vos liens, & que je viens vous apprendre aujourd'hui que je vais le porter à une jeune personne qui est au moins aussi belle que vous, & qui sans doute ne sera jamais si perfide. G iij

Lisis désespérée d'être accusée aussi injustement , lui dit avec beaucoup d'aigreur qu'il étoit le maître de reprendre son cœur & de le donner à qui il voudroit ; mais vous ne devez pas , ajouta Lisis , noircir par des calomnies celui que je vous avois donné , & que je suis en-droit de retirer , puisque vous vous en êtes rendu indigne par des soupçons aussi injurieux. Vous deviez prendre un autre prétexte pour devenir infidèle , que celui de m'accuser de l'être. Quand vous ne m'auriez pas appris qu'il y a déjà long-tems que vous avez commencé à dégager votre cœur , je ne suis pas assez dépourvue de jugement pour ne m'être point ap-

perçue à votre humeur sombre & contrariante que votre amour étoit entièrement éteint ; il n'étoit donc pas nécessaire de m'insulter sur le peu de mérite que je puis avoir. Je ne fais nul doute que la personne que vous avez choisie ne soit parfaite ; mais quelque précaution que vous puissiez prendre, je crois néanmoins qu'il vous fera assez difficile de faire le choix d'une qui vous soit aussi fidelle : voilà à mon tour ce que je suis bien aise de vous apprendre, bien moins pour vous désabuser que pour me satisfaire. Ne soyez pas assez vain pour vous imaginer que la crainte de vous perdre me fasse parler.

ainsi : soyez persuadé au contraire que je cherche moins à regagner la place que j'occupois dans votre cœur , qu'à vous faire connoître l'état du mien , & vous faire voir en même tems qu'il est assez bien placé pour ne vouloir pas descendre avec vous jusqu'à la justification. Elle entra ensuite dans son cabinet , & en ferma la porte assez rudement , pour éviter d'entendre nombre de mauvais propos que son amant débita avec beaucoup de volubilité. Il resta long-tems à écouter à la porte du cabinet , quoiqu'il fût très-sûr qu'il n'y avoit personne lorsque Lisis y entra , & qu'il n'y eût point d'autre issue , à

moins de passer par la fenêtre & même au travers des barreaux , car les croisées de ce cabinet étoient toutes grillées : mais quand un homme se laisse aveugler par les passions, il ne peut plus écouter les conseils de la raison.

Jusqu'alors Albion ne s'étoit point encore ingéré de donner des ordres chez Lifis ; & quoiqu'elle tînt de lui tout son bien-être , il l'avoit toujours assez respectée pour ne lui pas faire sentir le prix de ses bienfaits , se trouvant même comblé de la préférence qu'elle lui avoit accordée sur ses rivaux ; & chaque présent qu'elle recevoit avoit été regardé de sa part comme une

nouvelle faveur. Ces principes de délicatesse , dont il ne s'étoit point écarté furent anéantis , toute la plénitude de son orgueil & de son amour propre reprit le dessus. Il commença par se donner des airs de maître , fit défendre la porte , & ordonna qu'on lui préparât à souper.

Lisis , qui de son cabinet pouvoit entendre tout ce qui se passoit, laissa faire à son amant tant d'impertinences qu'il lui plut , bien résolue de l'en punir dès la nuit même. Albion après avoir donné l'essor à sa bile , jugea par le silence que Lisis gardoit , que tel bruit qu'il pût faire chez elle , sans doute elle étoit déterminée de

ne point paroître y faire d'attention : c'est pourquoi il prit enfin le parti de retourner chez lui , afin de s'y désespérer tout à son aise.

Aussi-tôt que Lifis l'eut entendu sortir , elle fit descendre celle de ses femmes qui lui étoit le plus affectionnée pour l'accompagner chez une de ses parentes où elle demeuroit lorsqu'elle fit la connoissance d'Albion : elles sortirent donc l'une & l'autre sans que les autres domestiques s'en apperçussent. Caliste est le nom de cette parente , qui , surprise de la voir arriver si tard , & dans un ajustement qui se ressentoit du désordre de son esprit , lui en demanda le sujet : mais

Lisis ne put la satisfaire sans répandre beaucoup de larmes : le cœur pénétré de la plus vive douleur des injustes procédés de son amant , elle n'en put soutenir le poids ; dès la nuit même elle fut attaquée d'une grosse fièvre qui pensa la conduire au tombeau.

Dès qu'il fut jour , Albion , qui n'avoit seulement pas songé à se mettre au lit , & à qui les heures avoient paru des journées , par l'envie qu'il avoit de reprocher encore à Lisis une infinité de choses qu'il croyoit avoir oubliées , & dont il ne vouloit pas lui faire grace d'un mot , se rendit chez elle dans le dessein de l'accabler de nouvelles injures. Les

domestiques de Lifis, qui ignorent qu'elle eût quitté sa maison, lui dirent qu'il n'étoit pas jour; il fallut, malgré son air d'autorité, qu'il prît patience jusqu'à ce qu'il plût à sa maîtresse de sonner pour annoncer son réveil; mais l'heure ordinaire étant plus que passée, chacun d'eux commença à être inquiet. Albion qui sentoît augmenter son trouble, les pressa d'entrer dans l'appartement de Lifis: elle s'est peut-être trouvée mal, leur dit-il. Déjà sa colère s'apaisoit, son amour alloit reprendre de nouvelles forces, lorsqu'en ouvrant lui-même la première porte de son appartement, il fut très-

surpris de trouver toutes les autres ouvertes.

On peut aisément se peindre le désespoir d'Albion ; il parcourut vingt fois toutes les chambres , les cabinets , les boudoirs & les garderobes , rien ne s'offrit à sa vue que le portrait de Lifis qu'il avoit lui-même fait tirer de plusieurs façons différentes. Ne pouvant d'abord comprendre quel parti elle avoit pu prendre , comme les amans se plaisent d'ordinaire à faire naître des monstres pour avoir ensuite la gloire de les combattre , notre amant furieux se mit dans la tête qu'elle étoit partie avec le Prince pour quelque-une de ses mai-

sons de plaifance ; cette idée le détermina à s'attacher fur les pas du Prince , il le fuivit donc comme fon ombre.

Pétulant qui ignoroit tous les défordres qu'il avoit caufés , fe présenta plusieurs fois chez Lifs : d'abord on lui dit qu'elle étoit fortie ; un autre jour , qu'elle étoit en campagne. Les domestiques ne pouvant lui dire dans quel lieu elle étoit , il ne crut pouvoir mieux s'adresser pour l'apprendre qu'à Albion : celui-ci , furpris de la question , ne put y répondre , puisqu'il l'ignoroit lui-même ; mais loin qu'elle l'éclairât fur les injustes foupçons , il ne regarda cette question que comme une ruse

de la part de Pétulant , c'est pourquoi il redoubla son assiduité à le suivre.

Cependant au bout d'un certain tems , Albion n'appercevant rien qui pût dénoter aucune intelligence de la part du Prince avec Lifis , commença à réfléchir sur sa conduite : un peu mieux d'accord avec lui-même , il convint qu'il pourroit bien s'être trompé sur les conjectures qu'il avoit tirées des fréquentes visites de Pétulant. Ces réflexions le mirent dans le dernier désespoir : il se rappella toutes les injures qu'il avoit faites à Lifis , qu'il se promit de réparer par tout ce qui seroit en son pouvoir. Mais où

la prendre cette Lifis qui lui étoit si chere , & que néanmoins il avoit insultée au point de la forcer à renoncer à tous les dons qu'il lui avoit faits ? Il lui vint alors dans l'esprit qu'elle pourroit bien s'être retirée dans son ancienne demeure : il y courut avec un trouble & une agitation difficile à décrire ; il demande à parler à Lifis , on lui dit simplement qu'elle n'est pas visible ; l'après-midi il se présente , on lui fait la même réponse , & pendant plusieurs jours il n'en put obtenir d'autre.

Albion, sans se rebuter d'un procédé qu'il avoit si bien mérité , continua ses visites ; en-

fin, à force d'importunité , on le fit entrer un jour dans une salle où il trouva Caliste d'un air fort triste : c'est en vain, lui dit-elle , que vous vous obstinez à vouloir parler à Lifis, elle est trop irritée contre vous pour que vous puissiez jamais espérer d'obtenir votre pardon. Elle m'a chargé de vous dire que vous trouverez dans la maison qu'elle tenoit de vos bienfaits, tous les dons que vous avez pu lui faire, qu'elle y renonce, & vous demande pour dernière faveur celle de l'oublier pour jamais. Eh ! le puis-je, s'écria Albion, ma chère Caliste ? Par pitié , accordez-moi la grace de me faire parler à Lifis ; je veux

mourir à ses pieds, si je ne puis obtenir mon pardon.

Ne vous flattez plus de revoir Lifis, dit Caliste, elle est à l'extrémité, & c'est vous, cruel, qui lui avez donné la mort, ce sont vos injustices qui l'ont tuée. Qu'entens-je ? s'écria Albion, Lifis est malade, elle est à l'extrémité, & elle ne m'a rien fait dire ; je suis perdu dans son cœur & dans son esprit. Quoi, ce cœur que j'avois rendu sensible est-il fermé pour moi sans retour ? Oui, dit Caliste, puisqu'elle ne veut plus ni vous voir ni même entendre parler de vous. Ah ! c'en est trop, reprit Albion, je ne puis résister à ma douleur ; les yeux se

troublerent & il tomba sans connoissance. Caliste effrayée de le voir dans cet état , appella du secours , & à force de soins on le fit revenir ; mais dès qu'il eut repris l'usage de ses sens , ce ne fut que pour demander Lisis. Caliste , pour a doucir ses maux , promit enfin de parler en sa faveur & de mettre tout en usage pour obtenir son pardon ; cette promesse le tranquillisa un peu.

Lorsqu'Albion fut sorti , Caliste rendit compte à Lisis du désespoir de son amant ; elle lui peignit avec des couleurs si naturelles son repentir , son trouble & ses alarmes , que la tendre Lisis ne put en-

core s'empêcher de le plaindre. Si je croyois, dit-elle, son repentir sincère, je t'avouerais, ma chère Caliste, que je trouverois de la douceur à lui pardonner. Croistu, ma bonne amie, qu'il m'aime encore ? N'en doutez pas, reprit Caliste ; des mouvemens aussi violens que ceux qu'il vient d'éprouver ne peuvent partir que d'un cœur pénétré de la plus vive tendresse. Hélas ! dit Lisis, que de maux ce cruel m'a causés ! mais je veux bien les oublier en faveur de l'amour : je te permets, ma chère, si ma santé se rétablit, de lui donner quelques espérances.

L'Amour est un grand Mé-

decin ; le plaisir que Lifis ressentit en apprenant le retour de son amant , servit comme d'un baume qui ranima bientôt ses forces ; & Caliste qui vit qu'elle n'avoit plus rien à craindre pour ses jours , écrivit à Albion cette heureuse nouvelle , en ajoutant que Lifis commençoit à se radoucir , & que de la conduite qu'il tiendrait dépendoit son pardon. Cette assurance fit renaître le calme dans le cœur de notre amant ; il courut chez Caliste pour lui dire qu'il consentoit de se soumettre à toutes les épreuves qu'on voudroit exiger de lui. Lifis contente de sa soumission , permit enfin qu'il parût devant elle.

Lorsqu'Albion entra dans la chambre de Lifis, il s'avança d'un air abattu, en portant douloureusement sur elle des regards pleins de langueur : mais rencontrant ses yeux où l'amour paroissoit vivement exprimé, il s'arrête ; une joie subite, tendre & naïve anime les siens, colore son visage ; & enflammé du desir de se convaincre de son bonheur, il la regarde plus fixement. Achevez de vous rassurer, dit Lifis, d'une voix que l'émotion rendoit encore plus foible, venez lire dans mes yeux le pardon qu'ils vous annoncent. Albion transporté hors de lui-même, se jetta à ses genoux ; trop pénétré de plai-

fir pour pouvoir parler , il ne s'exprima d'abord que par la vive ardeur dont il les tenoit embrassés. Cette expression passa dans l'ame de Lifis , elle fit relever son amant , & oubliant alors toutes ses injustices , elle lui parla avec beaucoup de tendresse ; la paix entre ces deux amans fut enfin cimentée par leur mariage.

Pétulant a long-tems couru de conquête en conquête sans pouvoir s'y fixer , ni cesser de regretter de n'avoir pas connu Lifis avant qu'elle se fût attachée à Albion. Cette gloire n'étoit réservée qu'à Monime ; la ressemblance qu'il rencontra dans son caractère l'auroit enchaîné pour toujours , si le
destin

destin ne s'opposoit à son bonheur. Il est malheureux pour ce Prince de ne s'attacher véritablement qu'à des personnes dont la destinée n'est pas de le rendre heureux ; ainsi , mon cher Céton , vous devez cesser d'exercer sur lui votre injuste jalousie : je ne vous ai raconté cette histoire que pour vous engager à le plaindre , & à modérer une passion qui paroît assujettir tous les mouvemens de votre ame. Je conviens , ajouta Zachiel , qu'un cœur fortement attaché à un objet plein de charmes , ne peut voir sans colere ce qu'il aime favoriser un autre ; mais si le dépit l'excite , bientôt l'amitié l'appai-

se ; & lorsqu'il croit haïr , il ne fait qu'aimer davantage. Si vous vous rendez à mes conseils , vos tourmens seront bientôt changés en plaisirs , & je vous assure que , quoi qu'il puisse arriver , Monime ne sera jamais à personne sans votre consentement. Vous ne devez pas non plus vous alarmer des tendres sentimens qu'elle a conçus pour le Prince , ils sont involontaires ; l'influence de cette planète agit seule sur son cœur ; & pour me prouver votre docilité à suivre mes ordres , je veux que vous restiez auprès de moi jusqu'au jour que Monime a choisi pour se rendre dans le temple ; alors si je vous trouve

assez ferme & assez raisonna-
nable pour être témoin de
leurs sermens sans montrer ni
jalousie ni foiblesse , je vous
permettrai d'y assister.

CHAPITRE VII.

*Mariage du Prince Péulanz
avec Monime.*

Soulagé par les promesses
du Génie , je restai auprès
de lui sans presque songer à
Monime , par les soins que
prit Zachiel de m'amuser tou-
jours de nouvelles histoires
aussi instructives qu'intéres-
santes. Un jour nous prome-

nant dans les jardins de la Reine, j'apperçus une jeune personne qui me parut charmante ; &, quoique sous ma figure de mouche , je ne pus me garantir des influences de la planète, qui sans doute se répandent sur tout ce qui respire , & je crois que s'il eût été en mon pouvoir , je me serois volontiers consolé auprès d'elle des mépris de Monime. Zachiel ne put s'empêcher de rire lorsqu'il me vit voltiger autour d'elle , en tâchant de lui dérober quelques faveurs ; quoi qu'il fît pour me rappeler , je fus long-tems sans vouloir la quitter.

Je vous admire , dit Zachiel ; quoi , dans le même

instant que vous vous plaignez amèrement de Monime , & croyez être en droit de condamner son inconstance , lorsqu'elle est forcée de vous méconnoître , puisqu'elle ne conserve aucune idée d'avoir jamais été mouche , qu'elle a même oublié tout ce qui lui est arrivé pendant le cours de sa vie , & que par conséquent elle ne peut se reprocher d'être infidelle ! Mais vous, Céton , qui ne devez point avoir perdu la mémoire des tendres sentimens qu'elle vous a fait connoître , & qui devriez toujours en conserver la plus vive reconnoissance , de quel droit pouvez-vous exiger que Monime renonce à sa fortune.

ne ? Les sentimens qu'on a pour un frere different entierement de ceux qu'on ressent pour un amant. Si je n'attribuois votre extravagante façon de penser à la malignité des influences qui dominent sur ce monde , je vous en aurois déjà puni. Cependant malgré la violente amitié qui vous porte sans cesse vers Monime , cette ardeur n'empêche pas que vous ne cherchiez à plaire à un autre objet , sans réfléchir que vous vous rendez coupable d'ingratitude. L'extravagance de votre projet vous a-t-il déjà fait oublier votre impuissance ? & ne craignez-vous pas de vous donner à mes yeux de nouveaux ridi-

cules ? Convenez du moins de votre foiblesse après cette dispartite , & que Monime fait voir encore beaucoup plus de force que vous n'en montrez ; sa vertu se soutient sans mon secours. Quelle eût donc été votre conduite , si , comme elle , je vous avois laissé livré à vous-même ? Vous auriez sans doute couru après le premier objet qui se feroit présenté à vos yeux.

Les réflexions du Génie me firent rougir en moi-même ; rien ne s'offrit à mon esprit qui pût me justifier. Connoissez-vous, poursuivit-il , la personne qui vient de vous charmer ? C'est une femme du bon ton , femme à la mode , &

courue de tous les petits-maîtres ; femme qui réunit dans son caractère mille qualités contraires : vive jusqu'à la légèreté , quelquefois même jusqu'à l'emportement ; coquette jusqu'à l'excès , son esprit n'est pas fait pour languir dans une indolente indifférence , & la source du feu que vous voyez briller dans ses yeux anime toutes ses actions : possédée du desir de plaire , elle ne fait consister sa gloire que dans la multitude de ses conquêtes , dût-elle les acheter par des foiblesses , lorsqu'elle ne voit que ce moyen pour arrêter un amant ou le retenir dans ses chaînes ; mais plus tendre & plus passionnée

qu'une autre pour celui qui a trouvé l'art de la rendre sensible , & capable dans ses momens de réflexion de penser avec plus de justice & de force que l'homme le plus distingué par ces deux qualités; avec cela généreuse , bonne , spirituelle , fine sans malignité , toujours prête à obliger par des services & par des soins ; aussi séduisante par l'agrément de son humeur enjouée & de ses manières galantes, que par les charmes de sa figure : enfin cette femme est d'un esprit libre & dégagé de préjugés ; elle peut dire qu'elle fait la réputation de tous les petits-maîtres depuis qu'elle a perdu la sienne.

H v

Souvent il arrive à la Cour des Idaliens que l'habitude de se voir tient lieu d'amour. Les gens de qualité sont en liaison intime avec des femmes de leur espece ; & sans scandaliser personne ils occupent la même maison , le même appartement , ils ont la même table , les mêmes sociétés , les mêmes plaisirs & les mêmes occupations. C'est par ce commerce qu'ils apprennent à connoître leurs défauts , à se les passer , & à se dispenser de toutes sortes de bienfaisances & de contraintes. Souvent ils se font de mutuelles confidences , afin de mettre aussi en commun leurs satisfactions ou leurs peines.

Cependant ce n'est ni l'intérêt, ni le goût des plaisirs, ni celui de la société, ni l'amour qui les lie ; la plupart se voient sans empressement, s'absentent sans marquer le moindre chagrin, & même à peine leur arrive-t-il de se dire un mot de tendresse ; ils se refusent souvent jusqu'aux simples égards de complaisance qu'on a ordinairement pour le moindre étranger ; semblables à des animaux qu'un même instinct attache l'un & l'autre, sans savoir la raison qui les déterminent.

Malgré cette singulière façon de vivre, on entreprendroit inutilement de vouloir les faire renoncer aux liaisons

qu'ils ont formées , parce que dans la totalité de leur vie ils se croient aussi nécessaires l'un à l'autre que s'ils étoient unis par les liens les plus tendres. Comme ils ne sont point assez délicats pour connoître le véritable amour , aussi ne sont-ils pas dignes d'en ressentir toutes les délices , ni cette volupté pure qui fait le charme des vrais amans.

Les huit jours expirés , je suppliai Zachiel de me donner la liberté de suivre Monime au temple. Le Génie m'y conduisit lui-même , en m'assurant que cette épreuve seroit la dernière. J'eus besoin de m'armer de nouvelles forces , lorsque je vis paroître Moni-

me. L'incarnat de son teint effaçoit les plus vives couleurs de l'aurore. Le Prince Pétulant qui l'avoit devancée dès la première heure du jour, vint au devant d'elle pour lui présenter la main. Le feu de l'amour brilloit dans ses yeux, il animoit toutes ses actions, & en s'avançant vers l'autel ce Prince l'assura dans les termes les plus tendres & les plus passionnés de l'excès de félicité dont il jouissoit.

Après qu'ils eurent fait leur prière, le grand Prêtre qui les attendoit les fit entrer dans une chapelle particulière qui me surprit par sa magnificence. Dans le fond de cette chapelle on voit la statue de la

Déesse Venus, qui me parut être un chef-d'œuvre de l'art. Cette figure est de porphyre, elle est placée dans une niche de marbre noir entre des colonnes de même couleur pour en relever la blancheur : tout ce que je vis me parut d'un goût exquis ; chaque picce y fait l'éloge des mains habiles qui y ont travaillé , & toutes les ciselures en font d'une finesse admirable.

Lorsque le grand Prêtre eut prononcé quelques paroles mystérieuses qu'il fit répéter aux deux époux , il pria le ciel & toutes les constellations de verser sur eux la bénignité de leurs plus douces influences. Témoin de leurs

sermens , je ne pus les entendre sans me sentir pénétré de la plus vive douleur. Il n'y eut que deux jeunes Seigneurs , confidens du Prince , qui assistèrent à leur mariage. Après que la cérémonie fut achevée, Pétulant & Monime se séparèrent.

Je suivis Monime qui revint seule dans son appartement. Taupette , confidente de son amour , lui avoit préparé un lit couvert de feuilles de rose , de jasmin , de violette & de mille autres fleurs ; c'est un usage établi depuis long-tems chez les Idaliennes ; peut-être est-ce le parfum que ces fleurs répandent dans leurs chambres à coucher qui leur

occasionne ces vapeurs auxquelles sont sujettes toutes les femmes du bon ton ; & les hommes qui se font gloire de les copier en tout, y sont aussi fort sujets.

La volupté a encore introduit chez eux une nouvelle méthode qui ne se pratique gueres dans les autres mondes ; cette méthode s'est répandue chez les grands comme chez les petits , qui , lorsqu'ils se mettent au lit afin d'inviter le sommeil de répandre plus promptement ses pavots délicieux , & d'apporter sur ses ailes les songes agréables , se font chatouiller la plante des pieds, le dedans des mains & le dessous du

menton ; & cela se fait avec une si grande délicatesse que leurs paupieres se ferment , & ils s'endorment dans l'instant.

Le Prince vint l'après-midi chez Monime ; il s'étoit flatté de la trouver seule , mais elle étoit entourée de ses femmes qui toutes s'empressoient à la parer avec un soin extrême. A quoi servent ces vains ornemens, lui dit-il ? Votre beauté efface tout ce que l'art a pu inventer , & je ne vois rien dans ces parures qui ne cache quelqu'un de vos attraits. Péculant s'approchant de l'oreille de Monime la pria de renvoyer ses femmes & de passer dans son cabinet. Elle s'en défendit sur divers pré-



textes ; mais vaincue par l'ardeur du Prince , & peut-être par ses propres desirs , elle consentit enfin de l'attendre après minuit dans son appartement , & promit qu'elle auroit soin d'en éloigner ses femmes. Le Prince transporté de cette assurance la quitta sur la fin du jour : la joie & la satisfaction étoient peintes dans ses yeux.

Le trouble qui m'agitoit me fit suivre Pétulant sans aucun dessein. Lorsqu'il fut entré dans son appartement , il ordonna à son premier valet de chambre de lui faire préparer un bain d'eau de bouquet avec force ambre : ses ordres furent promptement exécutés. Je

le quittai pour rejoindre Monime que je rencontrai qui alloit faire sa cour à la Reine. Malgré mon trouble & mon agitation , je ne pus m'empêcher d'admirer la majesté de son port & les graces qui l'accompagnoient ; on l'auroit prise pour la Déesse de la Beauté : il est vrai que rien n'embellit plus que la satisfaction intérieure de l'ame. Ses yeux brilloient d'un feu si vif qu'il étoit presque impossible d'en soutenir l'éclat ; son teint étoit animé , & un air riant & galant régnoit dans toute sa personne.

La Reine , loin de soupçonner qu'on eût osé enfreindre ses ordres , combla Monime

d'éloges les plus délicats , & lui fit beaucoup de caresses. Cette Princesse par cette réception vouloit sans doute lui faire oublier le ressentiment intérieur qu'elle pouvoit conserver des oppositions qu'elle avoit apportées pour son alliance avec le Prince. Quoi qu'il en soit, les louanges dont elle l'honora donnerent le ton à toutes les personnes qui étoient présentes ; les Dames lui firent mille complimens sur ses parures , comme pour faire entendre que ce n'étoit qu'à ces vains ornemens qu'elle devoit une partie de sa beauté ; car elles n'en dirent pas un mot , non plus que de ses graces : mais

en récompense les courtisans n'en oublièrent aucune , & jusqu'au moindre sourire obtint d'eux un éloge particulier.

Lorsque la Reine eut souppé, Sa Majesté passa dans son cabinet , où elle étoit attendue par son premier Ministre, pour y régler quelques affaires concernant son Etat. Chacun se retira. Pour Monime elle fut accompagnée jusques dans son appartement par une foule de courtisans , qui tous s'empressoient à lui faire la cour. Pour ne la point perdre de vue je me plaçai sur une aigrette de diamans dont sa tête étoit ornée.

Dès que Monime fut en-

trée dans son cabinet , elle se plaignit d'un grand mal de tête ; les femmes en parurent alarmées ; toutes lui étoient fort attachées : pour moi , oubliant les assurances que le Génie m'avoit données , aveuglé par mille différentes passions , je me figurois d'abord que ce n'étoit qu'un prétexte dont elle vouloit se servir pour se débarrasser de ses femmes ; mais quelle fut ma surprise & mon désespoir quand je la vis tomber sans connoissance ; je fis un cri qui heureusement ne fut entendu de personne. Oubliant alors toute la haine que je croyois avoir conçue pour cette infidelle , je ne me res-

souviens plus que de mon amour. Désespéré de mon état de bouche qui m'ôtoit jusqu'à la douceur que j'aurois goûtée en lui donnant tous les secours nécessaires, je volai néanmoins sur son sein & sur sa bouche pour tâcher de la ramener de mon souffle : mais je pensai être noyé d'eau astrale dont ses femmes l'inonderent afin de rappeler ses esprits. Monime étoit disparue, rien ne put la rappeler dans ce corps qu'elle venoit d'abandonner. Hélas ! que serois-je devenu moi-même, si c'eût été l'usage de ce monde de se servir de vinaigre, c'étoit fait de mon pauvre petit individu.

Cependant j'eus encore assez de force pour me retirer presque à la nage & gagner le bras d'un fauteuil , où j'eus le tems de me fortifier & de rappeler ma raison par de sérieuses réflexions. Plus tranquille alors je me ressouvins de la promesse du Génie , & je ne doutai point que Monime n'eût quitté cette jolie enveloppe qu'elle avoit animée , pour reprendre la figure de mouche ; cette idée changea tout à coup ma douleur en une joie inexprimable.

Je ne m'étendrai point sur tout ce qui se passa à la prétendue mort de Monime , du moins à sa séparation d'un corps qui sembloit n'avoir été formé

formé que pour faire les délices de celui qui auroit su la rendre sensible ; je ne peindrai point le désespoir de ses femmes , qui par leur désolation & leurs cris attirerent nombre de personnes dans son appartement.

Le Prince Pétulant , plein de son amour , s'avançoit dans l'espoir de recueillir le fruit de sa tendresse , & de se voir au comble de la félicité la plus parfaite ; mais ses espérances , s'énoüirent, semblables à ces nuages qui présentent aux regards des formes agréables & variées, & qu'on voit se fondre , se dissiper & disparoître s'il survient un vent impétueux. Ce Prince en approchant de l'ap-

partement de Taymuras , effrayé d'abord des cris qu'il entend , précipite ses pas , il entre ; à son aspect tous les cœurs sont saisis , les cris cessent , la douleur en devient plus vive , un morne silence s'empare de tous les esprits , on s'écarte pour lui faire place ; son ame déjà émue par ce qu'il voit , semble lui annoncer son malheur ; tous ses sens s'agitent , & ses yeux errant de toutes parts ne rencontrent que l'image de la douleur : mais quel fut son désespoir , lorsqu'enfin il apperçut ce corps qu'il idolâtroit , étendu sur un lit sans aucun mouvement. A cette vue il s'arrête quelques instans , comme s'il

eût été pétrifié ; se précipite ensuite dessus , pensant sans doute la ranimer par le feu qui le dévore , lui dit les choses du monde les plus tendres & les plus touchantes. Lorsqu'il voit que tous ses efforts sont vains , & qu'il n'y a plus d'espérance de la rappeler à la vie , hélas ! s'écrie-t-il dans l'affreuse douleur qui le déchire , est-il dans le monde un mortel dont le sort ressemble au mien ? Faut-il que tant de tourmens m'accablent à la fois ? Je n'ai donc plus de prétention au repos ni au bonheur de la vie. Quels malheureux auspices ont présidé à notre union ? Que la haine de l'astre qui me domine puisse

m'ensevelir dans le sein de la terre & me dérober à jamais à ce jour que je déteste ! Pourquoi faut-il que je sois destiné à tant d'horreurs ? Mais, poursuivit-il , je puis m'en affranchir par une prompte mort ; je puis encore unir mon ame à celle de ma Princesse , j'emporterai du moins en mourant cette flatteuse idée d'avoir été le seul qui ait eu part à sa tendresse & qu'un même tombeau va nous renfermer tous deux.

Alors ce Prince , animé par sa fureur , tire son épée dont il alloit se percer , si un courtisan qui observoit tous les mouvemens , n'eût été assez prompt pour arrêter son bras : que

faites vous , Seigneur, lui dit-il , en lui arrachant son épée ? La Princesse qui a sans doute prévu votre désespoir , vous ordonne de vivre ; ce sont les dernières paroles qu'elle a prononcées. Ce discours que le vieux courtisan avoit supposé sembla un peu calmer le Prince ; mais on eut mille peines à l'arracher d'un lieu qui ne servoit qu'à augmenter sa douleur. Il prétendit que la Princesse Taymuras avoit été empoisonnée , jura de se venger des auteurs d'un pareil attentat. Les Médecins employèrent toute leur éloquence pour le guérir de ses soupçons , quoique la plupart n'y connussent rien.

J'avouerai que , quoique le Prince eût été mon rival , & un rival favorisé & prêt à être comblé des plus précieuses faveurs de l'amour , je fus néanmoins sensiblement touché de ses maux. Ce Prince avoit le cœur excellent , l'ame noble & généreuse ; il étoit fidele à sa parole & à tous ses engagements ; la probité & l'honneur étoient ses regles : avec de pareils sentimens je ne fus point surpris que Monime , dont les qualités répondoient à celles de ce Prince , s'y fût attachée si promptement ; il semble qu'une sympathie lie d'abord les belles ames. J'étois bien éloigné deux heures devant de lui

rendre cette justice ; c'est qu'il est difficile de l'accorder à un rival aimé, & qu'alors je n'avois plus rien à craindre de sa part.

La Reine & tous les courtisans unirent leurs douleurs à celle du Prince : pour les Dames je ne voudrois pas affirmer si les régrêts qu'elles affecterent furent sinceres ; je crois même, sans beaucoup les offenser , que pour la gloire de leurs appas plusieurs bénirent intérieurement le ciel de les avoir délivrées d'une rivale qui les effaçoit toutes. La Reine, afin d'honorer la mémoire de la Princesse Taymuras , ordonna que son corps fût porté dans le tombeau des

Princesses de son sang ; on lui fit des obseques magnifiques ; & , ce qui est assez rare , c'est que Monime assista elle-même à son convoi. Mais sans attendre que toutes ces cérémonies fussent faites , je quittai l'appartement de Monime dès que le Prince en fut sorti , dans l'espérance de la trouver auprès de Zachiel , qui se tenoit ordinairement sous un berceau de roses & de jasmins.

Approchez , Céton , me dit le Génie , venez recevoir votre Monime , je vous la rends dans toute sa pureté. Hélas ! m'écriai-je , il étoit tems. Le Génie sourit de ma réponse ; pour Monime je ne pus m'apercevoir si elle lui fit impres-

sion , les mouches ne rougissent gueres , elle ne répondit rien. Mais charmé de la revoir , sa vue me fit jouir de ce plaisir & de cette joie qui répand le calme dans l'ame & sert comme d'un baume qui se distile sur tous les maux. Dans l'ivresse de ce plaisir je ne pus m'empêcher de lâcher quelques plaisanteries sur sa coquetterie , mais elle en parut d'abord si déconcertée que je fus très-fâché de lui en avoir rappelé le souvenir. Vous n'êtes gueres délicat , dit Monime , de chercher à augmenter ma honte & mon déplaisir par vos mauvaises plaisanteries. Si Zachiel vous eût instruit de la force des influen-

ces qui agissent sur ce monde, vous ne douteriez peut-être pas qu'elles font une si grande impression sur le cœur , & qu'elles agitent l'esprit avec tant de violence , qu'elles lui ôtent entierement la liberté d'agir suivant les principes de la raison.

Que vous êtes cruel , poursuit Monime en s'adressant au Génie, de m'avoir exposée pour un simple badinage , à toute la malignité de l'air qu'on respire dans cette planète ! c'est un reproche que j'aurai toute ma vie à vous faire ; vous m'avez ravie cette joie pure dont je jouissois ; mille scrupules viennent empoisonner mon ame , & je

sens que désormais il n'y aura plus pour moi de vrais plaisirs dans la vie. Ah ! cruel Zachiel , vous m'avez tout ôté.

Tranquillisez - vous , belle Monime , dit Zachiel , éloignez pour toujours ces vains scrupules qui viennent troubler la douceur de vos jours , dissipez ces nuages qu'ils répandent dans votre ame ; un cœur aussi pur que le vôtre n'a rien à se reprocher : je veux que la sérénité de votre esprit y fasse renaître cette humeur enjouée qui fait le charme de la société. Vous ne devez pas vous plaindre de mes soins , puisque dans l'instant que je me suis aperçu que l'étoile qui dominoit sur vous commençoit

à y prendre trop d'empire , je me suis hâté de vous en délivrer : au surplus , ce qui est involontaire n'a jamais pu imprimer aucune tache.

Vous me rassurez sur le passé , dit Monime , & vos discours font renaître dans mon ame un calme qui se communique à tous mes sens. Cependant je ne puis rester plus long-tems dans un monde où les exemples y sont si contraires à la vertu ; & pour engager Céton à se joindre à moi , j'ose encore vous assurer que mon cœur est vivement touché en faveur du Prince ; la douleur qu'il ressent de m'avoir perdue me cause un chagrin si sensible que je ne

puis l'oublier : faites au moins, mon cher Zachiel, qu'il rencontre quelque objet digne d'occuper son cœur ; promettez-le moi pour ma tranquillité.

Je me joignis à Monime , & j'engageai le Génie de ne point refuser ses faveurs à un Prince qui devoit en être digne , puisqu'il avoit su plaire à Monime ; que loin d'être jaloux des sentimens qu'elle conservoit pour lui , je lui en savois un gré infini ; qu'ils justifioient la bonté de son cœur, & que je les regardois comme une preuve de cette candeur & de cette vérité qui ne l'abandonnoient jamais.

CHAPITRE VIII.

Le Génie nous conduit dans différentes isles.

LE Génie voulut bien se prêter à l'empressement que témoignoit Monime de s'éloigner ; c'est pourquoi il nous fit quitter la Cour pour nous faire prendre la route qui conduit à un port où l'on s'embarquoit pour les isles Fortunées , nom qu'on donne à plusieurs petites isles qui entourent celle de la Galanterie , & qui contiennent ensemble plus des deux tiers du globe de Venus.

Arrivé dans ce port , Zachiel nous fit embarquer , ou pour mieux dire il nous fit garder l'*incognito* en conservant nos petites figures. Le vaisseau dans lequel il passa étoit rempli de jeunes personnes de l'un & l'autre sexe , qui toutes marquoient un grand empressement pour jouir des plaisirs qu'elles espéroient goûter à leur abord dans ces isles. Cependant la navigation fut longue , un vent du nord qui souffloit depuis long - tems avoit déjà répandu la tristesse dans le cœur de tous les passagers , lorsque tout à coup des transports de joie se font entendre ; on a vu la terre , on se la montre , & l'on tremble

qu'un vent ne s'élève & ne dissipe l'objet sur lequel se fondent toutes les espérances , comme les nuages inconstans dont on lui trouve l'apparence. Cependant ce point de vue presque imperceptible qu'on apperçoit à l'horison , commence à prendre de l'étendue ; éclairé par les rayons du soleil , le mélange de l'ombre & de la lumière le fait étinceler d'or & d'azur. Un moment après , les objets qui se rassemblent se présentent alors dans la forme & sous les couleurs qui leur sont naturelles : les plaines s'abaissent devant les côteaux couronnés de nuages ; l'émail des prairies éclate de toutes parts ; la

forêt semble se détacher du valon qu'elle favorise de son ombre ; le palmier & le sapin orgueilleux s'élevent sur-leur tige , & semblent porter jusqu'au ciel leur chevelure agitée par les vents ; & bientôt le rapport uniforme des sens confirme que l'on touche de près au but où tous les vœux aspirent. Déjà le myrthe & le citronnier fleuris s'annoncent par leurs doux parfums , tandis que l'air mollement ému porte à l'oreille le bruit de la vague qui s'étale , se joue , se replie , & vient en ondoyant mourir entre les petits cailloux & le sable argenté qui bordent le rivage de l'isle de la Douceur.

Nous n'eûmes aucune peine à y aborder, par le calme & la tranquillité qui regnent sans cesse dans ses ports : jamais ils ne sont battus par aucunes tempêtes, on n'y sent que le doux vent des zéphirs qui les agitent nuit & jour. On peut comparer cette île aux rives du Lignon ; comme elle, elle n'est habitée que par des bergers & des bergeres, qui, contents d'aimer & d'être aimés, mettent toute leur gloire à s'en donner tous les jours de nouvelles preuves par d'innocentes caresses. Les soupçons, la jalousie, ni mille autres passions qui font ordinairement le tourment de la plupart des Idaliens, n'empoi-

sonnent jamais leurs plaisirs,
 Ces citoyens heureux ne con-
 noissent point les remords.
 Guidés par la nature ils en sui-
 vent les loix ; les mêmes de-
 sirs les animent , & ce n'est
 qu'à l'art de se plaire qu'ils
 bornent tous leurs soins. Une
 grotte formée par la nature
 est pour eux un palais , les
 fruits de Pomone enrichissent
 leurs jardins , & la campagne
 fleurie fournit aux pâturages :
 c'est là que de jeunes bergeres
 regardent paître leurs trou-
 peaux , & s'amuseut en chan-
 tant à en filer la laine.

Zachiel qui seul s'étoit ren-
 du visible , s'avança vers une
 troupe de bergeres qui le re-
 çurent d'un air naïf & spiri-

tuel ; & quoiqu'un peu de honte colorât leurs fronts de ce vif incarnat qu'accompagne l'innocence , elles répondirent avec beaucoup de bon sens aux discours du Génie qui avoit bien voulu descendre à la portée de leur esprit & à la simplicité de leur façon. J'admirai leur beauté & leur simple parure qui n'ôtoit rien de l'éclat de leur teint, qui , sans le secours de l'art , efface les lis & les roses ; les graces naïves plus touchantes encore que la beauté , sont répandues dans toute leur personne.

Les bergers occupés du soin de veiller sur leurs troupeaux s'amusent à instruire leurs

chiens. Souvent un berger prend sa musette pour divertir sa bergere, en lui chantant les plaisirs innocens de la vie champêtre ; s'il la quitte, c'est pour visiter ses guérets & ses prairies , ou pour cueillir des fleurs dont il forme des guirlandes avec une couronne pour orner sa maîtresse qui , contente de ce présent, lui en accorde la récompense par un baiser qu'elle laisse prendre sans résistance. C'est ainsi qu'il voit approcher le coucher du soleil qui lui annonce l'heure du souper, & l'exercice de la journée le prépare à trouver excellent le repas frugal qu'on lui a apprêté dans des vases d'argille. Telle est la vie

unie des habitans de cette isle , plus heureux mille fois que tous les grands , qui , à force de philosopher sur les moyens d'arriver au bonheur en matérialisant toutes choses , ne font que s'en éloigner sans pouvoir goûter aucuns des vrais plaisirs.

Après que ces belles bergeres eurent instruit Zachiel de leurs occupations journalieres & des soins que les bergers prenoient de répandre l'abondance & la joie dans leur canton , & de faire du travail qui leur procure tout ce qui est nécessaire à la vie , une fête continuelle, elles le quitterent pour aller sous d'épais ombrages , ou dans des allées som-

bres , où leurs chiffres gravés sur l'écorce des chênes se sont accrus avec le tronc. Nous les suivîmes long-tems , Monime s'amusant beaucoup de leurs jeux.

Tantôt sur un tapis de gazon la bergere s'endort , confiant à son berger le soin de son troupeau ; quelquefois assises sur le bord d'une fontaine , on les voit s'y mirer dans le cristal des eaux , & orner leur tête de mille petites fleurs qui croissent aux environs. Souvent elles dansent au son des flûtes & des chalumeaux , ou bien aux chansons que les bergers composent ; & le soir lorsqu'elles ont mis leurs troupeaux à couvert,

elles reviennent encore au clair de la lune fouler l'herbe tendre : c'est à cette heure sans doute que l'amour les favorise ; les soupirs , les sermens renouvelés semblent des bergers autoriser les larcins. Mais je m'arrête pour laisser à l'imagination de mon lecteur le plaisir de se peindre le reste.

Nous passâmes dans l'isle de la Complaisance qui n'est habitée que par une colonie qu'on a tirée de l'isle de la Politesse. Je n'y remarquai que des gens assez insipides ; tout ce qu'ils font n'est , à ce qu'ils disent , que dans la vue de s'obliger les uns & les autres. Jamais ils n'exécutent leurs volontés , jamais ils n'éprouvent de

de contrariétés. Je remarquai que la paresse étoit leur vice dominant. Ces habitans ont un air de langueur qui ennuya Monime dès le premier jour , c'est ce qui nous obligea d'en sortir pour nous rendre dans l'isle de la Persuasion.

Cette isle est fort petite ; un Génie y commande en qualité de Vice-Roi de la Galanterie. L'emploi de ce Génie est d'y entretenir tous les citoyens dans le respect qu'ils doivent à leur Souveraine ; c'est lui qui assaisonne tous les plaisirs ; son esprit y est regardé comme un feu céleste qui ne paroît qu'avec éclat , qui brille , qui divertit , & invente tous les jours mille nou-

III. Partie.

K

veaux agrémens pour plaire ; c'est par lui que la laideur devient agréable ; il procure le charme de la vie , il est l'ame de la conversation , l'ami des arts ; c'est à ses connoissances que ces peuples doivent tous leur bonheur , sans lui tout languiroit dans la grande isle ; celle-ci leur sert comme de college ou d'université , où ils viennent prendre leurs grades pour être reçus & acquérir dans la Galanterie quelque poste important.

Arrivés enfin dans cette grande isle , nous y fûmes assaillis par une troupe d'aventuriers que des vents orageux y avoient fait échouer ; l'Incertitude étoit à leur tête , &

n'avoit point d'autre emploi que celui de faire flotter le cœur des citoyens , afin de les empêcher de se déterminer à quelque chose d'utile à leur bonheur : l'Opinion qui vouloit à son tour les entraîner dans son parti , ne leur faisoit estimer que ce qui étoit digne de mépris ; la Crédulité cherchoit à les tromper ; la Nouveauté venoit ensuite leur faire adopter mille puérilités , & se repaître de chimères qui n'ont pas le sens commun ; la Réflexion, d'un air grave & sérieux , leur présentoit des remords qui sans cesse les tourmentoient ; l'Inconstance souffloit autour d'eux pour les faire aller comme des girouettes ; la Flat-

terie cherchoit à les endormir par un dangereux poison ; la Curiosité se montroit comme un aigle prêt à fendre les airs , afin d'exciter en eux mille desirs qu'ils ne pouvoient satisfaire ; l'Imposture n'étoit appliquée qu'à les tromper ; la Présomption les attiroit pour les précipiter dans tous les malheurs imaginables , & l'Erreur faisoit tous ses efforts pour les séduire : tels étoient les misérables qui venoient d'aborder dans l'isle , & qui tâchoient par leurs intrigues de s'en rendre les maîtres.

L'Amour , d'accord avec l'Inclination qui regne dans cette isle , firent assembler leur Conseil , pour y délibé-

bérer sur le parti qu'on prendroit afin de s'opposer aux progrès de ces aventuriers : il fut décidé qu'on enverroit à leur rencontre la Colere , la Haine , la Jalouſie , le Deſeſpoir , la Crainte & la Douleur , à la tête d'un corps de troupes légères , qui ſont les Soupirs & les Deſirs impatiens ; & pour aſſurer ſa victoire , l'Amour s'avança lui-même guidé par la Bonne-Foi , la Probité , la Valeur , la Généroſité , la Compaſſion & la Conſtance , toutes troupes aguerries & accoutumées à vaincre : le combat fut opiniâtre , mais le parti de l'Amour & de l'Inclination fut victorieux.

Lorsque le calme fut remis dans l'isle, chacun des citoyens se livra aux jeux & aux plaisirs , l'Inclination les y conviant par son exemple. Cette Princesse , dont la naissance n'est encore connue de personne , a sur tous ses sujets un pouvoir despotique ; & quoique les plus grands Génies de tout l'empire de Venus travaillent depuis long-tems à découvrir l'origine de l'Inclination , ils n'ont encore pu se fixer sur rien de certain ; mais l'opinion la plus commune , & celle que je crois la meilleure est , qu'en suivant les recherches de leurs philosophes , on apprend que lorsque l'Amour alluma pour la première fois

son flambeau , il en sortit une si prodigieuse quantité d'étincelles , qui au lieu de descendre en terre , remonterent vers le ciel & y furent changées en étoiles : ils assurent que depuis ce tems , aussi-tôt que deux corps sont formés & préparés à recevoir une ame , chacune de ces étoiles se divise en deux parties égales , & que se détachant du ciel en même tems , elles viennent présider sur ces deux corps différens ; mais ces deux parties se partagent très-souvent en des lieux si éloignés les uns des autres , qu'il est très-rare qu'elles se rejoignent.

Voilà , à ce que je pense , une fort bonne raison pour justifier

l'inconstance du petit-maître & de la coquette volage , puisqu'il est naturel de chercher ce qui doit faire leur félicité , qu'ils ne peuvent rencontrer que par l'union de cette véritable moitié d'étoile qui peut seule faire leur bonheur. Aussi dans l'isle de la Galanterie , & même dans tout le monde de Venus , on ne voit que des gens qui se lient sans plaisir & se quittent sans regret , parce que chacun n'est occupé qu'à la recherche de cette chere moitié qui n'est point aisée à trouver ; mais lorsque le hasard les fait rencontrer ensemble , un instinct secret les force à s'aimer , & c'est ce qui forme les grandes pas-

fions : de là viennent ces nœuds secrets , cette subite inclination , cette douce sympathie qui lie les cœurs , & qui a tant de pouvoir sur les ames , qu'elle ne manque jamais de les attirer ; or comme il arrive très-rarement que ces deux moitiés d'étoile se rencontrent ensemble , c'est sans doute ce qui fait qu'il y a si peu d'amitié parfaite dans ce monde.

Telle est la naissance de l'Inclination , que je rapporte conformément à ce que j'ai lu dans les archives du palais de la Princesse. Nous visitâmes toutes les beautés de l'île , où l'on voit tout ce que l'art & la nature ont pu rassembler

de plus curieux. Cette isle est fertile en élégies , en madrigaux , en épîtres , en bouts-rimés & en vaudevilles ; la plus grande partie des citoyens en font leur nourriture ordinaire. Tous se piquent de grands sentimens , de pensées délicates , d'imaginations ingénieuses , de générosité & de grandeur d'âme ; ils passent leur vie dans les plaisirs & la joie ; tous les jours ce sont de nouvelles fêtes où l'Amour préside : c'est dans cette isle qu'il exerce un pouvoir suprême , tout fléchit sous ses loix , tout lui doit obéissance.

Il est également permis aux deux sexes de lier des parties de plaisirs sans craindre au-

cune critique. La mere qui se souvient des ruses qu'elle employoit dans sa jeunesse, ferme les yeux sur les démarches de sa fille , & la nuit les cache sous l'obscurité de son manteau. Jamais on n'y éprouve les peines de l'amour que dans les commencemens d'une affaire de cœur , où l'incertitude trouble presque toujours la tranquillité de l'ame ; mais on fait que les inquiétudes de cette espee ont beaucoup plus d'agrément que d'amertume , du moins s'il y en a , elles ne durent pas long-tems dans cette isle. On nous a cependant assuré qu'il n'étoit pas sans exemple que des femmes aient poussé la délicatesse &

sans s'attirer l'attention de personne. Nous nous plaçâmes Monime & moi à côté de la belle affligée ; de profonds soupirs sortoient de sa poitrine, & l'on eût dit qu'elle étoit prête d'expirer.

Vous verrai-je toujours , chere Zelime , dit sa compagne , en proie à toute l'amertume de votre douleur ? Pourquoi voulez-vous sacrifier le reste de votre vie à pleurer un ingrat qui vous abandonne dans l'excès de vos peines ? Si le perfide vous eût aimée, eût-il cessé de vous voir ? Après la perte de toutes vos espérances , croyez - moi , chere amie , oubliez un volage qui ne mérite qu'un souverain mé-

pris de votre part , ou s'il vous en souvient, que ce ne soit que pour vous venger.

Il est aisé , reprit Zelime d'une voix presque éteinte , de donner de pareils conseils lorsque le cœur n'est affecté d'aucune passion violente ; votre amitié pour moi vous les dicte , & celle que j'ai pour vous , chere Agla , m'engage à ne vous rien cacher de mes peines ; c'est en cette qualité que je vais vous découvrir tous les secrets de mon ame. Je conviens que je serois indigne de votre amitié si j'avois encore la foiblesse de regretter Volins ; c'est un monstre d'ingratitude que je deteste depuis long-tems.

Comment, dit Agla d'un ton de surprise, vous n'aimez point Volins ? Vous êtes jeune & belle & avez tous les talens qu'il faut pour captiver le cœur des plus grands Seigneurs de la Cour, d'où peut donc provenir ce désespoir qui m'a fait craindre long-tems pour vos jours & m'a obligé de vous conseiller de venir vous refugier dans cette île, afin que la dissipation qui y regne pût contribuer à vous faire oublier un ingrat ? Hélas ! chere Agla, je le hais trop pour pouvoir jamais l'oublier, & je ne puis retracer dans ma mémoire ni peines ni plaisirs où il n'ait présidé. Mais c'est trop long-tems vous.

tenir en suspens, il faut vous faire le récit de mes malheurs, pour achever de vous convaincre que ce n'est point la perte de son cœur que je regrette.

Je fus consacrée dès ma plus tendre enfance au culte du temple de l'Amour. Je passai assez tranquillement l'âge d'adolescence, & j'avois déjà atteint ma quinzième année que nul homme n'avoit encore pu toucher mon cœur. Je vivois dans cette paix & cette douceur que vous avez sans doute toujours éprouvée; mais cet engourdissement de l'ame n'étoit pas fait pour la vivacité de mon tempérament; bientôt je m'aperçus

qu'il manquoit quelque chose à mon bonheur. Ce qui m'avoit jusqu'alors amusé le plus me devint insipide ; une sombre mélancolie s'empara de mon esprit ; je ne cherchai plus que les endroits les plus, solitaires afin d'y pouvoir rêver en liberté ; mes idées étoient confuses, & malgré mes attentions à les débrouiller, je ne pouvois encore deviner ce qui eût pu me rendre heureuse. J'étois dans ces dispositions, lorsque me promenant derrière la fontaine de Jouvance, je fis la rencontre d'un jeune homme aussi beau que l'Amour. Mon front se couvrit de rougeur quand il fixa ses regards sur moi, je m'apper-

çus qu'une tendre émotion l'agitoit aussi ; il m'aborda d'un air timide , je voulus fuir , mais une force invincible m'arrêta : pourquoi , belle Zéline , me dit-il , voulez-vous éviter ma rencontre ? Craindriez-vous de me donner trop d'amour ? Ah ! si c'est là votre objet , cessez de fuir , vous prendriez un soin inutile ; depuis plus de deux mois je recherche l'occasion de vous trouver seule , pour vous instruire des tendres sentimens que vous m'avez inspirés. Si votre cœur n'est point inflexible aux traits de l'amour , vous recevrez sans colere les vœux que je fais de ne vivre & mourir que pour vous. Je fus si sur-

prise de l'apparition du jeune homme & de son discours , que je restai quelque tems immobile sans oser lui répondre. Il profita de mon trouble pour m'entretenir de sa passion. Que vous dirai-je enfin ? Il obtint de moi une réponse favorable à ses desirs , & je promis de me rendre tous les jours à la même heure aux environs de la fontaine.

Nous jouissions de cette douce félicité que goûtent deux cœurs que le tendre amour a unis , & je touchois au moment qui devoit combler mes vœux en épousant mon amant , lorsque Volins nous surprit un jour dans un de ces cabinets que renfer-

ment les jardins du temple ; il y entra avec une Dame de la Cour ; nous en sortîmes aussi-tôt, mais pas assez promptement pour que Volins ne pût nous appercevoir. La Dame occupée du jeune homme, ne put remarquer la vive impression que je fis sur le cœur de son amant. Ne croyant pas être connue de Volins, j'engageai Lisimon à faire encore plusieurs tours sous le berceau couvert.

Cependant Volins & sa maîtresse, tous deux rêveurs & distraits, furent quelque tems sans se parler, puis se reprochant l'un à l'autre l'état de froideur dans lequel ils se trouvoient, chacun trouva

son amour propre humilié ; on se fit des reproches , & on sortit du cabinet en se querellant. Nous étions encore sous le berceau , & vous pensez , ma chere Agla , combien nous y fûmes examinés par ce couple d'amans glacés.

Je me rendis le lendemain au rendez-vous , mais ce fut en vain que j'y attendis Lifimon ; plusieurs jours se passèrent sans que je pusse apprendre de ses nouvelles. Le tems expiré qu'on garde les filles dans le temple, mon pere fut averti de la part des Prêtresses qu'elles avoient appris que Lifimon ; qui s'étoit présenté pour m'épouser , étoit disparu , & qu'ayant accepté ce jeune

homme pour époux , je ne pouvois plus , suivant les loix établies , espérer d'être jamais admise au rang des Prêtresses , ni conséquemment rester plus long-tems au service des autels ; cet ordre me fut aussi signifié. J'avoue que dans l'espoir de revoir mon amant, je n'en ressentis qu'un médiocre chagrin.

Mon pere , peu favorisé des biens de la fortune , fâché de mon retour , me montra d'abord beaucoup d'humeur de ma sortie du temple , quoiqu'elle fût forcée. Vous pouvez croire , chere Agla , que mon premier soin fut de m'informer de Lisimon. J'étois si éloignée de le soupçonner d'in-

fidélité, que je pensai qu'une maladie violente le retenoit au lit ; mon dessein étoit donc de le prévenir pour lui épargner les inquiétudes que pourroit lui causer ma sortie du temple ; mais Volins , attentif à toutes mes démarches , me fit dire par une personne qu'il avoit apostée , que le dernier jour que j'avois vu Lisimon , il s'étoit embarqué la nuit même pour se rendre dans l'isle de la Galanterie , avec une femme qu'il y entretenoit depuis long-tems. Je fus si sensible à la perfidie de mon amant , & l'indignité de son procédé m'agita au point que j'en tombai malade.

Mon aventure s'étant répandue

pandue dans la ville , Mélise ,
 veuve très-riche , dont l'hôtel
 étoit vis-à-vis la maison de
 mon pere , & qui recevoit tous
 les jours nombreuse compa-
 gnie chez elle , eut pitié de
 mon sort ; elle me demanda
 à mon pere , & n'eut pas de
 peine à m'obtenir , promettant
 de me faire trouver bientôt
 un établissement convenable.
 Je fus donc introduite chez
 Mélise. Mon air de langueur
 la toucha , & de concert avec
 Volins ils travaillèrent l'un &
 l'autre à me rendre ma tran-
 quillité : le perfide n'avoit pas
 besoin d'y être excité. Il me
 rendit des soins assidus qu'il
 faisoit valoir auprès de Mé-

III. Partie.

L

lise comme un excès de complaisance de sa part.

Prévenue en faveur de Volins , par les éloges que Mélise ne cessoit de donner à ses moindres actions, il commença à gagner mon estime & ma confiance. Je cessai de pleurer mon infidele , & bientôt je ne pensai plus à lui que pour détester l'indignité de ses procédés. Volins sut profiter de ces circonstances, & remplit enfin la place que Lisimon avoit occupée dans mon cœur. Plusieurs partis considérables se présentèrent ; mais remplie de ma nouvelle passion , aucuns n'eurent l'avantage de me plaire. Volins parut sensible aux sacrifices que je lui faisois d'une

fortune brillante. Ah ! ma chere , que je goûtois de plaisirs à les lui faire ! Incapable d'aucun autre attachement , je mettois toute ma gloire à le convaincre de mon amour ; cependant le perfide se faisoit un jeu de me tromper , & les sermens qu'il me faisoit de m'aimer toujours n'étoient qu'une répétition de ceux qu'il employoit pour en séduire mille autres.

Je découvris enfin une partie de ses trahisons & lui en fis de sanglans reproches , mais un mot de sa bouche avoit le don de me persuader. Agitée sans cesse par de nouvelles inquiétudes , cent fois je voulus rompre avec lui , &

cent fois il eut le secret de m'appaiser. Le hasard me fit rencontrer un jour avec une femme qui depuis long-tems étoit comme moi la dupe des fausses protestations de Volins : cette femme irritée contre lui me fit un long détail de toutes ses indignes manœuvres ; elle finit par m'apprendre qu'il avoit depuis peu débauché sa femme de chambre qu'il tenoit renfermée chez lui , dans un appartement dans lequel il descendoit par le moyen d'une trappe qui répondoit dans le sien. Cette femme outrée d'avoir servi long-tems de prétexte à leur intrigue , jura de s'en venger d'une manière à l'en faire repentir toute sa

vie. Pour moi , le cœur déchiré de mille réflexions acablantes , j'e promis de ne le revoir jamais.

De retour à l'hôtel, on me dit que Mélise vouloit me parler ; j'entrai dans son cabinet : je devrois vous quereller , Zelime , me dit-elle , du mystere que vous m'avez fait, mais les bonnes nouvelles que j'ai à vous apprendre doivent suspendre mes reproches; apprenez donc que la fortune & l'amour , d'accord en ce moment , se joignent pour assurer votre bonheur : Volins vient de me déclarer le nouvel engagement que vous avez formé avec Ariste , qui vient enfin d'obtenir le consente-

ment de sa mere pour s'unir à vous. Jugez , chere Agla , si un pareil discours eût de quoi me surprendre ; à peine connoissois-je Ariste, & je compris d'abord que c'étoit un tour que vouloit employer Volins pour se défaire de moi en me brouillant avec Mélise. L'émotion que cette nouvelle fourberie jetta dans tous mes sens couvrit mon front d'un feu qu'il ne me fut pas possible de cacher : Mélise n'en fut point surprise , le croyant occasionné par la honte de voir mon intrigue découverte. Elle se plaignit du peu de confiance que je lui avois témoigné dans cette affaire ; pour la détromper, je lui protestai que mon trouble ne provenoit que

de surprise ; je n'ai , pour-
 suivis + je , jamais eu aucunes
 liaisons de cœur avec Ariste ,
 & je ne crois pas qu'il pousse
 la témérité jusqu'à oser se van-
 ter d'une pareille imposture.

Mélise se trouvant offensée
 de mon discours, m'accabla
 de reproches , & poussa son
 emportement jusqu'à se servir
 de termes injurieux que je ne
 pus entendre sans verser des
 larmes. Ce jour devoit être
 l'époque de tous mes mal-
 heurs , car en tirant mon
 mouchoir je fis tomber une
 lettre que j'avois reçue du per-
 fide Volins ; Mélise la croyant
 d'Ariste , s'en saisit pour me
 convaincre d'imposture ; mais
 quelle fut la surprise lors-

qu'elle en reconnut le caractère ; elle la lut plusieurs fois avec avidité. Cette lettre renfermoit quelques mauvaises justifications sur une nouvelle intrigue que j'avois cru être en droit de lui reprocher ; elle finissoit par les plus amples protestations d'un amour sincere & d'un attachement inviolable. Mélife, après l'avoir lue, me regarda avec des yeux où la fureur étoit exprimée ; & sans vouloir écouter aucune de mes raisons ; elle me chassa de son appartement. Mais comment pouvoir vous peindre la trahison de cet homme faux & subtil ? De quelles expressions me servir qui puissent caracté-

riser le mépris & la haine que je ressens pour lui !

Cependant Volins , dans le premier feu de sa nouvelle intrigue , ne croyoit pas qu'elle eût transpiré ; il se reposoit sur la discrétion de ses gens : dans cette persuasion il vint plein d'assurance faire sa cour à Mélise ; il avoit un intérêt sensible à ne se point brouiller avec elle , par la protection qu'elle lui faisoit accorder , & par les sommes considérables qu'il tiroit d'elle. J'étois aussi pour lui une ressource qu'il vouloit ménager pour les quarts-d'heures qui ne lui étoient pas favorables auprès de Mélise ; j'étois pour ainsi dire comme un corps de

réserve qui lui servoit dans les tems de disette.

Mélise qui méditoit une vengeance éclatante , voulut d'abord le convaincre de sa perfidie ; elle lui montra la lettre qu'il m'avoit écrite ; on me fit descendre , & malgré le respect que je devois à Mélise , je ne pus m'empêcher de lui reprocher toute la noirceur de sa conduite. Je présentai ensuite à Mélise un gros paquet de lettres de Volins , dans lesquelles il employoit les termes les plus séducteurs pour corrompre mon innocence.

Vous croirez peut-être , chere Agla , qu'elles durent faire impression sur l'esprit de

Mélise , & servir en quelque façon à ma justification ; non , le fourbe Volins trouva encore le secret de l'appaiser , en lui persuadant que les lettres que je venois de lui remettre n'avoient été écrites que sous le nom d'Erasme. Je priai Mélise de faire venir Erasme , mais Volins s'y opposa , en disant que c'étoit compromettre sa personne que de descendre à des explications toujours humiliantes pour des gens d'un certain ton. Je fus donc sacrifiée à l'inconstance de Volins & à la haine que Mélise avoit conçue pour une rivale qui avoit joui long-tems de toute la tendresse de son

amant , & je fus forcée de retourner chez mon pere , & d'y vivre dans l'obscurité d'une fortune si médiocre qu'elle nous fournissoit à peine de quoi subsister. Ainsi , ma chere , vous voyez qu'après avoir renoncé en faveur de Volins aux établissemens les plus brillans , je n'en ai reçu pour toute reconnoissance qu'un parfait abandon de sa part. Mon amour propre humilié de toutes façons , m'a jettée dans le désespoir où vous m'avez vue ; mais ce qui y a mis le comble , c'est d'apprendre que Lisimon ne s'est éloigné que par les calomnies que le traître Volins a employées pour me noircir dans son esprit : ce n'est que

dans la vue de me justifier auprès de lui que j'ai consenti à vous suivre dans cette île.

Je ne puis revenir de ma surprise , dit Agla , & rends grace à l'Amour de vous avoir vengée de Volins : vous ignorez peut-être que Mélise, convaincue de sa nouvelle intrigue , lui a entièrement retiré toutes ses faveurs , & a obtenu de la Cour un ordre qui l'exiloit dans les déserts de la Réflexion. Mais ce n'est pas tout : cette petite créature pour laquelle il vous a sacrifiée , qui lui a fait perdre les bonnes grâces de Mélise , & dont le libertinage lui étoit inconnu , l'a enfin gratifié de quelque présent qui lui

cause de cuisans remords , & dont on croit qu'il se ressentira toute sa vie. Nous quittâmes ces deux personnes pour rejoindre Zachiel ; & comme nous avions visité toutes les beautés de l'isle , nous nous préparâmes à sortir de la planete.

CHAPITRE X.

A Vant de quitter le monde de de Venus , je priai le Génie de nous instruire des mœurs & de la religion de ces peuples. Les Idaliens , nous dit-il , adorent le feu , parce qu'il est le plus noble des éléments ; ils le regardent comme une vive image du soleil ; & lorsque l'on voit dans quelques provinces de ce monde que le feu qu'ils y entretiennent toujours commence à diminuer , ils se persuadent qu'ils sont menacés des plus grandes calamités : c'est pourquoi ils le

conservent avec soin dans des lieux fermés de murailles sans toits , & le peuple soumis & crédule vient à certaines heures du jour prier les personnes les plus qualifiées de se charger d'y jeter des essences précieuses ; ce qu'ils regardent comme un des plus beaux droits de la noblesse. Ces peuples prétendent être les premiers qui aient découvert le feu si nécessaire aux besoins multipliés de la vie , & sans lequel les principales opérations des arts qui en dépendent , dont le détail est devenu presque infini , ne pourroient se perfectionner ; c'est pourquoi dans toutes leurs villes capitales on y voit un temple su-

perbe destiné à y conserver le feu sacré : ce soin n'est confié qu'à de jeunes filles , les plus belles qu'on peut trouver dans la ville , & cet honneur est brigué par les plus grands pour les privileges qui y sont attachés ; mais si malheureusement une de ces Prêtresses vient à laisser éteindre le feu par sa négligence , elle en est rigoureusement punie : ni la naissance , ni l'âge , ni la beauté ne peuvent jamais la sauver.

Cependant à la fin de chaque année on laisse mourir le feu , pour le rallumer au commencement de celle qui suit avec beaucoup de paroles mystérieuses ; car le mys-

tere , la crédulité & l'ignorance font , à ce qu'on dit , des oreillers sur lesquels se reposent la plupart des Idaliens. Je remarquai encore que lorsque leur Souveraine sent approcher le terme de sa vie , elle ordonne que le feu soit éteint dans les principales villes de son empire. ; & ce n'est qu'après sa mort , & au couronnement de celle qui lui succede , que ce feu est rallumé avec pompe & magnificence : alors finit le deuil de toute la nation par de grandes réjouissances , & on brûle dans ces fêtes une prodigieuse quantité de pastilles & des essences les plus précieuses : ces fêtes coûtent des sommes immenses.

Ces peuples ont encore le culte des étoiles ; ils croient une espèce de métempfycofe astronomique , & disent que les ames , après avoir quitté leurs corps, sont contraintes de passer par cent portes consécutives , ce qui doit durer plusieurs millions d'années avant qu'elles puissent arriver au Soleil qu'ils regardent comme le séjour des bienheureux : chaque porte est composée d'un métal différent , placée dans la planète qui préside à ce métal.

Comme rien n'est plus mystérieux que cette métempfycofe , ils la représentent sous l'emblème d'une échelle très-haute divisée en sept passages

consécutifs ; c'est ce qu'ils appellent la grande révolution des corps célestes & terrestres, ou l'entier achevement de la nature ; se persuadant que les ames vont habiter successivement toutes les planetes & les étoiles fixes qui sont autour du Soleil , & qu'elles se purifient dans ces passages par une vertu secrete à mesure qu'elles approchent de cet astre qui est le centre de la félicité.

Les Idaliens sont encore persuadés que c'est le Soleil & la Lune qui par leur éclat & leur lumiere se rendent dignes des principaux hommages qu'on doit aux astres ; ils le nomment le Roi & le Sou-

verain du Ciel , & disent que la Lune en est la Reine & la Princesse. Comme ils ne sont jamais inspirés que par l'Amour , ils croient , en suivant leurs principes , que le Soleil n'avoit pu voir la beauté de la Lune sans en devenir amoureux & sans lui communiquer ses feux ; c'est pourquoi , afin de mettre plus de décence dans cette union , ils ont imaginé de les marier ensemble. Ce mariage du Soleil & de la Lune est regardé chez eux comme la source & l'origine de toutes productions , parce que c'est sur la terre , rendue par eux féconde & abondante , que se font sentir les fruits de cette union. Les avantages les plus

considérables qu'on en retire sont les métaux, & les pierres précieuses. Il est certain qu'on ne peut mieux assortir un mariage céleste.

Ces peuples, toujours enclins à l'inconstance, n'ont pas voulu que le Soleil en fût exempt; c'est ce qui leur fait regarder ses éclipses comme des adulteres, parce qu'il semble pendant leur durée que la terre veuille s'attirer les faveurs du Soleil pour les dérober à la Lune, en s'opposant qu'elle en reçoive sa lumière accoutumée; on voit qu'ils s'efforcent de répandre de la coquetterie jusques dans les astres.

Pour orner la majesté des

deux époux , ils ont voulu donner au Roi & à la Reine du Ciel une Cour aussi pompeuse que brillante ; c'est pour-quoi ils font passer tous les autres globes lumineux pour leurs Ministres, leurs Gardes, leur Armée, ou pour leurs Sujets ; voilà ce qui compose leur croyance. Ils sont persuadés que ce sont les Génies amoureux des belles femmes qui, dans les fréquentations qu'ils ont eues avec elles, leur ont révélé tous ces secrets, & une infinité d'autres qu'ils n'auroient jamais connus sans le secours de ces Génies. Monime les trouva très-galans, & dit que les Idaliens devoient s'estimer très-heu-

reux d'avoir eu des femmes assez belles pour en faire la conquête , & assez adroites pour leur tirer des secrets qui , vraisemblablement , ne devoient jamais être découverts aux mortels , toujours faits pour admirer & non pas pour connoître.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

JE ne m'étendrai point sur les loix des Idaliens qui different de fort peu de choses de celles des habitans de la Lune : leurs mœurs & leurs coutumes me parurent aussi à-peu-près les mêmes ; ils regardent comme des nécessités de la vie les choses les plus superflues. Il se fait dans ce monde un débit considérable d'une prodigieuse quantité de charmantes inutilités de toutes especes : on m'assura que chacune étoit douée d'une vertu magnétique qui attire l'or , ainsi que l'aiman attire le fer.

III. Partie.

M

Les marchands chargés de ces précieuses raretés ont toujours leurs maisons remplies des plus grands Seigneurs & des Dames les plus qualifiées, qui sans doute y sont poussés par la force attractive de ces merveilleuses raretés, qui doit nécessairement les arracher de la sérieuse occupation de leur toilette ; c'est là où on les voit changer leur or contre des pantins , des magots , des portraits de nouvelle forme , de toutes sortes d'animaux , & mille autres bijoux semblables dont ils se dégoûtent quinze jours après.

Il est certain que la volupté leur fait inventer tous les jours de nouvelles modes dont ils

ne peuvent plus se passer, quoiqu'ils ne les connussent pas deux mois avant. Ces modes, nées du caprice & de l'inconstance, ont vraisemblablement pris naissance chez eux, & c'est aussi dans ce monde où elles font leur séjour ordinaire : coëffures, habits, couleurs, desseins, façons galantes, frises à la grecque, en chou ou en artichaut, plaisirs de modes, nouvelles allures, jeux, talents, ragoûts, & même jusqu'au langage qu'on voit regner & tomber tour-à-tour au gré du caprice; c'est la mode qui change tout; c'est elle qui force un bel esprit, un philosophe, un bon poëte, un grand auteur à céder à de petits génies qu'il lui

plaît de mettre en crédit ; c'est elle qui fait qu'on oublie ses anciens amis pour ne s'occuper que de ses nouvelles connoissances ; enfin elle étend sa puissance jusqu'au culte qu'on doit rendre aux Dieux , & l'on change d'usage à cet égard comme dans les choses les plus indifférentes.

Ces variations de goûts , jointes au luxe qui regne dans ce monde , y sont décorées du titre de bon goût , de perfection des arts & de délicatesse de la nation , qui doit nécessairement répandre une aménité & une suavité qui rend tous les citoyens parfaitement heureux : leur amour propre leur fait sans doute regarder

ces vices , qui en attirent une infinité d'autres , comme des vertus , malgré la contagion qu'ils répandent jusqu'au dernier du peuple ; & l'on peut dire que ce luxe poussé à l'excès tend à la ruine de tous les citoyens qui , par un abus inconcevable , se croient dans l'obligation de se copier les uns & les autres. Cet exemple que les Dames de la Cour autorisent en imitant la magnificence de la Reine , fait que les femmes de ceux qui sont élevés en dignité s'efforcent de copier le luxe des Dames de la Cour ; les personnes d'un état médiocre veulent imiter les grands , aucun ne se rend justice ; les petits

se flattent de passer pour médiocres , tout le monde veut briller , on sort de sa sphere & l'on court à la ruine , les uns par faste & par vanité , ou pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte , afin de cacher leur misere ; mais ceux qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre , ne le sont pas assez pour oser se réformer les premiers , ni pour donner des exemples contraires. Comme ce n'est qu'au faste & à la parure qu'on rend hommage , ils craindroient sans doute de se voir trop humiliés s'ils se présentent dans les compagnies d'un air simple & modeste , c'est pour-

quoï ils sont forcés de se laisser entraîner par le torrent des préjugés. Chez eux les conditions se confondent, la passion qu'ils ont pour le clinquant & pour les vaines dépenses corrompt les ames les plus pures ; on ne cherche qu'à briller, on emprunte, on trompe, & on use de mille artifices indignes pour y parvenir.

Rien ne rebute les Idaliens, ils savent tout unir, les biens & les maux leur sont propres ; on pourroit dire avec raison que c'est chez eux que l'orgueil voulant se perpétuer, s'unit un jour à l'ignorance, & que de cette union naquirent les préjugés, la fatuité, l'a-

mour propre , la présomption , la fausse gloire , & cet ardent desir qu'ils ont de plaire , tous enfans bien digne de leur naissance , qui se livrant à l'oïveté , se reposent sur l'amour du soin de leur fortune.

C'est là , sans doute , ce qui a fait bannir de ce monde la vérité , la pudeur & la modestie qui n'y ont plus ni autels ni adorateurs ; le véritable amour dédaignant aussi de les éclairer , a depuis long-tems éteint son flambeau ; ce n'est point dans les sourires perfides & mercenaires d'une indigne coquette qu'il se plaît , puisque les faveurs qu'elles prodiguent sont toujours accompagnées de trahisons , & ne

laissent que les vains regrets
d'un infame attachement.

Il est certain que les passions les plus tumultueuses ont leur intervalle de ralentissement & de silence ; c'est par ce moyen, qu'elles laissent le tems à une raison droite & éclairée d'appercevoir les précipices où elles conduisent & de s'armer de nouvelles forces pour les combattre , ou pour en sortir lorsqu'on a eu le malheur de se laisser surprendre.

Nous ne vîmes dans toute la planete de Venus que gens livrés à l'amour , aux plaisirs , à la volupté & à la bonne chère ; leurs tables sont servies avec un soin extrême de tout ce qu'il y a de nouveau ,

de tout ce qui peut flatter le goût , exciter l'appétit , & échauffer le sang ; jamais on n'y attend ni la faim ni la soif , & toujours on y prévient ses desirs avec beaucoup de sensualité ; il est vrai qu'ils ignorent entièrement cette vraie volupté qui ne peut être sentie que par des âmes vertueuses , & qu'on ne parvient à goûter qu'après avoir su se vaincre soi-même.

L'amour dans tous les mondes a toujours passé pour le bonheur le plus parfait que les hommes puissent goûter , c'est ce qui les a déterminés à en faire un Dieu : dans le premier âge des mondes , la modestie & la pudeur faisoient une par-

tie essentielle de son culte ; les plaisirs & les jeux innocens animoient ses fêtes : mais lorsque le regne des passions a commencé , elles ont exclu les vertus , & ne se sont réservé que les plaisirs qui ne peuvent subsister long-tems sans la vertu, toujours inséparable du véritable amour.

Mais ces peuples qui se trouvent sans doute entraînés par la force des constellations qui président sur eux , ce n'est point à leur résister qu'ils veulent employer leur courage , & leurs faits les plus glorieux ne se comptent que par le nombre des sacrifices qu'ils ont offerts à l'Amour ; mais malheureusement pour ces imbéc-

cilles, la saison d'en offrir ne dure guères ; & ce qui est encore plus malheureux pour eux , c'est qu'il arrive souvent que ceux qu'ils ont offerts imprudemment , leur coûtent ordinairement de cuisans remords. Mille exemples réitérés d'une infinité de misérables obligés , pour se soulager , d'avoir recours au Messager des Dieux , qui est sans contredit le Médecin le plus accrédité de cette planete ; néanmoins ces exemples ne feroient arrêter leur lubricité ; sans doute qu'il faudroit, pour modérer leur intempérance , changer toutes leurs habitudes , afin d'amortir ce goût effrené qu'ils ont pour les plai-

firs, en réformant leurs usages : mais je ne crois pas qu'aucun Génie veuille se charger d'une entreprise aussi difficile.

Quelque province que vous parcouriez dans tout le globe de Venus ; nous dit Zachiel , vous n'y trouverez que très-peu d'habitans qui soient occupés de leurs affaires , tous ne pensent qu'à leurs plaisirs : les premiers furent l'abord des misérables , dans la crainte de le devenir par contagion ; les autres , pour se donner tout entier à leurs divertissemens , ont quelque chose de plus humain ; ils sont accessibles par plus d'endroits , c'est pourquoi leurs maîtresses , leurs confidens , & ceux qu'ils af-

socient à leurs plaisirs , peuvent aisément profiter des folies qui font toutes leurs occupations ; leurs ames dans ces instans semblent s'ouvrir aux bienfaits , c'est à ceux qui les entourent de saisir ces momens , car leur conduite incertaine n'en présente pas souvent l'occasion ; l'avidité du plaisir , & mille autres passions l'emportent toujours sur l'amitié ; ils regardent le devoir de la vie comme une gêne à laquelle ils ne doivent point s'assujettir : ainsi ceux qui cherchent à être en liaison avec eux , doivent se conformer à leur idée , leur confier peu de chose , & en tirer ce qu'ils peuvent.

Les gens les plus raisonnables de ce monde se voient en quelque façon contraints de s'assujettir à ces maximes , car rien n'est plus inutile que cette sagesse hérissée d'ongles & de griffes qu'emploient une infinité de gens occupés sans cesse à s'ériger en réformateurs du genre humain ; il est vrai qu'ils ne peuvent soutenir long-tems ce personnage sans se rendre ridicules , sans offenser tout le monde , & sans se faire haïr universellement.

Monime rebutée de n'avoir rencontré dans les différens mondes que nous venions de parcourir , dans les uns que folie , amour de la nouveauté & coquetterie , & dans d'au-

tres qu'intérêt , mauvaise foi & fourberie , rien ne pouvant satisfaire son esprit , elle auroit bien voulu borner ses voyages à ces seules expériences qui ne lui prouvoient que trop que la corruption des hommes s'étend dans tous les mondes. Mais le Génie l'encouragea & ranima sa curiosité par ce peu de mots :

L'entreprise que j'ai formée de travailler à vous perfectionner l'un & l'autre, m'oblige de vous engager à visiter les autres planetes. L'univers appartient à tous les hommes , & vous êtes faits pour jouir du spectacle qu'il présente à vos yeux : ainsi la curiosité doit exciter en vous une sorte d'in-

térêt qui vous lie aux objets qui l'animent , afin de vous rendre spectateurs de tout ce qui passe ; car il est certain que l'imagination est la source & la gardienne de nos plaisirs ; ce n'est qu'en elle qu'on doit l'agréable illusion des passions , toujours d'intelligence avec le cœur ; elle fait , quand il lui plaît , lui fournir toutes les erreurs dont il a besoin ; ses droits s'étendent aussi sur le tems , parce qu'elle rappelle les plaisirs passés & fait encore nous faire jouir par avance de tems ceux que l'avenir nous promet ; il semble , comme quelqu'un a dit , qu'elle nous donne de ces joies sérieuses qui ne font rire que l'esprit

& le cœur. Toute notre ame est en elle; & dès que cette imagination se refroidit tous les charmes de la vie disparoissent, & d'on reste dans un engourdissement létargique. C'est donc pour éviter d'y tomber que je prétends vous fournir de quoi l'exercer; il faut voir si le crime & l'erreur étendront par-tout leur empire, & si la vérité & la vertu ne sont point reléguées dans quelque planète éloignée, occupées à donner aux mœurs de ses habitans plus d'humanité les uns pour les autres.

Vous êtes à présent, continua Zaohiel, en état de ne vous plus trouver étrangers dans quelqu'endroit que je

vous conduise. Comme vous n'êtes point encore assez pures pour entrer dans le Soleil, nous passerons sous ce globe pour entrer dans la planète de Mars qui va nous donner de nouveaux sujets de méditation , je compte que Céton pourra s'y dédommager de tous les ennuis qu'il a soufferts chez les Idaliens. Pour vous , charmante Monime , vous n'y aurez d'autre occupation que l'intérêt que vous prendrez au sort de Milord & à tout ce qui se doit passer pendant le séjour que vous y ferez.

Comme Monime nous pressoit vivement de partir , il fallut céder à son impatience ,

(204)
ce qui m'empêcha de visiter
quelques autres provinces du
monde de Venus ; mais le Gé-
nie m'assura qu'elles n'étoient
habitées que par des peuples
qui , livrés entierement à la
plus vile crapule , ne mé-
ritoient conséquemment aucu-
ne des mes attentions. Nous
nous hâtames donc de passer
rapidement dans la planete
de Mars.

Fin de la troisieme Partie.



921008

